



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Fr
7095
60.8

0.60.8

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



FROM THE
Subscription Fund
BEGUN IN 1858

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Voluptés et Parfums, poésies, avec préface de François
Coppée, de l'Académie Française (1888).

Sarcasmes, poésies (1889).

Morale, satire (1890).

Raillerie, satire (1891).

Chants lyriques et profanes, poésies (1893).

Médéric, Histoire complète d'un amour, roman (1894).

Quand on se brûle au feu, proverbe en 1 acte, en prose
(1896).

SOUS PRESSE

**Le Labyrinthe de Versailles et le Bosquet de la
Reine**, étude historique avec nombreuses gravures.

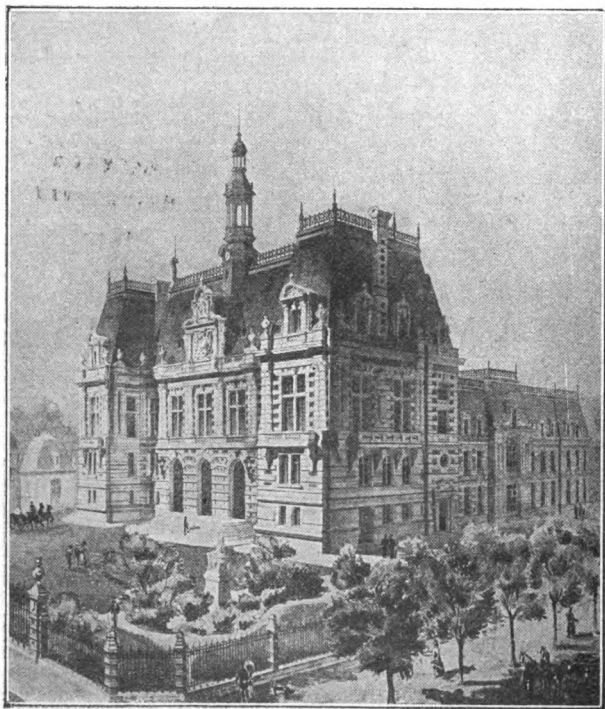
EN PRÉPARATION

Histoire de la Ville de Versailles.

Promenades aux environs de Versailles.

Versailles et Trianon, sonnets.

LA VILLE DE VERSAILLES



Hôtel de Ville.

LA VILLE
DE
VERSAILLES

SON HISTOIRE
SES MONUMENTS, SES ROUES

PAR

AUGUSTE JEHAN

Dessins de C. Didier, F. Prodhomme et G. Renault



VERSAILLES
L. BERNARD, Libraire-Editeur.

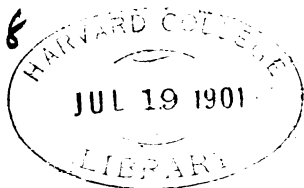
9, RUE SATORY, 9

1900

Tous droits réservés.

~~6528.69~~

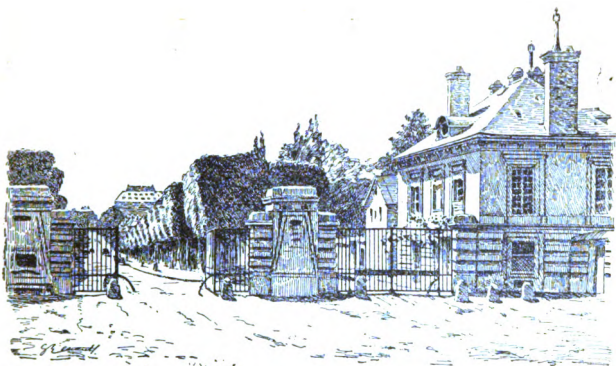
95.60.8



Subscription fund
Harvard University

Il a été tiré de cet ouvrage 100 ex. sur papier de luxe.

2062
44-81
34



Entrée de la Ville (grille du boulevard du Roi).

AU LECTEUR

En présentant ce petit volume à mes concitoyens et aux étrangers à la ville de Versailles, il me semble justifier plus exactement la devise de ma maison d'édition : « *Pro civitate civis*, » que je n'avais appliquée jusqu'ici qu'à des ouvrages historiques, tels ceux de L. Dussieux et de G. Desjardins, consacrés exclusivement au Château de Versailles et au Petit Trianon.

Le fondateur de ma maison, en 1770, le sieur Blaizot, libraire ordinaire du Roi et de la Reine, avait pour enseigne : *Au Cabinet littéraire*, et éditait alors les petits *Almanachs* de Versailles qui contiennent une description sommaire de la Ville et surtout de précieux renseignements sur le monde de la Cour. Mais ils sont devenus très rares et fort chers, et la collection complète de 1775 à 1789 est pour ainsi dire introuvable.

Plus tard, en 1857, mon père publiait dans la même maison l'excellent ouvrage de M. Le Roi, ancien bibliothécaire de la Ville, *Histoire anecdotique des rues, places et avenues de Versailles* ; une nouvelle édition a paru en 1868, mais elle est aujourd'hui presque épuisée et de nombreuses additons s'imposent depuis sa publication.

C'est pour cette raison qu'il m'a semblé intéressant de faire paraître, cent trente ans après, et dans la même maison Blaizot, ce petit volume sur Versailles. Quoique sommaire, il renferme, grâce aux recherches de l'auteur, une foule d'indications nouvelles et inédites. Il complétera celui que j'ai déjà édité dans le même format : *Une Journée à Versailles*, spécial au Château et à Trianon.

Son prix modéré permettra, j'espère, à tous mes concitoyens de le posséder et de connaître, en quelques pages, l'histoire de la ville de Versailles, de ses monuments, de ses rues et de ses personnages^{*} célèbres.

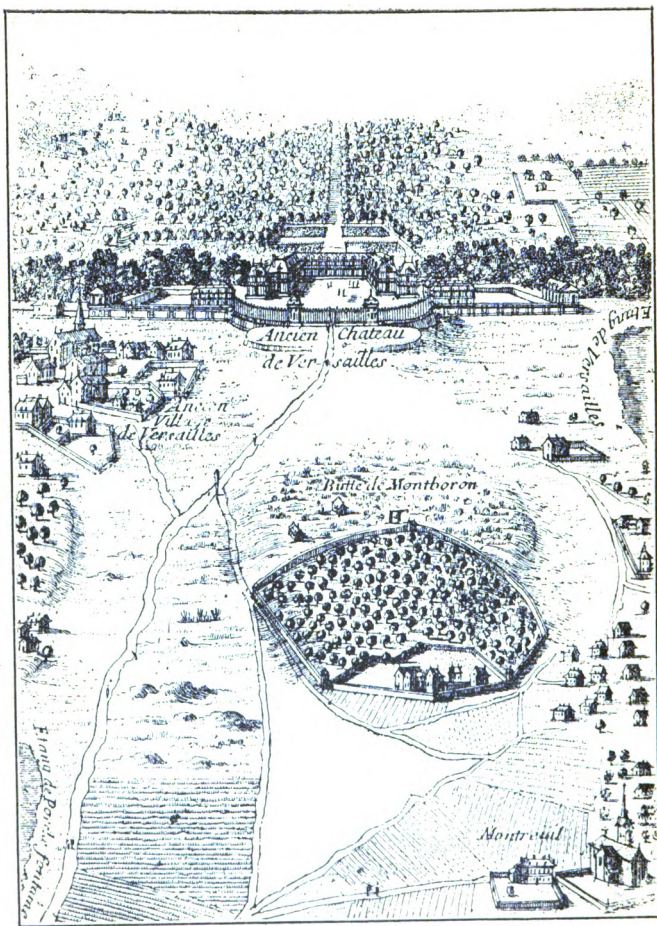
L'auteur, M. Auguste Jehan, ancien président de l'Asso-

ciation artistique et littéraire de Versailles, préparait d'ailleurs depuis quelque temps l'*Histoire de la Ville de Versailles*, qui sera publiée plus tard. C'est de ce travail important que sont extraites les pages qu'on va lire, illustrées par trois artistes versaillais, MM. Clovis Didier, Ferdinand Prodhomme et Gaston Renault. Auteur et dessinateurs collaborent à la jolie publication *Versailles Illustré*, qui a déjà mis en relief la Ville et le Château ; le lecteur y puisera des renseignements très intéressants. Je ne pouvais donc mieux faire que de m'adresser à eux pour ce travail nouveau.

Je mets en vente, en même temps que ce livre, une nouvelle édition de l'ouvrage de M. Delerot, *Versailles pendant l'Occupation allemande, 1870-71* ; c'est une grande page de l'histoire de notre ville, dont la première édition est entièrement épuisée et que je marque aussi de ma devise : « *Pro civitate civis.* »

L'Editeur :

L. BERNARD.



Versailles au début du règne de Louis XIV, d'après MANESSON-MALLET.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE

I. — Les Origines.

La grande et belle Cité qui vit l'apogée et le déclin de la Monarchie, fut le berceau de la Révolution et reste la ville historique d'où sortent élus les Présidents de la République française, a des origines fort anciennes, mais très humbles.

Avant la création du Château par Louis XIII, Versailles (1) n'était qu'un pauvre petit village dominé par un monticule enfouré de bois, d'étangs, de marécages et de terres de labour.

Ce village, qui appartenait à l'abbaye de Saint-Magloire de Paris, occupait l'emplacement du Palais et de la ville compris entre le jardin de l'Orangerie, la rue Gambetta, l'Hôpital militaire, la caserne, le jardin et la rue des Récollets, la rue Saint-

(1) L'étymologie de ce nom n'est pas encore fixée. Les latinistes indiquent *Versaliæ*, étymologie commode qui n'explique rien et ne les compromet pas ; d'autres auteurs la tirent de deux mots francs : *Warge* (monticule) et *Allein* (isolé) ; quelques-uns pensent que le nom de Versailles est venu de ce que les vents violents, qui soufflaient souvent sur le village et sur le monticule qui le dominait, faisaient *verser* les récoltes. C'est du moins ingénieux et pittoresque. Enfin, un chercheur a trouvé que Hugo de *Bersaglio*, seigneur italien réfugié en France à l'époque des premières querelles de la papauté, a pu donner son nom à Versailles dont il fut un des premiers seigneurs.

Julien et la partie occidentale de la rue du Vieux-Versailles. Une petite église dédiée à saint Julien, avec son presbytère et son cimetière, était située là où se trouvent actuellement l'aile méridionale de l'Hôpital militaire et l'Hôtel de la poste, séparés par la rue Saint-Julien qui lui emprunta son nom.

Sur le monticule qui dominait le village à l'Ouest, un moulin dont les ailes tournaient au vent violent qui, seul, n'a pu être discipliné par le grand Roi; puis, accroché comme un nid au flanc du versant Sud-Est, un vieux château féodal, castel des seigneurs de Versailles. Ce vieux château se dressait, croit-on, à l'endroit où se rencontrent les rues Gambetta et de la Chanellerie. Quelques historiens pensent qu'il occupait une partie de la cour actuelle du Palais; d'autres, l'emplacement de l'Orangerie.

Autour, des terres de labour, puis des bois, puis des étangs fort nombreux. Une mare, sur l'emplacement actuel de la Pièce des Suisses, répandait ses eaux jusque dans le terrain où fut établi le Potager de Louis XIV; plus loin, dans la plaine du Mail, l'Etang-Puant, puis la Mare-aux-Bœufs ou de Choisy, sur la route de Saint-Cyr. Mais le plus grand de tous les étangs était celui de Clagny, que limitait l'emplacement des rues Neuve, Duplessis, Berthier et Maurepas, et qui se prolongeait, au Nord, par les marais et l'étang de Glatigny.

Le plus important des ruisseaux était le ru de Galie, alimenté par des étangs, et qui se jetait dans la Mauldre, mince affluent de la Seine. Un autre ru, qui sortait de la mare de la ferme de la Ménagerie et allait grossir le ru de Galie, forma plus tard le Canal.

Quant aux forêts, elles entouraient au loin ces terres, ces bois, ces étangs, ces marécages, de cette imposante et merveilleuse ceinture qui, à travers les siècles, est restée pour Versailles, devenu grande ville, un cadre incomparable.

Le premier document qui constate l'existence de Versailles est une charte donnée en 1037 par Odon ou Eudes, comte de Chartres, à un monastère de cette ville; un seigneur de Versailles, Hugues ou Hugo, est nommé dans cet acte comme témoin. On parle encore de l'humble village dans d'autres chartes, no-

tamment en 1095. Enfin, on lit dans une liste de la taille mise sur les villes dont les prieurés relevaient de l'abbé de Saint-Magloire, qu'en 1284, Versailles était imposé de 40 sols, détail qui démontre le peu d'importance du village.

Au xvi^e siècle, la seigneurie de Versailles, dont le premier seigneur aurait été Hugues ou Hugo (1037), était divisée entre plusieurs possesseurs. Martial de Loménie, secrétaire de Charles IX, l'ayant achetée en 1561 aux demoiselles de Soisy, obtint de ce roi, pour le village, la création de quatre foires annuelles, dont la plus célèbre se tenait le jour de la Saint-Julien, et l'établissement d'un marché le jeudi. Martial de Loménie ayant été assassiné le 24 août 1572, la seigneurie de Versailles fut achetée en 1575 par Albert de Gondy, comte, puis duc de Retz et maréchal de France. En 1602, elle passa, avec ses dépendances et avec les terres de Noisy, de Bailly et de Marly, à Jean-François de Gondy, fils du maréchal de Retz, et plus connu comme archevêque de Paris que comme propriétaire de Versailles, dont il fut le dernier seigneur.

Henri de Navarre séjourna plusieurs fois à Versailles, notamment les 7, 8 et 9 juillet 1589, peu de temps avant de devenir roi de France. Il y revint chasser le 15 janvier 1604 et, le 13 janvier 1609, y resta à dîner chez M. de Gondy, dans le vieux château féodal.

Le 24 août 1607, le Dauphin, plus tard Louis XIII, alors âgé de six ans, fit sa première chasse dans les bois de Versailles.

II. — Le Village sous Louis XIII.

Devenu roi, Louis XIII revint souvent à Versailles; le site désert, pittoresque, accidenté, lui plaisait. Il y coucha même, au château des Gondy, le 9 mars 1624, s'étant fait apporter un lit de Paris.

Le Roi ayant résolu d'avoir une « maison » à lui où il pourrait plus facilement séjourner, acheta, le 5 juin 1624, à Jean Martin, gendre d'un auditeur de la Cour des Comptes nommé

Lebrun, qui possédait des terres à Versailles, plusieurs arpents situés sur ce « terroir ». On commença à construire immédiatement le pavillon de chasse qui fut achevé le 3 novembre 1626, et qu'on a depuis appelé dédaigneusement « le chétif Château » ou « le Château de cartes ». Il se composait de quatre pavillons reliés par des corps de logis, avec une cour au milieu. Construit en briques, il était entouré d'un fossé traversé par un pont-levis.

Les acquisitions de terrains se succédèrent sans interruption jusqu'en 1632, époque à laquelle le Roi, voulant se débarrasser d'un voisin encombrant, — le vieux castel, — acquit de M. de Gondy toute l'ancienne seigneurie de Versailles avec ses dépendances fort importantes. Le vieux château féodal fut abattu et le petit château du Roi resta seul sur le monticule au pied duquel le village de Versailles n'espérait encore rien de son nouveau maître.

Son château construit, son parc planté dans les terres laboureables qu'il avait acquises à l'Ouest, sur le versant en pente douce du monticule, sa ménagerie installée dans une ferme à l'extrémité de la partie non encore défrichée du Parc, Louis XIII songea à donner une importance plus grande au village dont il était devenu le propriétaire, et à rendre plus accessibles les abords du Château du côté de l'Est.

On a prétendu que la Ville n'avait été tracée que sous Louis XIV; c'est une erreur. A côté même du village, dans la partie comprise entre Saint-Julien, le Château, l'étang de Clagny et l'endroit où passe actuellement la rue de l'Abbé-de-l'Epée, le Roi fit tracer des chemins qui descendaient du Château. Et comme les séjours fréquents de Louis XIII à Versailles avaient attiré une suite nombreuse de seigneurs et de valets, des maisons se construisirent, des hôtels s'élevèrent, disséminés, sans symétrie, mais au bord des sentiers, dans cet espace immense. C'est ainsi qu'Amador du Plessis, marquis de Richelieu, frère du cardinal, capitaine des châteaux de Saint-Germain et de Versailles, se fit bâtir un hôtel sur l'emplacement des numéros actuels 47-49 de la rue Carnot, à l'angle de la rue Duplessis (ou mieux du Plessis). Ce n'était pas encore une ville, mais c'était l'emplacement grossièrement préparé pour en recevoir une. Sous

Louis XIV, les sentiers ne seront pas abandonnés : ils deviendront des avenues et des rues.

En même temps, Louis XIII, plein de sollicitude pour le village qui se trouvait ainsi agrandi avant d'être transformé, fit construire l'*Infirmierie de la Charité*, hôpital qui se trouvait sur l'emplacement des immeubles 81 et 83 actuels de la rue de la Paroisse. Puis, en novembre 1634, trois foires par an, qui devaient se tenir, la première en mai, la seconde en août, la troisième en octobre, — coutume qui n'a pas été modifiée, — furent établies, et un marché franc, exactement placé à l'endroit qu'il occupe encore à l'intersection des rues Duplessis et de la Paroisse, fut créé.

Ces établissements, presque simultanés, dans des lieux assez éloignés du Château et du village, prouvent que Louis XIII a le premier tracé, dans ses grandes lignes, la ville de Versailles.

Les annexes du Château avaient encore peu d'importance. Le Potager de Louis XIII était situé sur l'emplacement de la Bibliothèque de la Ville, entre l'église Saint-Julien et la rue du Vieux-Versailles; les daims et les cerfs destinés aux chasses étaient renfermés dans un vaste enclos, appelé *Parc-aux-Cerfs*, que le Roi fit établir au Sud du village, dans un endroit qui, plus tard, formera le quartier Saint-Louis.

Versailles comptait déjà 7,000 habitants quand Louis XIII quitta, le 18 février 1643, sa « maison » pour n'y plus revenir. Il mourut, le 14 mai suivant, à Saint-Germain.

Versailles, qui eut pour premier gouverneur Arnault, valet de chambre du Roi, eut aussi sa première journée historique sous ce règne : le dénouement de la fameuse intrigue dite la *Journée des Dupes* (10 novembre 1630).

III. — La Ville sous Louis XIV.

Sous Louis XIV, pendant que Levau, puis Mansart arrivent, par des modifications laborieuses et des agrandissements successifs, à transformer le Château de Louis XIII à peu près tel que nous le voyons aujourd'hui, la Ville prend un accroisse-

ment considérable. Tandis que le Parc s'étend à l'Ouest jusqu'aux plaines de Saint-Cyr, de Villepreux et de Galie, elle s'allonge à l'Est, vers le bourg de Montreuil, jusqu'à la butte Montbauron, et s'épanouit au Sud, par le Parc-aux-Cerfs, jusqu'à la lisière des bois de Satory; au Nord, jusqu'à l'étang de Clagny, dont le côté droit de la rue Neuve actuelle forme un des quais.

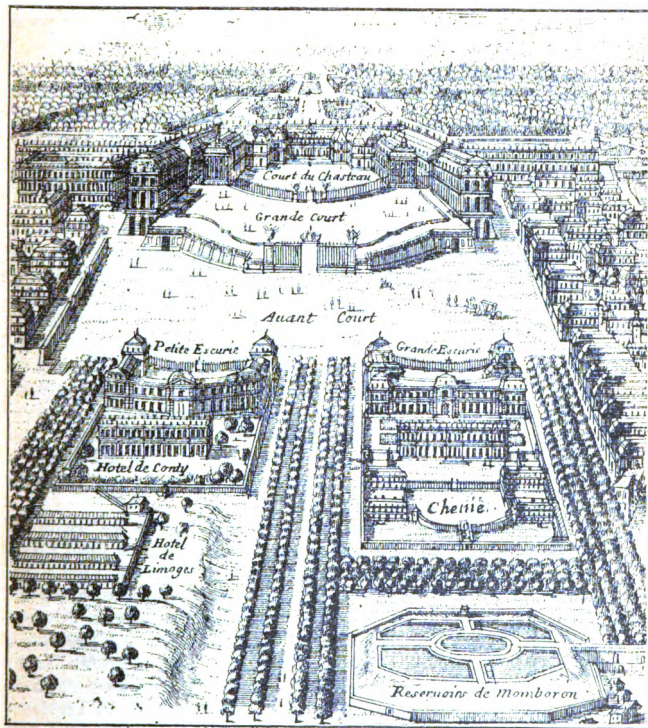
La première visite de Louis XIV à Versailles date de 1651. Jusqu'en 1670, le village et la partie créée par Louis XIII sont peu modifiés; le Château seul, dont on respecte le corps central, est transformé et agrandi.

Mais, vers 1672, quand les séjours de Louis XIV à Versailles deviennent plus fréquents, le village est complètement détruit; des rues sont tracées sur son emplacement; les sentiers de Louis XIII sont prolongés, élargis, rectifiés, et des avenues, des rues, des places spacieuses et symétriques sont établies, des hôtels, des maisons se construisent avec une rapidité prodigieuse.

Cette fois, en face du Château énorme, c'est bien une grande ville que Louis XIV a sous les yeux, s'ouvrant en éventail autour d'une place immense, une ville unique au monde par la correction mathématique de ses divisions et la direction de ses trois larges avenues, qui semblent s'élancer du Château comme un bouquet de feu d'artifice. C'est que tout a été calculé afin que ces artères ouvertes pour le Palais soient en harmonie avec ses façades; c'est que si le Château a été élevé pour le Roi, la Ville a été bâtie pour le Château.

Tandis que pour les seigneurs de la Cour s'élèvent de splendides hôtels dont un plan contemporain de Louis XIV nous indique l'emplacement, le Roi peuple sa Ville de monuments remarquables : *Surintendance* (1670-1671), 6, rue Gambetta; *Chancellerie* (1670-1673), 24, rue de la Chancellerie; *Vénérie* (1670), Palais de Justice; *Château de Clagny* (1674-1680); nouveau *Potager* (1676-1683); *Petite et Grande Ecurie* (1679-1682); *Grand-Commun* (1682-1685), Hôpital militaire; *Château-d'Eau* (1684), rue du Peintre-Lebrun; *Chenil* (1685), Préfecture; *Couvent des Récollets* (1684); *Eglise Notre-Dame* (1684-1686); et autres constructions de moindre importance.

On trouvera, dans la seconde partie de cet ouvrage, la descrip-



Vue des Ecuries, de l'Hôtel de Conty et du Chenil sous Louis XIV,
d'après MANESSON-MALLET.

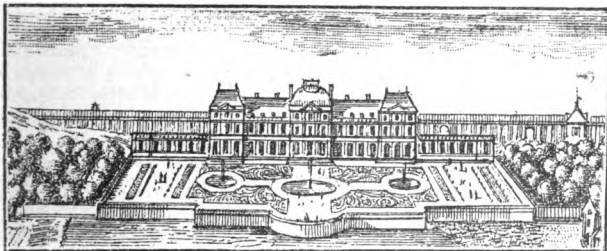
tion de la plupart de ces monuments, entre autres de l'*Hôtel de Conty* (1670) (Hôtel de Ville), qui n'avait pas été construit pour le Roi, mais que le Roi acheta en 1680.

L'historique du *Château de Clagny*, qui a occupé une place si importante dans la Ville et qui a disparu, doit toutefois être tracé ici. Construit en 1674, puis démoli et complètement rebâti sur des plans beaucoup plus larges, de 1676 à 1680, par Mansart, pour Louis XIV qui y installa M^{me} de Montespan, ce superbe château coûta environ 3 millions et demi de livres (près de 17 millions de francs).

Sa façade, dont le corps central était situé sur l'emplacement du boulevard de la Reine, à peu près à la hauteur du n° 70 actuel, se développait en ailes, parallèlement aux rues du Parc-de-Clagny et de Provence et à peu de distance de l'emplacement de ces rues. Les jardins, dessinés par Le Nôtre, s'étendaient jusqu'à l'étang de Clagny et couvraient une partie de l'emplacement occupé aujourd'hui par la gare Rive-Droite, le boulevard de la Reine et l'Hospice. L'étang, d'une grande superficie, commençait un peu à l'Est de la rue Duplessis, couvrait le vaste espace limité au Nord par la rue Berthier, au Midi par la rue Neuve (qui formait alors un quai), et se terminait, à l'Ouest, à la hauteur de la rue Maurepas, sorte de chaussée par laquelle on gagnait la route de Saint-Germain.

Le Château de Clagny avait été construit d'après les plans du Château de Versailles; s'il n'était pas aussi grand, il était aussi fastueux. Sa disposition était la même : son entrée à l'Est s'ouvrait sur une large avenue qui rejoignait l'ancienne route de Versailles à Paris, actuellement l'avenue de Picardie; à l'Ouest, ses jardins. Il avait la belle perspective de l'étang agrémenté d'une petite île qui se trouvait à peu près à la hauteur de la rue de Mouchy actuelle. Le parc, coupé de belles allées, gagnait les bois de la butte de Picardie. Les dépendances du Château (écuries, ménagerie, orangerie, serre, pépinière, logement des officiers, etc.) s'étendaient sur l'emplacement du Lycée jusqu'à l'avenue de Saint-Cloud, du carrefour de Montreuil à la rue de l'Abbé-de-l'Epée qui était alors une avenue formant l'entrée de Clagny du côté de Versailles.

En 1685, Louis XIV fit présent de Clagny à M^{me} de Montespan, en manière d'adieu. Nous verrons au chapitre suivant que l'étang fut desséché en 1735 et le Château, abandonné, abattu en 1769. Il resterait encore, paraît-il, des ruines de communs dans une habitation particulière située en dehors de la barrière de l'avenue de Picardie, à gauche en sortant.



Le Château de Clagny (vue prise de l'étang).

Grâce à cette grande quantité de constructions, la Ville prend en peu de temps un développement si considérable qu'elle ne peut continuer de constituer une seule agglomération. Elle est divisée en deux quartiers : celui de la VILLE-NEUVE ou quartier Notre-Dame actuel, comprenant les rues des *Réservoirs*, des *Pavillons* ou des *Hôtels* (Colbert), des *Bons-Enfants* (Peintre-Lebrun), de la *Pompe* (Carnot), de la *Paroisse*, *Dauphine* (Hoche), *Duplessis* et *Marché* ; celui du VIEUX-VERSAILLES, comprenant les rues de la *Surintendance* (Gambetta), *Chancellerie*, *Satory*, *Orangerie*, du *Vieux-Versailles*, des *Récollets* et *Saint-Julien*. En outre, des divisions renferment : le *Bel-Air*, l'*Hôtel de Limoges*, quartier réservé aux habitations des maçons limousins employés aux travaux du Château, et le *Parc-aux-Cerfs* ou ancien enclos de Louis XIII, transformé et loti, prêt à recevoir des rues et des constructions.

Trois raisons expliquent un accroissement aussi rapide : d'abord le grand nombre de seigneurs qui forment la Cour de

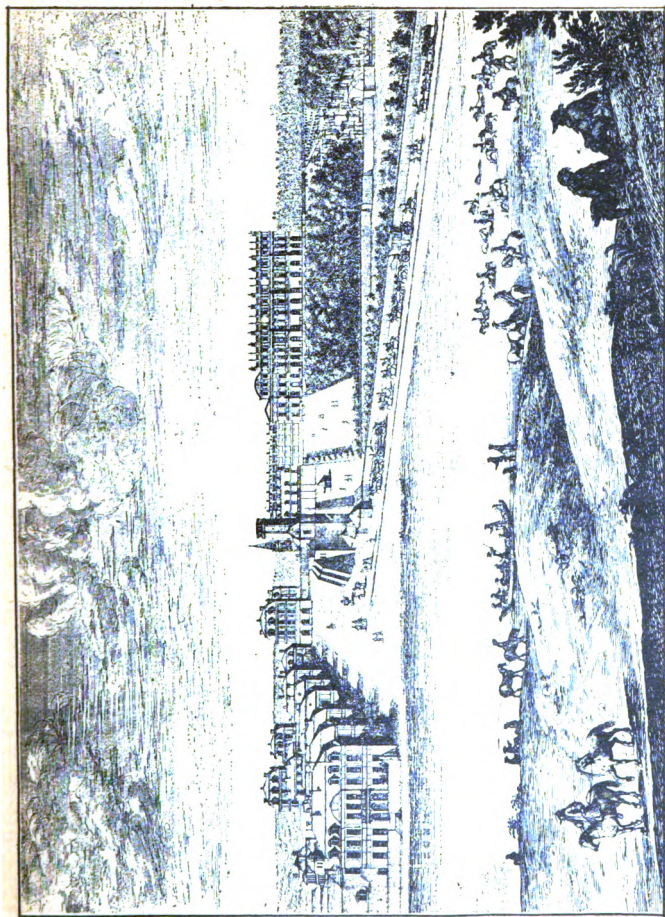
Louis XIV et ont attiré et profité à se rapprocher de lui ; puis les séjours fréquents du Roi à Versailles et sa résidence permanente dans cette ville à partir de 1682 ; enfin, les dons et ventes de terrains que le Roi fait aux seigneurs et même aux valets de sa suite en vue de multiplier les constructions.

Dès 1672, une ordonnance royale confirme les dons d'emplacements sur lesquels on avait déjà bâti sous Louis XIII, et arrête que les maisons construites ne seront sujettes à aucune hypothèque. En 1692 et 1696, deux nouvelles ordonnances confirment ce privilège et l'étendent, la première aux héritiers, la seconde sur la propriété des bâtiments et sur le loyer. D'ailleurs, toutes les terres qui forment le domaine de Versailles étant la propriété du Roi, les dons en terrains sont faits par lui à profusion.

Mais les motifs qui ont valu d'aussi grands avantages ayant cessé, et les vues du Roi étant remplies au delà de ses espérances, comme il se plaît à le dire, Louis XIV, par une ordonnance en date de 1713, révoque les privilèges précédemment accordés.

La Ville ne continue pas moins à s'accroître. Les constructions se multiplient à un tel point qu'à la mort du Roi (1715), Versailles compte près de 30,000 habitants.

Des conditions essentielles avaient accompagné les privilèges. Avant de recevoir en don, en toute propriété, le terrain sur lequel ils désiraient bâtir, les futurs propriétaires devaient d'abord obtenir un brevet de permission et le plan de leurs maisons. Les plans étaient uniformes. Les maisons des rues marchandes devaient avoir égale hauteur et même décoration. Les hôtels des seigneurs consistaient en petits pavillons isolés avec cours et portes cochères. Mais, hôtels ou maisons de marchands, toutes les constructions, pour ne point gêner la vue du Roi, n'avaient qu'un étage et des mansardes. Les matériaux employés étaient la brique ; quand la brique, pour une raison ou pour une autre, n'entrait pas dans la construction, elle devait être simulée sur la façade. Pour achever de donner cet aspect uniforme, la tuile fut proscrite et l'ardoise exigée, tous les toits étant visibles du Château et l'effet produit ayant été jugé plus agréable et plus doux à l'œil.



L'étang de Clagny, la rue des Réservoirs et la Pompe sous Louis XIV, d'après Israël Silvestre (1674).

Cette régularité absolue, cette discipline jusque dans les moindres détails, peignent bien l'époque ou plutôt le caractère du Roi. Les maisons de la Ville, comme les arbres des Jardins du Palais, comme les seigneurs de la Cour, portaient l'uniforme officiel !

L'uniformité imposée donnait toutefois à Versailles un cachet tout particulier, une originalité qu'il perdit sous les règnes suivants, quand on cessa d'exiger semblable soumission. La brique, même simulée, disparut peu à peu dans les nouvelles constructions dont la hauteur ne fut plus limitée.

La Ville, propriété du Roi, n'était pas érigée en commune ; elle n'avait pas de municipalité. Ceux qui l'habitaient sous Louis XIV étaient ou des grands seigneurs qui gravitaient autour du Roi, comme des satellites autour du soleil, ou des valets, ou des petits commerçants fournisseurs du Château. Elle n'avait d'autre vie que celle qu'elle recevait de la Cour, et la Cour n'avait d'autre vie que celle qu'elle recevait du Roi.

Administrée par un gouverneur nommé par le Roi, qui lui déléguait son autorité, la Ville vécut ainsi, comme une sorte de dépendance du Château, jusqu'à 1787, époque à laquelle elle fut élevée au rang de commune et put élire une municipalité. Elle avait reçu le titre de *Ville* en 1671.

Le gouverneur était assisté d'un bailliage et rendait la justice. Sous Louis XIV, les gouverneurs successifs de Versailles furent les deux premiers valets de chambre du Roi, Bontemps et Blouin. Le petit peuple n'eut pas à se plaindre de l'autorité de ces deux importants personnages dont l'administration fut honnête et bienveillante.

Des faits considérables se passèrent à Versailles sous ce long règne. Mais les indiquer seulement serait faire pénétrer dans ces pages d'histoire locale sommaire une partie de l'histoire de France. D'ailleurs, ils eurent pour théâtre le Château (1) ; la Ville n'en reçut qu'un faible écho.

(1) Pour l'histoire de la Cour sous les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, consulter l'ouvrage de L. Dussieux, *le Château de Versailles*, celui de G. Desjardins, *le Petit Trianon*, qui complète le précédent, et les ouvrages de M. Pierre de Nolhac.

Nous donnons, pages 24 et 25, la reproduction d'une partie d'un très curieux panorama du Château et de la ville de Versailles en 1712, dessiné par Dumas et gravé par Coquart. Grâce à ce document, on peut se rendre compte de l'importance de la Ville à la fin du règne de Louis XIV.

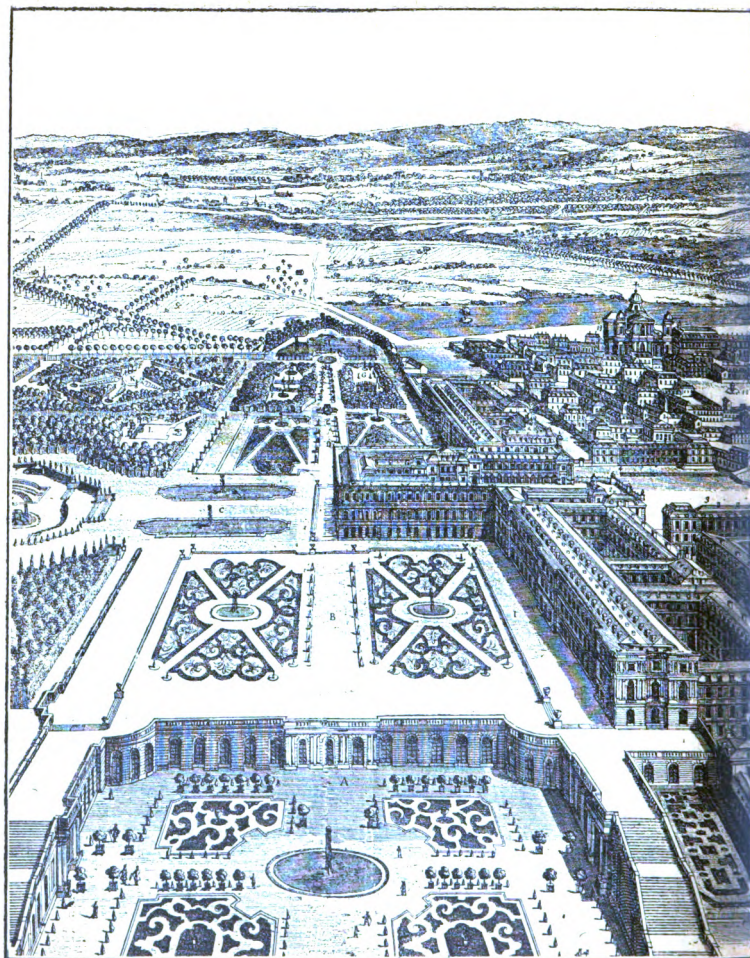
A gauche, le Palais, les Jardins et l'Orangerie; à droite, la Ville (5, place d'Armes; 6, 7, Grande et Petite Ecurie; 8, Manège; 9, Venerie et Chenil; 10, réservoirs Montboron et aqueduc; 11, Marché; 12, place Dauphine (Roche); 13, Notre-Dame; 14, Récollets; 15, Grand-Commun; 16, Surintendance; 17, Surintendance des Bâtiments; 18, château de Clagny et étang).

IV. — La Ville sous Louis XV.

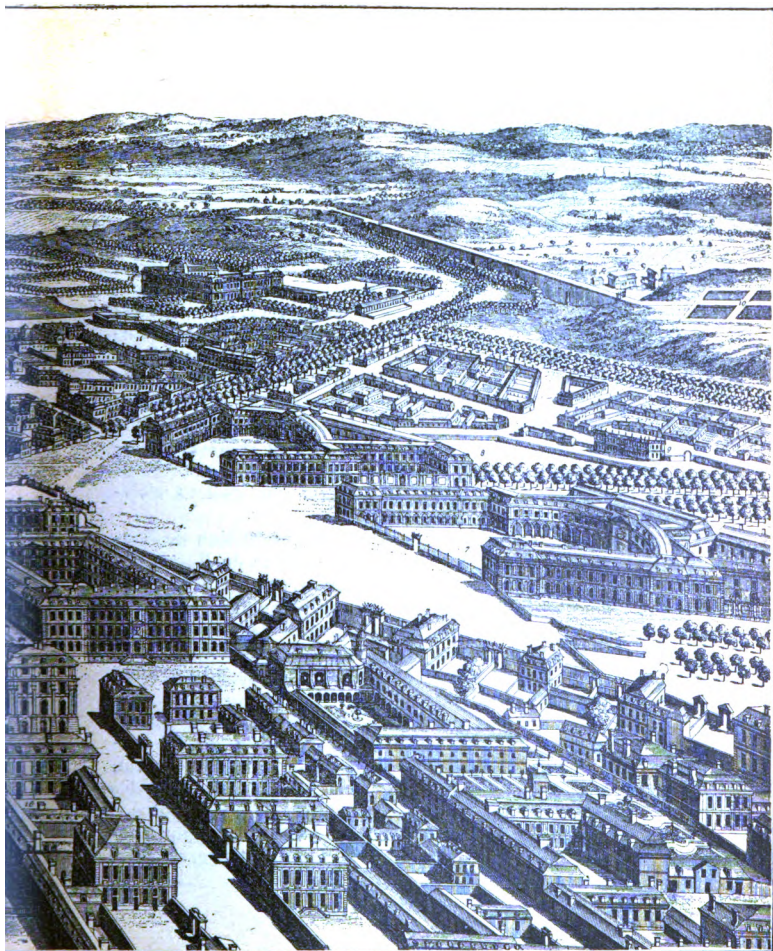
Après la mort de Louis XIV, la Cour s'étant retirée à Vincennes, puis à Paris, la population de Versailles, qui avait presque atteint le chiffre de 30,000 âmes, diminue sensiblement. L'accroissement de la Ville reste stationnaire jusqu'à 1722, date à laquelle Louis XV, par esprit de tradition, bien qu'il n'aime pas Versailles, vient y fixer sa résidence habituelle et y rétablir le siège du gouvernement (15 juin 1722).

La Ville prend, sous ce règne, un développement considérable au Nord et au Sud. Une épidémie de fièvre paludéenne ayant éclaté pendant l'été de 1734 dans le quartier de la paroisse Notre-Dame, on en profite pour dessécher et combler l'étang de Clagny (1735-1736), dont l'emplacement formera bientôt le quartier des Prés, et bâtir la partie septentrionale de la rue Neuve (1737). Le château de Clagny lui-même, menaçant ruine, est complètement abattu (1769), et son emplacement ménage vers le Nord-Est un espace considérable qui prolongera le quartier des Prés, d'abord mis en culture et tracé seulement vers 1773 pour recevoir des constructions.

Au Sud, le quartier du *Parc-aux-Cerfs*, loti et tracé sous Louis XIV, se construit rapidement et forme bientôt, avec le *Vieux-Versailles*, un nouveau quartier que nous retrouvons intact, celui de la paroisse Saint-Louis. Il se compose des rues : *Satory* (prolongée), — *Saint-Honoré*, — *Royale*, — *Saint-Médéric*, *Saint-Martin*, — *des Tournelles*, — *d'Anjou*, — *du Hazard*, — *des*



Panorama de Versailles en 1



12, d'après DUMAS et COQUART.

Bourdonnais, — Saint-Louis, — Saint-Antoine, — du Sud et des Rossignols. Toutes ces rues et la plupart de leurs constructions existent encore telles qu'elles ont été créées.

L'agrandissement de la Ville, de ce côté, fut si rapide et si important que, dès 1735, époque à laquelle la construction du quartier Saint-Louis fut achevée, la population de Versailles s'élevait à près de 45,000 habitants. Elle s'accrut encore dans de notables proportions les années suivantes.

De nombreux bâtiments furent édifiés sous ce règne : *Poids-du-Roi* (1723), ou halle à la farine, marché Notre-Dame; — *Geôle* (1724); — *Eglise Saint-Louis* (1742-1754); — *Hôtel des Gardes du Corps* (1731), rue Royale, 5; — *Ermitage* (1748); — *Hôtel de Pompadour* (1752), Hôtel des Réservoirs; — *Hôtel des Menus-Plaisirs* (1750), avenue de Paris, 22; — *Hôtel des Cheval-Légers* (1751), avenue de Sceaux, 2, 2 bis, 4, 6 et 8; — *Hôtel de la Poste* (1752); — *Hôtel de la Guerre* (1759), rue Gambetta, 3; — *Opéra* (1753), Sénat; — *Hôtel des Affaires étrangères* (1761), Bibliothèque de la Ville; — *Eglise Saint-Symphorien* (1764-1770); — *Hôtel Dubarry* (1751 et 1772), avenue de Paris, 3 bis; — *Couvent des Ursulines* (1767-1772), Lycée. Des hôtels particuliers s'élevèrent aussi en grand nombre.

C'est de 1741 que date la création, sur la proposition de Narbonne qui fut le premier commissaire de police de Versailles, d'un *service de secours en cas d'incendie*. C'est un acheminement à la formation plus complète d'un corps de pompiers.

De toutes les villes de France, Versailles est la première qui se soit conformée aux prescriptions de la salubrité et de l'hygiène en plaçant ses cimetières en dehors de l'enceinte habitée (1769, cimetière Saint-Louis).

Une particularité assez curieuse caractérise bien la vie de Versailles à cette époque : par arrêt en date du 16 novembre 1734, qui demeura en vigueur jusqu'à la Révolution, défense fut faite à tous les habitants d'élever dans la Ville des « poules, pigeons, cannes, oyes, poulets d'Inde, lapins et porcs ».

Blouin, gouverneur de Versailles depuis 1700, eut pour successeur le comte de Noailles, dont la famille conserva cette charge jusqu'en 1789.

V. — La Ville sous Louis XVI

(jusqu'au 6 octobre 1789).

Un plan du Château, du Parc et de la Ville, dressé par Constant de la Motte en 1787, témoigne de l'importance que prit Versailles sous le règne de Louis XVI.

Dès 1773, un an avant la mort de Louis XV, le quartier des Prés, créé sur l'emplacement de l'étang et du château de Clagny, avait commencé à être bâti. Louis XVI monte sur le trône, et ce quartier forme bientôt un des côtés les plus jolis de la Ville avec les boulevards et les rues qui y avaient été tracés : rues de *Maurepas*, — de *l'Ermitage*, — boulevard du *Roi*, — rues de *Mouchy*, — d'*Angoulême*, — de *Mademoiselle*, — *Sainte-Adélaïde*, — *Sainte-Victoire*, — *Sainte-Sophie*, — *Sainte-Elisabeth* (Duplessis prolongée), — boulevard de la *Reine*, — rue *Saint-Lazare*, — de *Provence*, — d'*Angiviller* (dont la plus grande partie s'appelait alors rue de *Madame*), — *Berthier* (dont la plus grande partie portait le nom de rue *Comtesse-d'Artois*), — *La Fayette*. La rue du *Parc-de-Clagny* même est tracée, mais elle ne porte pas encore de nom. A cette époque, et même encore en 1787, les rues *Sainte-Sophie*, *Sainte-Victoire*, *Sainte-Adélaïde* n'allaient pas au delà de la rue *Berthier*. Le nouveau cimetière *Notre-Dame*, transféré, en 1777, de la rue *Sainte-Geneviève* à l'endroit où il se trouve aujourd'hui, s'avancait un peu plus vers la Ville; de sorte que la rue des *Missionnaires*, partant du boulevard du *Roi*, était perpendiculaire au mur occidental du champ de repos dont elle formait l'entrée et qu'elle ne dépassait pas. A cette rue aboutissaient la rue *Mademoiselle*, suivie à cette époque par les convois funèbres, et la rue d'*Angoulême* qui, aujourd'hui, s'arrête à la rue *Berthier*.

Mais les deux faits qui dominent le règne de Louis XVI dans l'histoire de Versailles, avant la Révolution, sont la réunion à la Ville, le 1^{er} janvier 1787, du faubourg de *Montreuil*, et la création, par un édit du 18 novembre de la même année, d'un corps municipal. C'est à partir de cette date que la ville de Versailles, dont la population s'élevait à près de 60,000 habitants, put vivre d'une vie légale et cessa d'être la propriété du Roi.

Le premier président de cette municipalité fut Thierry de Ville-d'Avray (intendant du garde-meuble du Roi), qui prit d'abord le titre de *Syndic*. Un peu plus tard, le 9 avril 1788, il reçut celui de *Consul*, et le 23 mai 1789 fut nommé maire. Il donna sa démission le 3 août suivant.

Quelques monuments furent construits avant la période révolutionnaire : *Hôtel de Madame Elisabeth* (1776), avenue de Paris, 41 bis ; — *Théâtre* (1777) ; — *Hôtel de la Comtesse de Provence* (1780), avenue de Paris, 59 et 61 ; — *Garde-Meuble de la Couronne* (1780), rue des Réservoirs, 11 et 11 bis ; — *Salle pour la Séance de l'Assemblée des Notables* (1787), entre la rue des Chantiers, 17, et la salle des Menus-Plaisirs, avenue de Paris, 22 (ancien 14). Elle devint la *Salle des Etats Généraux*, le 5 mai 1789.

La population de Versailles, à la veille de la Révolution, n'était pas de 100,000 ni même de 80,000 habitants, comme on l'a prétendu ; elle s'élevait au chiffre de 55,000 à 60,000, chiffre d'ailleurs assez considérable pour une ville qui, au commencement du XVIII^e siècle, ne renfermait, y compris la population du Châteaueau, que 30,000 habitants environ.

La réunion de l'Assemblée des Notables en 1787 et en 1788 laissa les Versaillais assez indifférents. La convocation des Etats Généraux, l'arrivée des Députés dès le 1^{er} mai 1789, la procession solennelle du 4 mai, composée du Roi, de la Reine, des Princes, des Princesses, de toute la Cour et des trois Ordres que formaient 1,200 Députés dont 600 du Tiers Etat, n'éveillèrent d'abord dans la Ville qu'un grand mouvement de curiosité. L'enthousiasme vint après.

Le 5 mai 1789, date fixée pour l'ouverture des Etats Généraux, est un grand jour pour Versailles : la Ville naît à la vie politique ; elle voit se lever l'aurore de la liberté, et dès la première heure ses sympathies sont acquises à ceux qui, dans la grande Assemblée, représentent la bourgeoisie, le peuple, les humbles. On pourrait s'étonner de ce courant d'opinion dans une cité éminemment royale, créée et embellie par les Rois qui en avaient fait la rapide fortune, si l'on ne savait qu'à cette époque la population de Versailles était principalement composée de petits bourgeois, de marchands, d'ouvriers et de laquais. L'aris-

tocratie qui entourait le Roi et la Reine n'avait-elle pas donné, d'ailleurs, à ce petit peuple l'exemple de l'indiscipline et de l'irrévérence envers le pouvoir royal? Mais les Versaillais étaient moins hostiles au Roi qu'à l'aristocratie et ils se sentaient atteints par les humiliations dont la Noblesse et le Clergé abreuyaient le Tiers Etat où ils n'avaient qu'un seul représentant, Boislandry, négociant de la Ville.

L'histoire de Versailles, à cette époque, se confond si intimement avec celle de la Révolution, c'est-à-dire de la France tout entière, qu'il est inutile, dans ces pages brèves, de la raconter. Mais des dates à jamais célèbres dominent et nous les dégagerons de l'histoire générale parce qu'elles caractérisent en les immortalisant des monuments où des faits considérables se sont accomplis.

Le 5 mai, ouverture des Etats Généraux dans la *Salle des Menus-Plaisirs*. C'est la première journée de la Révolution. C'est dans cette salle que retentit pour la première fois, le 18 mai, la voix puissante de Mirabeau; c'est dans cette salle que, le 17 juin, par 491 voix contre 90, le Tiers Etat prend le titre d'Assemblée Nationale, et que, six jours après, le 23, Mirabeau fait sa superbe et vigoureuse réponse au grand maître des cérémonies, M. de Dreux-Brézé, qui, au nom du Roi, avait sommé les Députés de se retirer.

Le 20 juin, les Députés de l'Assemblée Nationale qui se rendent à la Salle des Menus-Plaisirs pour délibérer en trouvent les portes fermées et gardées par ordre du Roi. Bailly, président depuis le 18, et quelques Députés protestent contre cet acte d'autorité; le docteur Guillotin propose, comme lieu de réunion, la *Salle du Jeu-de-Paume*. Et c'est là que Bailly, debout sur une planche posée sur deux tonneaux, prononce d'une voix vibrante le fameux serment proposé par Mounier et rédigé par Le Chapelier et Barnave.

Le 14 juillet, la nouvelle de la prise de la Bastille est bien accueillie à Versailles; mais l'avis, le 25, de la création d'une milice bourgeoise recueille peu d'enthousiasme.

Le 4 août, destruction du régime féodal, abolition des privilèges, admissibilité de tous les citoyens aux emplois publics.

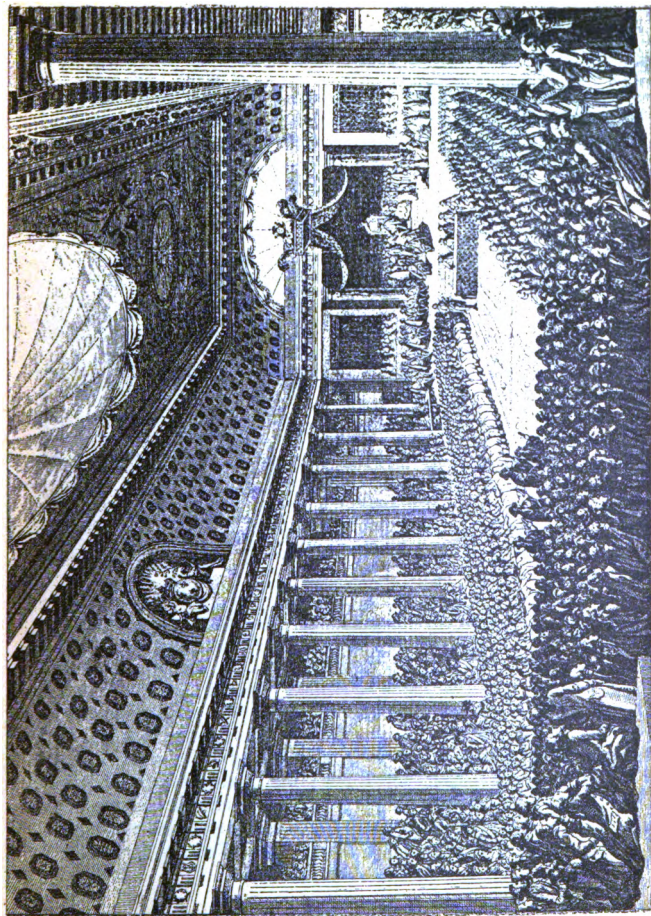
C'est la nuit célèbre où s'accomplit, les trois Ordres étant d'accord, l'œuvre à la fois la plus pacifique, la plus puissante et la plus féconde de la Révolution.

Le 3 septembre, la milice bourgeoise, encore mal organisée, se transforme en Garde nationale soumise à un recrutement et à une discipline en rapport avec son caractère militaire et les fonctions qu'elle remplit. Elle a pour commandant en chef le comte d'Estaing, et pour major général Berthier, enfant de Versailles, qui, sous l'Empire, deviendra maréchal de France, prince de Wagram et major général des armées de Napoléon.

Mais les événements se précipitent. Le 1^{er} octobre, les officiers des Gardes du Corps offrent dans la *Salle de l'Opéra* (aujourd'hui salle du Sénat) un repas aux officiers du régiment de Flandre que le Roi vient de faire venir à Versailles. Au cours du banquet, auquel la famille royale assiste, cachée dans une loge grillée, la cocarde tricolore est, dit-on, foulée aux pieds. La nouvelle, habilement répandue à Paris par des auteurs de troubles, Lecointre, lieutenant-colonel de la Garde nationale, et son ami Gorsas, rédacteur du *Courrier de Versailles*, organe fort lu dans la capitale, y soulève l'indignation et l'irritation. L'émeute gronde. Le 3, nouveau banquet, mais dans la salle du manège de l'Hôtel des Gardes du Corps (5, rue Royale). Cette nouvelle « orgie » déchaîne la colère de la populace parisienne qui, le 5, pendant que le Roi chasse à Meudon et que la Reine rêve et pleure à Trianon, se précipite à Versailles, houleuse et vociférante, armée de piques et traînant des canons, envahit le Château dans la nuit, massacre plusieurs Gardes du Corps, menace la vie de la Reine, et, victorieuse, arrache la famille royale au Palais de Louis XIV et l'emmène prisonnière à Paris (6 octobre).

Quelques jours après, le 15 octobre, l'Assemblée Nationale, inséparable de la personne du Roi, suit dans la capitale l'otage d'une populace qu'elle a émancipée avec toute la Nation, et qu'elle ne peut déjà plus contenir.

Le 6 octobre, jour fatal à la Monarchie, est également funeste à la prospérité de Versailles. La Ville, après avoir offert au monde entier le spectacle imposant d'une nation qui marche à la conquête de ses droits, va retomber dans son recueillement



SALLE DES MENUS-PLAISIRS

(Ouverture des Etats Généraux, le 5 mai 1789, d'après une estampe de MONNET, gravée par HELMAN).

et, pendant plusieurs années, vivre sans grandeur, de sa vie locale. Ville extraordinaire qui a vu Louis XIV et Mirabeau, la pourpre de la majesté omnipotente et la première émeute dans le temple de la monarchie absolue, le premier sang versé sur les marches du trône chancelant ! Apogée et déclin d'une dynastie, et premier cri de révolte d'un peuple qui veut être roi à son tour, voilà toute l'histoire de Versailles en 110 ans ! Peu de villes en présentent d'aussi glorieuse, d'aussi noble et d'aussi tragique à la fois.

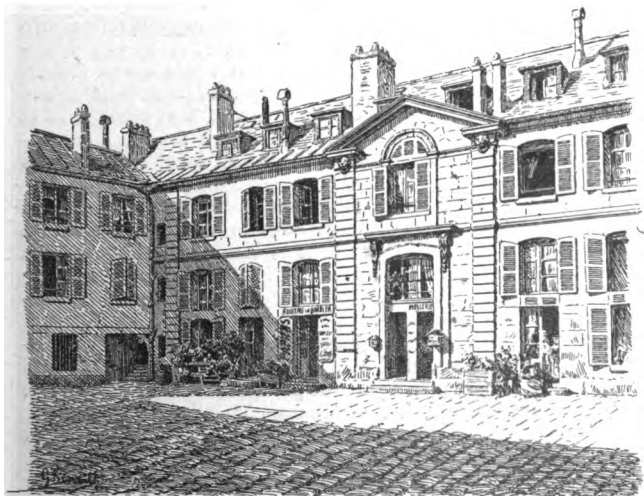
VI. — La Ville de 1790 à 1870.

Quelques jours après cet événement extraordinaire et considérable, la Ville se dépeuple et l'on y compte à peine 25,000 habitants. Les Versuillais, population honnête et laborieuse qui réprouve bientôt les excès populaires de Paris, commencent à regretter d'avoir si mal défendu le Roi. Le Palais vide, c'est la misère dans la Ville : c'est la cité privée désormais d'une Cour nombreuse et opulente qui la faisait vivre et l'enrichissait. Rien ne fut si vrai pour Versailles, à cette époque, que cette vérité qui ne vieillira jamais : le malheur qui frappe les grands atteint les petits !

En 1793, une famine atroce réduit le peuple de Versailles à une ration de 2 onces de pain par jour pour chaque habitant.

Le 9 septembre 1792, la Ville avait eu ses massacres, sa journée de honte et de sang ; mais tandis que pas un de ses habitants n'était complice dans cette ignoble boucherie, un de ses enfants, le maire Richaud, donnait l'exemple du plus courageux dévouement. Ce jour-là, un convoi de cinquante-deux prisonniers politiques allant d'Orléans à Paris, sous la conduite d'une colonne de Marseillais, traversait Versailles pour se rendre à la Ménagerie où il devait être mis en sûreté. Arrivé rue de l'Orangerie, il trouva la grille fermée. Au moment où, remontant cette rue, il passait à la hauteur de l'endroit dit des Quatre-Bornes, il

fut assailli par une populace féroce accourue de Paris. Un tumulte effroyable se produit; les prisonniers, entassés dans des chariots découverts, ne peuvent se défendre. La tuerie dure une heure; et malgré les exhortations, les menaces du maire Richaud qui se précipite et couvre de son corps plusieurs des



Cité des Trois-Passages (anciennement Bailliage et Geôle).

prisonniers dont il est légalement responsable, huit seulement sont épargnés. L'héroïque Richaud n'échappe lui-même au massacre que grâce au sang-froid d'un courageux citoyen, un fort de la Halle nommé Nicolas, qui l'enlève dans ses bras robustes, l'emporte et le cache dans une maison voisine.

Les massacreurs se portèrent ensuite dans la Geôle et dans la Maison d'arrêt, alors située aux Ecuries de la Reine (rue Carnot). Richaud ne parvint que le lendemain, à force de fermeté et de courage, à mettre un terme à cet odieux carnage. Il y avait eu en tout soixante-dix victimes.

Des faits sans importance s'accomplissent les années suivantes. Versailles reste étranger aux fureurs révolutionnaires, sinon aux niaiseries des Jacobins. La tyrannie démocratique, qui surpasse en excès le despotisme monarchique, se borne, à Versailles, à dévaster les églises, à les fermer, puis à les rouvrir à des cultes grotesques. En même temps, les principaux monuments de la Ville, dépendances du Château, sont désaffectés et transformés en sièges d'administrations, en écoles, manufactures et magasins. Là, du moins, l'acte est sensé : il sauve les édifices de la destruction.

Le Consulat et l'Empire maintiennent définitivement l'ordre que le Directoire avait ramené. Sous le Consulat, Versailles devient le siège d'un évêché dont le premier titulaire, Louis Charrier de la Roche, installé le 27 mai 1802, reçoit, le 3 janvier 1805, le pape Pie VII, venu à Paris pour sacrer, le 2 décembre 1804, Napoléon 1^{er}.

Versailles, qui ne doit à l'Empereur que son érection en chef-lieu de département, eut, aux jours de revers, pour la cause impériale, des élans d'énergie et de patriotisme. Le 1^{er} avril 1814, Paris ayant capitulé, les Prussiens entrent dans Versailles, pillent les approvisionnements militaires dont le Grand-Commun est rempli, et font peser sur la Ville le joug des réquisitions. Cinq jours plus tard, les Russes viennent camper sur la butte de Picardie, et l'armée du traître Marmont, duc de Raguse, fidèle aux idées napoléoniennes, envahit la malheureuse cité et veut combattre pour repousser l'ennemi. C'en est fait de Versailles ; mais le maire, le chevalier de Jouvencel, parvient, à force de sang-froid, à calmer les esprits et à représenter à ces héroïques soldats combien le sacrifice de leur sang précieux serait inutile en la circonstance. La Ville est sauvée de la destruction, et M. de Jouvencel la préserve des atteintes du typhus en éloignant de Versailles les nombreux blessés français et étrangers

qui remplissent l'Hôpital, les monuments et les maisons particulières.

Pendant les Cent-Jours, la Ville arbore une des premières le drapeau tricolore. Après la défaite de Waterloo, la municipalité organise à la hâte une garde nationale qui offre ses services pour la défense de Paris et qui, le 1^{er} juillet 1815, les Prussiens ayant encore envahi Versailles, aide les troupes du général Exelmans à battre l'ennemi dans la plaine de Rocquencourt. Mais le lendemain, Blücher, furieux de l'échec de ses soldats, se présente avec une armée de 60,000 hommes, fait mettre bas les armes, et livre la Ville à un odieux pillage pour la punir du courage et du patriotisme de ses habitants. Le même jour, les Versaillais, menacés de mort, arborent le drapeau blanc.

Les Bourbons restaurés renoncèrent à venir résider à Versailles qui attendit en vain le Roi (1). Depuis les Cent-Jours, les temps avaient changé et les opinions aussi. Mais le lendemain des journées de juillet 1830, Charles X, s'enfuyant de Paris, traversa Versailles pour se rendre à Trianon et gagner Rambouillet. Quelques heures après, « l'armée parisienne », composée d'ouvriers armés de piques, passa par Versailles pour se rendre à Rambouillet et en chasser le Roi.

L'attention toute particulière dont Louis-Philippe honora Versailles rendit à la Ville un peu de son animation. L'érection d'une statue de marbre (1832), bientôt remplacée par une statue en bronze (1836), toutes deux élevées à la mémoire du général Hoche, la création du Musée historique inauguré le 10 juin 1837 en grande pompe, l'établissement de deux lignes de chemin de fer (1839-1840), l'érection d'une statue en bronze à l'abbé de l'Epée (1843), la construction et la restauration de quelques monuments, contribuèrent à augmenter la population de la Ville, à relever la valeur des propriétés et à rendre à la cité de Louis XIV une prospérité fort enviable.

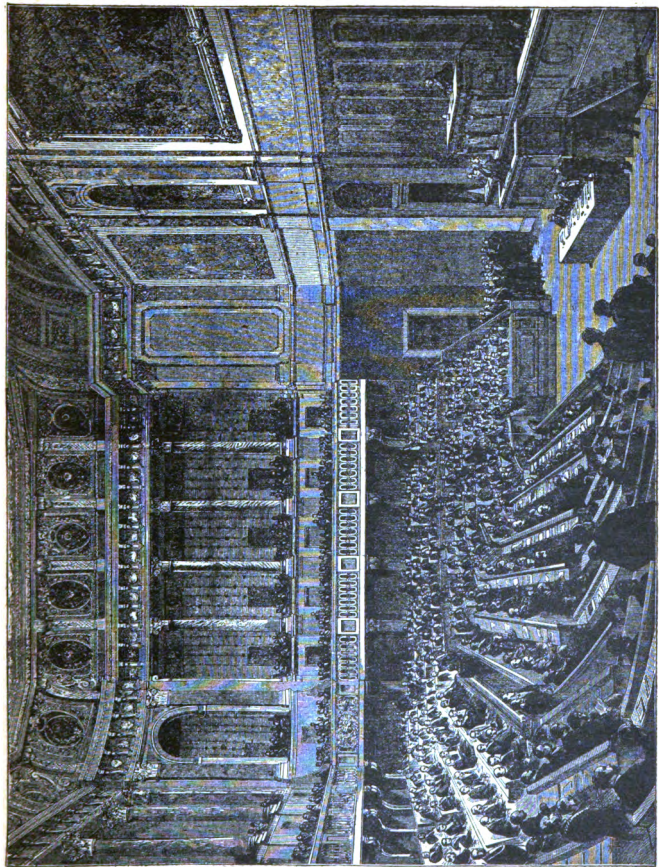
(1) Nous possédons une curieuse et rare médaille de bronze, œuvre du graveur Michaut, à l'effigie de Charles X, portant au revers une très belle vue du Château de Versailles au-dessus de cette inscription : « *Au Roi qu'elle attend; Versailles.* »

Le 24 février 1848, Louis-Philippe, chassé à son tour du trône par la Révolution, traversa, pour se reposer quelques heures au Palais de Trianon, cette ville à laquelle il venait d'assurer la vie et qui lui doit beaucoup. Le lendemain 25, une bande de douze cents révolutionnaires parisiens s'étant présentée en ordre à Versailles pour *garder* le Château, dont le nouveau conservateur était Félicien Mallefille, fut habilement éconduite par le maire Ovide Remilly.

Le 7 mars 1849, une Haute Cour, sous la présidence de M. Béranger, père du sénateur actuel, se réunit à Versailles pour juger les meneurs de l'attentat du 15 mai 1848 contre l'Assemblée constituante.

Le 22 avril 1849, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République, vint remettre les drapeaux aux bataillons de la Garde nationale de Seine-et-Oise, réunis sur la place d'Armes. Le 25 septembre 1850, le Président traversa Versailles et se rendit sur le plateau de Satory pour passer une revue à laquelle assistèrent lord Normanby, ambassadeur d'Angleterre, et l'ambassadeur du Népal. Le 25 août 1855, l'empereur Napoléon III, l'impératrice Eugénie et la reine d'Angleterre Victoria passent sous un arc de triomphe dressé sur l'avenue de Saint-Cloud, à quelques mètres du carrefour Montreuil, et vont visiter le Palais. Le 21 août 1864, Napoléon III se montre encore à Versailles, mais avec le roi d'Espagne, auquel il donne une fête magnifique dans le Parc. En 1867, Bismarck vint visiter officiellement la ville qu'il devait occuper trois ans plus tard.

Mais, dans l'intervalle de toutes ces fêtes, Versailles demeure silencieux. Sa population même, qui en 1855 est de 35,360 habitants, ne s'accroît pas sensiblement, malgré la construction, dès 1857, d'un nouveau et charmant quartier, celui de Clagny, sur l'emplacement de l'ancien parc du domaine de ce nom que MM. Gauthier, Coëffier et Leroux avaient acheté dans le but d'y faire élever des villas. Les premières voies ouvertes dès cette époque furent : l'avenue de *Villeneuve-l'Étang*, — la rue *Solférino*, — la rue *Remilly*, — la rue *Berthier-Rémond*, — et la rue du *Parc-de-Clagny*, déjà tracée sous Louis XVI, mais encore séparée de la Ville par une grille à la hauteur du boulevard de la Reine.



Une Séance de la Chambre des Députés à Versailles.

En même temps, Versailles, qui commence à devenir une grande ville de garnison, s'embellit sous l'administration des maires Ovide Remilly, Barthe et Ploix. On procède à la réfection des rues, on établit des trottoirs, car la plupart des voies importantes n'en avaient pas encore. En 1867, la rue Neuve, située au cœur de la Ville, était encore partagée dans toute son étendue par un unique ruisseau qui coulait sur d'énormes pavés. La réfection de cette rue date de cette époque.

Déjà, en 1841, la rue Duplessis avait changé en partie d'aspect par la transformation de la place du Marché, où les curieuses mais vilaines petites baraques qui la déshonoraient furent remplacées par les *Halles* actuelles, dont les quatre pavillons viennent d'être restaurés (1899-1900).

Un certain nombre de monuments furent construits au cours de la longue période dont nous venons de tracer si rapidement l'histoire. Voici les principaux : *Prison* (1822), avenue de Paris, 28; — *Tribunal de Commerce* (1828); — *Abattoirs* (1832); — *Cour d'Assises* (1838); — *Gare Rive-Droite* (1839); — *Gare Rive-Gauche* (1840); — *Halles* (1841); — *Maison de Providence* (1844); — *Maison d'Arrêt et de Justice* (1844), place des Tribunaux; — *Eglise Sainte-Elisabeth* (1848); — *Théâtre des Variétés* (1864); — *Caserne d'artillerie* (1855), avenue de Sceaux, 3; — *Hôpital civil*, achèvement (1853-1860); — *Caserne de Noailles* (1862); — *Caserne de gendarmerie* (1865); — *Chapelle de Clagny* (1865); — *Préfecture* (1863-1866); — *Chapelle du Sacré-Cœur*, derrière l'église Notre-Dame et faisant corps avec cette église (1867); — *Pavillon Barascud* (1868).

Enfin l'établissement du Lycée (1807) et d'écoles nombreuses, la fondation de sociétés artistiques, littéraires et savantes (*Société d'agriculture*, 1798; — *Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts*, 1834; — *Société d'horticulture*, 1840; — *Société des Amis des Arts*, 1854; — *Société des Fêtes versaillaises*, 1862), la création d'un banquet et d'une grande fête annuels (1868) en l'honneur du général Hoche, contribuèrent à rendre peu à peu à la Ville une partie de la prospérité qu'elle avait perdue le 6 octobre 1789. La cité de Louis XIV refaisait insensiblement la conquête de son ancienne situation.

VII. — La Ville pendant l'occupation allemande (1) et pendant la Commune.

(19 septembre 1870—12 mars 1871.) — (18 mars—28 mai 1871.)

Soixante-dix ! l'année terrible, la guerre, l'invasion ! Versailles, le 3 septembre, avait appris avec stupeur la nouvelle du désastre de Sedan. Les Prussiens marchaient sur Paris. Les habitants des communes environnantes fuyaient et venaient se réfugier dans la Ville, dont la population atteignit, en quelques jours, le chiffre de 60,000 âmes.

Mais Versailles, entouré de bois, ouvert de tous côtés par ses larges avenues, ses routes, ses deux lignes de chemin de fer, ne pouvait songer à résister. Le maire, M. Rameau, pour éviter quelque surprise de la part de maraudeurs ou d'éclaireurs, avait fait creuser des tranchées en avant des barrières et devant la gare des Chantiers. En même temps, une garde nationale avait été tant bien que mal organisée et armée de fusils à piston. C'était tout ce qu'on pouvait opposer aux envahisseurs.

Le 18 septembre, trois hussards prussiens pénètrent dans la Ville et annoncent l'arrivée de cinq régiments de cavalerie. Le lendemain, 40,000 ennemis font leur entrée dans Versailles, leurs fifres jouant *la Marseillaise* ! M. Rameau n'avait cédé qu'à la force et devant le nombre. Il avait arraché aux autorités prussiennes une convention fort honorable pour la Ville. Le 20, cette convention était déchirée par l'ennemi.

A partir de ce moment, les violences, les réquisitions, les vols, les pillages, les violations de domicile chez les femmes, les outrages au culte, les insultes aux morts, les arrestations arbitraires, les perquisitions à domicile frappent la malheureuse ville. Les Prussiens campent sur les avenues, sur les places, envahissent les maisons pour s'y installer et prennent peu à peu possession des casernes qu'ils croyaient minées. Le Palais est transformé en ambulance, l'Hôpital militaire et l'Hôpital civil regorgent de malades et de blessés. Un préfet prus-

(1) Voir, pour plus de détails, l'excellent ouvrage de M. E. Delerot : *Versailles pendant l'occupation allemande*.

sien, de Brauchitsch, s'installe à Versailles, supprime les journaux, qu'il remplace par des publications ennemies, et, en quelques semaines, fait peser sur la Ville le joug d'une odieuse tyrannie. En moins de trois mois, les réquisitions coûtent un million à Versailles ! Et un mot, une velléité de révolte, c'est l'arrestation brutale, l'envoi en Prusse ou la peine de mort.

La présence du Roi, qui a établi à la Préfecture son quartier général, sauve peut-être la Ville de l'incendie et de la destruction ; mais Bismarck, rue de Provence, 12 (actuellement 20) ; de Moltke, chef du grand état-major général, rue Neuve, 35 ; de Roon, ministre de la Guerre, rue Colbert, 7 ; Stieber, chef de la police, boulevard du Roi, 1, travaillent, au nom du Roi, à l'œuvre d'anéantissement.

Le 22 décembre, M. Rameau, en conflit permanent avec les autorités prussiennes depuis le 3 octobre, ayant refusé d'approvisionner de vivres l'armée ennemie, la Ville est frappée d'une amende de 50,000 francs. Le 31, nouveau refus, celui de payer l'amende. Immédiatement, M. Rameau et trois conseillers municipaux, MM. Barué-Perrault, Mainguet et Edouard Lefebvre, actuellement maire de Versailles, sont arrêtés et jetés dans la prison de la rue Saint-Pierre. La Ville est saisie de terreur ; rien, maintenant, ne pourra arrêter l'oppresseur. Mais, le 5 janvier 1871, les négociants, membres du Syndicat versaillais, payent l'amende et, le lendemain, les prisonniers sont remis en liberté. Un nouvel emprunt de 300,000 francs venait d'être voté pour faire face aux réquisitions toujours croissantes.

Le 6 janvier, le lieutenant général de Fabrice, ministre de la Guerre du roi de Saxe, est nommé gouverneur général de Seine-et-Oise, de l'Oise, de la Somme, de la Seine-Inférieure, du Loiret et d'Eure-et-Loir, et le 18, le roi de Prusse se fait couronner empereur d'Allemagne dans la Galerie des Glaces du Palais de Louis XIV, dans cette résidence de la royauté française qui avait si souvent abaissé sa rivale !

Le 26 janvier, Jules Favre et Bismarck signent l'armistice et, le 28, la capitulation de Paris qui met fin à l'épouvantable siège qu'a si vaillamment soutenu la capitale.

Mais ce n'est pas encore la fin pour Versailles : du 30 janvier

au 23 février, il y a quatre-vingt-quatre arrestations dans la Ville; il y en avait eu neuf cent soixante environ du 1^{er} octobre au 27 janvier!

Le 26 février, Thiers et Jules Favre, envoyés le 19, par l'Assemblée réunie à Bordeaux, viennent à Versailles et signent avec Bismarck, après de pénibles discussions, les préliminaires de la paix.

Bismarck quitte Versailles le 6 mars, l'empereur Guillaume le 7; enfin, le dimanche 12 mars, l'heure de la délivrance sonne pour la Ville : à 9 h. 30 du matin, le dernier soldat allemand franchit la grille de l'avenue de Picardie.

Le même jour, à 5 heures, les premiers bataillons français, tambours battant, pénètrent dans Versailles par l'avenue de Paris. Le lendemain, le bataillon d'honneur de la Garde nationale de Versailles, qui avait participé patriotiquement à la défense de Paris, rentrait à son tour.

A tant d'iniquités, de tyrannies et de vexations que Versailles ne saurait oublier, cette ville, qui a tant souffert pendant six mois, peut opposer avec fierté le souvenir de la courageuse attitude de M. Rameau et de la municipalité qui, pendant toute la durée de l'odieuse occupation, n'ont cessé de montrer autant de dévouement et de patriotisme que de dignité et de sang-froid. C'est une consolation.

* *

L'ennemi occupait encore le département quand l'insurrection de la Commune éclata à Paris. Dans la même journée, Versailles fut littéralement envahi par les émigrés de la capitale. Thiers, qui, en toute hâte, avait installé, le 18 mars, le Gouvernement à Versailles, y avait été suivi, non seulement par tout le personnel des administrations, mais encore par une quantité prodigieuse de Parisiens, banquiers, gros propriétaires, petits rentiers, gens du monde, des cercles, des sports ou des salons, que la fusillade de la place Vendôme et l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas avaient terrorisés. Une animation extraordinaire, fiévreuse et craintive, régna bientôt dans les rues de Versailles, dont la population, en quelques

jours, s'éleva de 40,000 à 150,000 habitants environ. Les maisons étaient prises d'assaut, les hôtels débordaient. On s'installait tant bien que mal, plutôt mal que bien, jusque dans les cuisines. Des députés de l'Assemblée nationale étaient même obligés de coucher sur des banquettes dans la Galerie des Glaces, où ils s'aménageaient des *appartements* à l'aide de paravents et de rideaux.

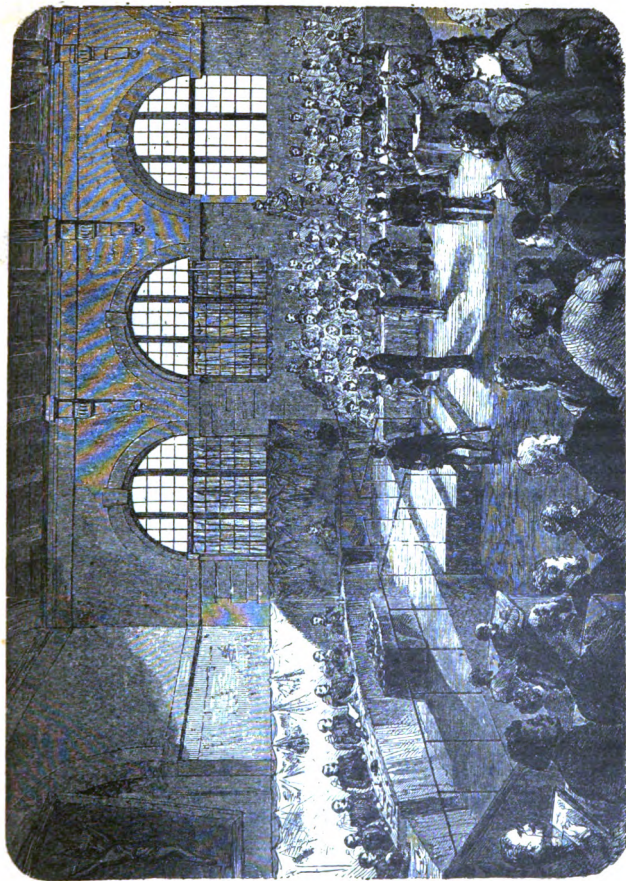
Bien entendu, le Palais tout entier était devenu le siège du Gouvernement et de toutes les grandes administrations de l'Etat et de la ville de Paris. On se serait cru au temps de Louis XIV; seulement, le Roi et... l'étiquette manquaient. Thiers, qui n'osait rappeler le grand monarque, s'était tout simplement emparé de l'Hôtel de la Préfecture et, chef du pouvoir exécutif depuis le 17 février 1871, y avait installé sa résidence, qu'il y maintint quand il fut élu Président de la République, le 31 août suivant.

Ainsi, pour la seconde fois, Versailles redevenait le siège du gouvernement de la France.

Une armée considérable, formée de toutes les troupes qui revenaient d'Allemagne, fut immédiatement organisée dans la Ville et au camp de Satory, en vue de reprendre Paris et d'y rétablir le gouvernement légal. Le second siège de la capitale dura du 2 avril au 28 mai 1871, et l'épouvantable lutte se termina par l'écrasement des fédérés qui payèrent ainsi, dans une bataille sanglante de huit jours dans les rues de Paris, les lâches massacres et les odieuses destructions dont ils s'étaient rendus coupables au lendemain de nos désastres.

De Versailles, les habitants et les émigrés pouvaient suivre toutes les péripéties de cette guerre fratricide. La canonnade, qui rappelait douloureusement le souvenir du siège de Paris par les Allemands, était incessante; Versailles était ébranlé dans ses fondations. Quand les insurgés incendièrent la capitale, pendant plusieurs nuits un ciel rouge et scintillant, miroir des flammes qui dévoraient Paris, plana au-dessus de Versailles qu'il embrasait de lueurs sinistres.

Ce fut à l'Orangerie, au camp de Satory, dans les casernes et dans les prisons de la Ville qu'on incarcéra en masse, pêle-



Séance du 3^e Conseil de guerre (Grandes-Ecuries).

mêle, les fédérés pris les armes à la main. Quand on amenait, par l'avenue de Paris, un convoi de ces misérables déguenillés, noirs de poussière, de poudre et de fumée, la foule, massée sur les contre-allées, ne pouvait retenir son indignation. Les soldats qui escortaient les prisonniers ne pouvaient pas toujours les protéger contre les voies de fait; et les menaces, les malédictions, les insultes poursuivaient sans pitié — inutiles et inconvenantes représailles — ces révoltés jusqu'au seuil des prisons. Quiconque, dans la foule, eût osé faire entendre un mot de réprobation aurait été traité de communard et foulé aux pieds.

Cette colère d'une population que l'odieux massacre des otages avait encore excitée n'était, hélas! que trop justifiée. Mais, dans cette foule vociférante, de vrais patriotes, de vrais Français, songeaient surtout à la Patrie mutilée et pleuraient en silence sur tant de ruines et de hontes succédant à tant de désastres.

Le 28 mai, le jour même où l'insurrection était écrasée, une messe d'actions de grâces était dite dans la cathédrale Saint-Louis, en présence de tout le Gouvernement et de Mgr Mabile, qui donna sa bénédiction.

Quelques jours après, les émigrés rentraient à Paris. Mais les Versaillais, qui perdaient beaucoup, conservaient encore — jusqu'à la fin de l'année 1879 — le Gouvernement et les Chambres, ainsi que les cabinets des Ministères. C'est à Versailles que la République allait définitivement se constituer et s'affermir.

VIII. — La Ville de 1871 à 1900.

La Garde nationale, réorganisée dès le départ des Allemands, fut dissoute le 10 octobre 1871. Elle avait été, d'ailleurs, parfaitement inutile.

En juin, les conseils de guerre installés à Satory, aux Grandes-Ecuries, au Palais de Justice, dans la Galerie de Pierre du Château et à Sèvres même, jugèrent les insurgés faits prisonniers. Ces assises durèrent trois mois. C'est aux Grandes-Ecuries qu'un avocat, enfant de Versailles, plus tard député,

Albert Joly, commença sa réputation de défenseur éloquent et humain. Ces longues et pénibles séances amenaient tous les jours de Paris un grand nombre de personnes dont les allées et venues conservèrent à la Ville une curieuse animation.

Les exécutions des condamnés eurent lieu en novembre, sur le plateau de Satory.

Le retour des troupes qui revenaient encore d'Allemagne, lentement, transforma Versailles en une immense caserne. Les soldats campèrent partout, à Satory, à Trianon, dans le Parc, sur les places, sur les avenues, où s'alignaient les tentes et les baraques. Les gardiens de la paix fort nombreux à Versailles, avec les légionnaires de la gendarmerie mobile, occupaient les baraques de l'avenue de Saint-Cloud. Les habitants logeaient aussi beaucoup de ces braves gens, soldats, gardiens, gendarmes, à qui tout le monde était heureux de prodiguer quelques douceurs. En 1876, sur une population de 52,980 habitants, Versailles comptait encore 14,590 hommes de troupes.

Le grand drame qui se déroula à Versailles en 1873 fut le procès du maréchal Bazaine. Ce soldat, qui avait brisé si honteusement une brillante carrière, venait recevoir dans sa ville natale le châtimement de son crime. Détenu depuis le 14 mai 1872 dans une maison de Versailles, située avenue de Picardie, n° 32 (actuellement 48), il en avait été extrait le 23 septembre 1873, pour être transféré à Trianon-sous-Bois. Le procès, commencé le 6 octobre dans la grande galerie du Palais de Trianon, sous la présidence du général de division duc d'Aumale, se termina le 10 par une condamnation à mort. Mais cette peine fut commuée en celle de vingt ans de détention. Bazaine, conduit au fort de l'île Sainte-Marguerite, s'en évada dans la nuit du 9 au 10 août 1874, se réfugia à Gênes, gagna la Suisse, puis l'Espagne, où il mourut à Madrid, en 1888, peut-être trop oublié. Il était né à Versailles, 9, boulevard de la Reine, en 1811.

La première grande fête donnée à Versailles depuis 1870 fut celle que le maréchal de Mac-Mahon, alors Président de la République, fit organiser en juillet 1873 pour la réception du schah de Perse, Nasser-Eddin. Elle attira une foule considérable.

Pendant que la Ville reprenait peu à peu ses habitudes, res-

taurait presque complètement sa Mairie (1872-73), établissait des tramways à traction animale (1875), et commençait à bitumer la plupart des trottoirs de ses rues et de ses places (1876), l'Assemblée nationale élue le 8 février 1871, réunie le 13 à Bordeaux et siégeant dans l'ancien Opéra du Château de Versailles, rue des Réservoirs, depuis le 20 mars 1871, faisait retentir le Palais de Louis XIV de ses débats passionnés. Après plusieurs tentatives de restauration monarchique, elle accepta enfin, sous la pression de l'opinion, la République qu'elle constitua définitivement par son vote du 25 février 1875, et se sépara. Mais, entre temps, elle avait ramené l'ordre dans les diverses branches des services publics, refait l'armée sur un plan nouveau et montré à l'univers étonné que la France, avec ses admirables ressources de travail, de patriotisme et de vigueur, n'était point morte.

En se séparant, elle avait stipulé que les deux Chambres législatives qui lui succéderaient, le Sénat et la Chambre des députés, siégeraient comme elle à Versailles, à côté du pouvoir exécutif. Une salle des séances fut en conséquence construite rue Gambetta, n° 2 (alors rue de la Bibliothèque), dans l'aile méridionale du Palais ; et quand les élections de 1876 envoyèrent les représentants à Versailles, les députés s'installèrent dans cette nouvelle salle, tandis que le Sénat tenait ses séances dans l'ancien Opéra que venait de quitter l'Assemblée nationale. Cette double installation eut lieu le 8 mars 1876.

Le 19 juin 1879, les deux Chambres, réunies en Congrès dans la salle de la rue de la Bibliothèque, votèrent leur retour à Paris. La loi du 22 juillet suivant, en ratifiant ce vote, décida que les deux salles des séances conserveraient néanmoins leur affectation et que les séances du Congrès se tiendraient dans la Chambre des députés.

Le 2 août 1879, les Chambres législatives siégèrent pour la dernière fois à Versailles. Elles n'y revinrent — réunies en Congrès — que pour l'élection des Présidents de la République : le 28 décembre 1885, réélection de Jules Grévy (il avait été élu le 30 janvier 1879, alors que les deux Chambres siégeaient encore à Versailles) ; le 3 décembre 1887, élection de Sadi Carnot ; le 27 juin 1894, de M. Casimir-Périer ; le 17 janvier 1895, de

Félix Faure ; le 18 février 1899, de M. Emile Loubet. Ces élections ont produit un très grand mouvement de population dans la Ville.

Quand le Gouvernement eut quitté Versailles, la Ville reprit son aspect calme et solennel ; toutefois, sa physionomie s'était heureusement modifiée pendant le séjour des Chambres et la valeur de ses propriétés s'était relevée dans des proportions inespérées. Mais les grands travaux ne commencèrent qu'à dater de 1880 et les progrès s'accomplirent en dehors des faits qui paraissent les avoir motivés. La population, d'ailleurs, ne décrut pas sensiblement : de 52,982 habitants en 1874, elle n'était tombée qu'à 48,324 en 1881, pour se relever, en 1891, à 53,984. Elle atteignait au dernier recensement (1896) le chiffre de 54,874 habitants dont 7,225 hommes de troupes. La progression a donc été assez rapide. Cette sensible augmentation est due au percement de nouvelles voies, à la construction d'un grand nombre d'immeubles et à la création, depuis 1889, de trains directs entre Paris et Versailles, commodité qui permet à beaucoup de personnes d'habiter notre ville, sans être retardées dans l'accomplissement de leurs occupations quotidiennes dans la capitale.

Les grands travaux accomplis n'ont point fait perdre à Versailles son caractère original : ils l'ont modifié là seulement où les besoins l'exigeaient et ils ont élargi le cadre. Le passé, les traditions ont été presque toujours respectés, parce que l'hygiène et la salubrité indiscutées de la Ville n'avaient pas besoin d'être mises en question. Seules, les idées de bien-être et de luxe chères aux civilisations modernes ont germé ici comme partout et ont trouvé plus facilement leur application dans une cité qui, par la régularité de ses constructions, l'ampleur et la correction de ses voies, la symétrie de son plan, était déjà au temps de Louis XIV la plus belle ville d'Europe, la ville-type.

Le quartier de Clagny est certainement celui qui a le plus gagné. Le percement de la rue *Albert-Joly* (1880) dans le prolongement de la rue Berthier, sur l'emplacement de l'impasse des Jardins et de la rue Rémont, a ouvert une utile communication. En outre, la rue du *Parc-de-Clagny* était prolongée jusqu'au domaine de la Maye, et le percement des rues *Mansart* (1883) et *Alexandre-Lange* (1889), et autres voies où les constructions

s'achèvent, donnent à ce quartier, depuis que la rue de Béthune est habitée, une physionomie des plus charmantes et des plus variées, en raison des jolies villas qu'on y rencontre à chaque pas.

Montreuil s'est ouvert au progrès avec les boulevards de *Les-seps* et de la *République*, percés en 1883. Le versant oriental de la butte Montbauron est accessible depuis 1893, grâce à une rue nouvelle, la rue *Jacques-Boyceau*. La rue Neuve a changé d'aspect dès le jour où les passages Bobigny et Saint-Jean, qui s'y faisaient face, ont été remplacés, le premier par la rue *Le Nôtre* (1883), le second par la rue *Rameau* (1892).

Porchefontaine se peuple de jour en jour et devient un important faubourg de Versailles. Le Chesnay s'embellit de rues et de boulevards qui le relient à la Ville, et se construit, depuis 1897, une église, *Saint-Antoine-de-Padoue*, qui s'achève et recevra de nombreux fidèles versaillais, grâce aux nouvelles communications ouvertes dès la même année : les rues *Sainte-Sophie prolongée*, *Gabriel* et *Claude-Perrault*.

Les autres travaux accomplis, ou en cours, et l'établissement de nouveaux moyens de communication sont nombreux : constructions d'écoles, notamment celle de la rue Neuve, 39, en 1883, et l'Ecole normale d'instituteurs (1884) ; — *Synagogue* (1886) ; — érection d'une statue à Jean Houdon (1891) ; — *Lycée de jeunes filles* (1894) ; — nouvel *Hôtel de Ville* (1898-1900). — Reconstructions : *Temple protestant* (1882) ; — *Palais de Justice* (1890). — Restaurations : *Théâtre* (1889) ; — façade de la *Préfecture* sur la place des Tribunaux ; — les quatre pavillons des *Halles* (1899-1900). En outre, établissement du cimetière des *Gonards* (1879) ; — de nouvelles grilles, rue de l'Orangerie (1894) et boulevard de la Reine (1900) ; — de tramways à traction électrique pour la Ville (1896) et Saint-Cyr-l'Ecole (1898) ; — d'un tramway à traction mécanique de Versailles à Paris (1896) ; — d'un tramway à vapeur de Versailles à Noisy-le-Roi, puis à Maule (1899).

Le gros événement judiciaire a été, le 17 juillet 1893, à Versailles, le procès Emile Zola et Perrenx, à propos de l'affaire Dreyfus.

Des fêtes magnifiques, sans compter celles qui se donnent

annuellement à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du général Hoche, du 14 juillet et de la Saint-Louis, et attirent une foule de plus en plus considérable, ont appelé à Versailles un concours de population vraiment extraordinaire. Elles ont contribué à augmenter l'état florissant de la Ville.

Le 22 octobre 1878, fête offerte par le Président de la République, maréchal de Mac-Mahon, aux princes et aux industriels étrangers qui avaient participé à l'Exposition universelle.

Le 17 avril 1882, fête offerte par la municipalité à Ferdinand de Lesseps, né à Versailles le 19 novembre 1805, à l'occasion de l'inauguration de la plaque commémorative de sa naissance, plaque scellée sur la façade de l'immeuble n° 1 *bis* de la rue de la Paroisse.

Le 20 juin 1883, inauguration du Musée de la Révolution dans la salle du Jeu-de-Paume.

En 1889, les fêtes du centenaire de la Révolution, qui coïncidaient avec l'Exposition universelle de Paris, attirèrent à Versailles 840,000 personnes. Pendant l'Exposition de 1878, le nombre des visiteurs venus à Versailles n'avait été que de 338,000.

La fête du 5 mai 1889 (centenaire de l'ouverture des Etats Généraux, et inauguration du Bassin de Neptune restauré) fut la plus belle. Le Président de la République, Carnot, entouré des membres du Gouvernement et de tous les grands corps de l'Etat, y assistait. Un tableau au Musée, peint par Roll, représente l'inauguration du Bassin de Neptune.

Le 20 juin, fête du centenaire du serment du Jeu de Paume.

Le 23 juin, fête du 121^e anniversaire de la naissance du général Hoche, fête qui fut célébrée avec un éclat sans précédent.

Le 21 juillet, Fête nationale (toujours célébrée à Versailles le dimanche qui suit le 14 juillet).

Le 4 août, fête commémorative de l'abandon des privilèges par la noblesse et le clergé en 1789.

Le 25 août, fête de Saint-Louis.

La dernière fête de l'année 1889, le 20 octobre, où l'on ne vit que les grandes eaux, attira encore 25,000 personnes.

Le 28 juin 1891, fête à l'occasion de l'inauguration de la statue de Jean Houdon, l'illustre sculpteur versaillais.

Le 24 octobre 1893, réception des officiers russes à l'Hôtel de Ville splendidement décoré, ainsi que tout Versailles dont les maisons sont pavoisées de drapeaux français et russes.

Le 8 octobre 1896, réception de LL. MM. Impériales Russes, qui n'arrivent à Versailles qu'à 4 h. 30 et en partent le soir même à 11 h. 35, après avoir assisté, avec le Président de la République, Félix Faure, et tous les corps de l'Etat qui les accompagnent depuis leur départ de Paris, à une superbe représentation dans le Salon d'Hercule. La Ville est décorée magnifiquement : l'avenue de Saint-Cloud, la rue Saint-Pierre, l'avenue de Paris, depuis l'avenue Thiers jusqu'à la place d'Armes, les monuments publics, présentent un superbe coup d'œil. On conservera longtemps le souvenir à Versailles de cette fête, pour la beauté de laquelle la garnison prêta son concours. Qui ne se rappellera longtemps la vision des vingt canons dorés alignés de chaque côté de l'avenue de Paris, au milieu de massifs de verdure, et des deux pylônes faits de fascines, de cuirasses, d'obus, de fusils, de baïonnettes et de sabres, élevés également de chaque côté de cette avenue, à la hauteur de l'avenue Thiers?

Plus récemment (1898), Versailles a reçu la visite — non officielle — de S. M. Wilhelmine, proclamée reine des Pays-Bas le 31 août 1898; de S. M. Oscar II, roi de Suède, qui traversa la Ville et se promena dans le Parc en automobile, et du roi de Siam Chûlalongkorn.

Le centre de toutes ces fêtes, l'objectif de ces visites, c'est naturellement le Palais; mais la Ville contribue pour une bonne part aux beautés des réceptions et elle en bénéficie largement.

La fête donnée le 24 juin 1900, à l'occasion du 132^e anniversaire de la naissance du général Hoche, fut particulièrement brillante. Elle attira 58,400 personnes. (En 1899, le nombre des visiteurs n'avait été que de 22,140.) Les magnifiques illuminations du square Hoche, par l'électricien Couturier, ont été très admirées.

Le 1^{er} juillet suivant, à l'occasion de la fête de nuit donnée au Bassin de Neptune par la ville de Versailles, avec le concours et sous la direction de la Société des Fêtes versaillaises, dont

M. Eugène Barbier est actuellement le président, une véritable révolution a été opérée dans le mode des illuminations et de la coloration des eaux. Pour la première fois, l'illumination électrique du bassin, des portiques qui avaient été renouvelés, des bosquets et de la grille de la rue de la Paroisse, a été substituée aux anciens procédés d'illumination par les verres de couleur. Le coup d'œil était féerique. L'innovation, due à MM. Marcel Lambert, architecte du Palais, et Denormandie, directeur de la Société versaillaise d'Electricité, a obtenu un succès des plus mérités, grâce à la collaboration de l'électricien Couturier, vice-président de la Société des Fêtes, qui avait fait accepter les procédés d'éclairage si intéressants de la maison Jean et Bouchon, de Paris.

Cette merveilleuse fête avait attiré plus de 60,000 personnes, malgré la pluie tombée le matin et le temps resté menaçant toute la journée. Quinze jours plus tard, avec le beau temps, la même fête amenait 87,000 visiteurs à Versailles.

L'Association artistique et littéraire, fondée en 1889 et à qui l'on doit l'érection de la statue de Jean Houdon, a fait beaucoup pour la cité versaillaise, avec l'appui de la municipalité.

Ajoutons que M. Edouard Lefebvre, maire de Versailles depuis le mois de mai 1888, a dignement représenté la Ville à l'occasion des grandes fêtes qui s'y sont données, notamment en 1889, en 1893 et en 1896. Ces événements heureux, autant que son dévouement à notre cité, ont contribué à lui assurer dans la population une très vive et très durable sympathie.

IX. — Les Armes de Versailles.

Les armes actuelles de la ville de Versailles furent votées le 15 septembre 1789 et concédées le 13 janvier 1816. Elles sont d'azur à trois fleurs de lis d'or, un chef d'argent chargé d'un coq à deux têtes, naissant, de couleur naturelle, surmonté d'une couronne murale composée de cinq pièces et trois tours et de deux fleurs de lis.

Profondément modifiées sous les gouvernements qui se succédèrent depuis 1789, ces armes n'ont subi aucun changement depuis 1861.



Armes actuelles de la Ville.

Au temps de la royauté, la ville de Versailles, qui n'était pas érigée en commune, n'avait point d'armoiries. Elle empruntait les armes du Roi, qui étaient d'azur aux trois fleurs de lis d'or surmontées de la couronne royale.

Napoléon I^{er} avait concédé, en 1811, des armes à Versailles. Composées, sur un fond d'azur, d'un château d'or sommé de trois jets d'eau d'argent et surmonté de trois abeilles d'or et de l'aigle impériale, ces armes n'avaient aucune signification historique et locale.

X. — L'air et l'eau à Versailles.

Versailles, bâti sur le plateau de la rive gauche de la Seine, à 8 kilomètres du fleuve, à 19 kilomètres de Paris et à 135 mètres environ d'altitude, est entouré de coteaux boisés et de forêts d'une grande beauté. L'air vif et pur qu'on y respire, — dont la circulation et le renouvellement rapide sont assurés par la largeur des voies, les doubles rangées d'arbres et l'altitude du plateau, — la nature sableuse du sous-sol qui joue un rôle épurateur considérable, contribuent à maintenir dans la Ville une hygiène naturelle à laquelle il faut attribuer son immunité absolue de toute épidémie, quelle qu'elle soit.

L'eau courante fait défaut, mais Louis XIV y a remédié en faisant construire, par De Velle et le Liégeois Rennequin-Sua-lem, de 1675 à 1682, la fameuse Machine de Marly, et établir par Vauban, vers 1686, le système des rigoles, étangs et aqueducs

qui amènent encore dans les réservoirs de la Ville, contemporains du grand Roi, une eau absolument saine provenant des pluies et de la fonte des neiges qui tombent sur le haut et large plateau situé entre Versailles et Rambouillet.

La Machine de Marly, reconstruite sur un plan nouveau en 1854-59, par Dufrayer, directeur du Service des Eaux de Versailles, n'alimente Versailles que d'eau de sources qu'elle pompe dans cinq puits forés à Croissy et à Marly, à 22 mètres au-dessous du niveau de la Seine. Cette eau, dont la quantité correspond à environ 350 litres par habitant et par jour, est absolument pure et amicrobique, et de plus, le chiffre l'indique, très abondante. Avant son entrée dans les réservoirs, elle est filtrée par un appareil spécial.

XI. — Célébrités versaillaises.

Versailles est la patrie d'un grand nombre d'hommes célèbres. Nous ne pouvons ici en nommer que quelques-uns : Louis, duc de Bourgogne (1682), petit-fils de Louis XIV ; — le peintre Collin de Vermont (1693) ; — Philippe, duc d'Anjou (1683), roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V ; — le comte de Maurepas (1701), ministre sous Louis XVI ; — Jacques Bailly (1701), peintre et garde des tableaux du Roi et père de l'illustre maire de Paris, Sylvain Bailly ; — Louis d'Orléans (1703), fils du Régent, fondateur de l'ancien collège d'Orléans à Versailles ; — Louis XV (1710), roi de France ; — l'abbé de l'Épée (1712), le célèbre instituteur des sourds-muets ; — le poète Ducis (1733) ; — le célèbre sculpteur Jean Houdon (1741) ; — Jean Callet (1744), célèbre mathématicien ; — Rodolphe Kreutzer (1766), célèbre violoniste, et son frère Auguste Kreutzer (1781), musicien ; — le maréchal Berthier (1753), major général des armées de Napoléon ; — Louis XVI (1754), Louis XVIII (1755), Charles X (1757), rois de France ; — Lazare Hoche (1768), aussi célèbre par ses vertus privées que par ses talents militaires ; — François Boëly (1785), musicien ; — François Jomard (1777), géo-

graphe et archéologue ; — François Tissot (1768), littérateur, membre de l'Académie française ; — le général Gaspard Gourgaud (1783), aide de camp de Napoléon ; — le général François Wathiez (1777) ; — J.-A. Le Roi (1797), historien ; — le général de Sainte-Croix (1782) ; — Ferdinand de Lesseps (1805), le célèbre ingénieur, promoteur du canal de Suez, membre de l'Académie française ; — le peintre Hippolyte Lanoue (1812), prix de Rome, en 1841 ; — le célèbre chimiste Edme Frémy (1814) ; — le littérateur Lucien Biart (1814) ; — le peintre Emile Lambinet (1815) ; — Albert Joly (1844), éloquent avocat et homme politique, etc.

Les célébrités qui sont mortes à Versailles, depuis Louis XIV, en 1715, sont nombreuses. Nos lecteurs trouveront leurs noms dans la troisième partie de cet ouvrage : *Edifices et Maisons historiques*.



Armes de la Ville en 1811.

DEUXIÈME PARTIE

MONUMENTS REMARQUABLES

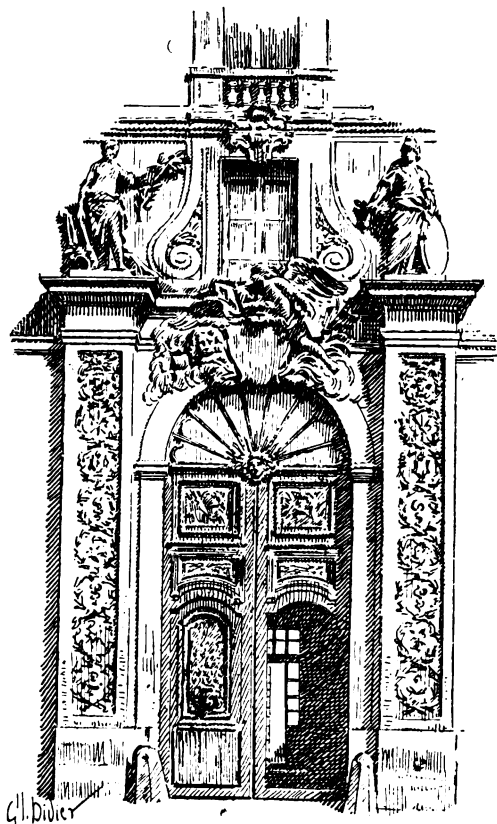
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE

5, rue Gambetta, 5.

*Ouverte en semaine, de midi à 5 heures ; le dimanche, de midi à 4 heures.
Fermée du 15 août au 1^{er} octobre.*

Autrefois, *Hôtel des Affaires étrangères*, construit en 1761 par l'ingénieur-architecte Berthier, père du prince de Wagram, sur l'emplacement resté libre de l'ancien Potager de Louis XIII. Les archives du Ministère étaient renfermées dans dix salles ornées de sculptures dorées. Au-dessus des portes, Van Blarenberghe peignit, en 1770, les vues de treize villes de l'Europe. Le traité de 1768 (cession de la Corse à la France), le traité d'alliance entre la France et les Etats-Unis (1778), et le traité de Versailles (1783) entre la France et l'Angleterre (indépendance des Etats-Unis), furent signés dans la salle du milieu (salle des Traités), sur une table de marbre dont on voit encore l'emplacement.

En 1776, les archives des Colonies furent également déposées dans cet Hôtel qui devint, en 1793, le siège de l'Administration du district de Versailles, et, en 1799, la Bibliothèque de la Ville.



Entrée de la Bibliothèque.

sculpté doré, du temps de Louis XVI, et provenant du Château ; une collection de moulages d'après le sculpteur Houdon

Cette Bibliothèque, qui est une des plus belles et des plus riches de France, renferme près de 120,000 volumes, manuscrits et ouvrages divers, entre autres : une partie des livres de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, de Marie-Antoinette, M^{me} Du Barry, M^{mes} Elisabeth, Victoire et Adélaïde, de la Maison d'éducation de Saint-Cyr, du C^{te} de Provence (Louis XVIII), de l'abbé Goujet, etc. Tous ces livres, d'une grande valeur, admirablement reliés et conservés, portent, pour la plupart, les armes royales. Il faut ajouter à ces richesses : de belles armoires en bois

(au deuxième étage), avec une collection de minéralogie et de zoologie.

La Bibliothèque, devenue propriété de la Ville en 1804, a subi quelques agrandissements nécessaires. La façade a été restaurée en 1842, très habilement, par l'architecte Paris. Mais les dix anciennes salles des Archives sont restées intactes et en parfait état de conservation.

La salle actuelle de lecture, située au rez-de-chaussée, au fond de la cour, a été aménagée, en 1886, dans l'ancien local de la Caisse d'épargne.

Un des plus érudits conservateurs de cette Bibliothèque, J.-A. Le Roi, l'auteur de l'*Histoire des rues de Versailles*, né dans cette ville le 9 mars 1797, est mort à la Bibliothèque le 24 février 1873.

Le conservateur actuel est M. Achille Taphanel.

Parmi les principaux donateurs de livres, de manuscrits et d'estampes, citons : Pernot, le marquis de Prat, Charles Vatel, Huard-Langlacé, Angelot, Cougny, Rodouan, Bart, etc.

CASERNE DES MENUS-PLAISIRS

22, avenue de Paris.

Un des monuments les plus célèbres de Versailles. Construit en 1750, l'*Hôtel des Menus-Plaisirs* était composé d'ateliers et de magasins destinés à renfermer le matériel nécessaire aux grands et menus plaisirs du Roi (cors et armes de chasse, raquettes, paumes, cordes, échelles de gymnastique). En 1759, on établit, dans une des salles, un cabinet de physique pour l'instruction des Enfants de France. En 1787, on y réunit l'Assemblée des Notables et on y aménagea un appartement pour le Roi. En 1788, nouvelle réunion des Notables. En vue de ces deux réunions, on avait construit, dans la cour, entre le bâtiment des Menus et la rue des Chantiers, une vaste salle qui, très bien aménagée, servit, à dater du 5 mai 1789, aux séances restées célèbres des *Etats Généraux*. C'est de là que partit la Révolution ; c'est dans

cette salle que Mirabeau, de sa voix de tonnerre, dicta à la royauté les volontés du peuple. C'était le 23 juin 1789; le Roi, outré de l'attitude des Etats Généraux, venait de les dissoudre en séance royale. Les députés de la Noblesse et du Clergé s'étaient retirés, mais les députés des Communes étaient restés à leurs places. Comme le grand maître des cérémonies, de Dreux-Brézé, venait rappeler la volonté du Roi, Mirabeau l'apostropha violemment : « Allez dire à votre Maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous ne sortirons que par la puissance des baïonnettes. » Et les députés du Tiers continuèrent de délibérer.

Les députés du Tiers Etat et le public entraient par la porte de la rue des Chantiers (n° 17). L'Assemblée nationale tint ses séances dans cette salle jusqu'au 15 octobre 1789, date de son départ à Paris.

Le 25 novembre 1790, les juges du district de Versailles s'y installèrent. En mai 1799, devenue propriété nationale, elle fut vendue à un sieur Dubusc qui, n'ayant pu obtenir de la municipalité de transformer la salle en halle aux grains, la fit détruire en 1800.

La partie de l'Hôtel des Menus-Plaisirs en façade sur l'avenue de Paris fut conservée et transformée en caserne, où un détachement du génie tient actuellement garnison.

Le 5 mai 1889, au milieu d'un énorme concours de populations venues de tous les coins de la France, la ville de Versailles, représentée par son maire, M. Edouard Lefebvre, célébra, en présence du regretté Président de la République, Sadi Carnot, le centenaire de la réunion des Etats Généraux. Une plaque de marbre fut apposée au n° 17 de la rue des Chantiers, endroit où l'on peut voir encore la porte d'entrée réservée aux députés du Tiers. Cette plaque porte, comme inscription, ces simples mots :

ICI, EN 1789

L'ASSEMBLÉE NATIONALE CONSTITUANTE A TENU SES SÉANCES
DEPUIS LE 5 MAI JUSQU'AU 15 OCTOBRE

CASERNE DES GRANDES-ÉCURIES

Place d'Armes, entre l'avenue de Paris et l'avenue de Saint-Cloud.

En 1670 se trouvait, sur l'emplacement des Grandes-Ecuries, un hôtel surmonté d'un dôme, appartenant au duc de Noailles. En 1679, cet hôtel fut abattu, et Mansart construisit les Grandes Ecuries du Roi (1679-82) ou plutôt, comme on disait à l'époque, la *Grande Ecurie*, qui renferma les chevaux de main servant au Roi et aux princes, et où logèrent le grand écuyer, les écuyers, pages, hérauts, porte-épées et la basse domesticité qui s'occupait des chevaux. La Grande Ecurie coûta 1,451,440 livres. On y donna des fêtes splendides, des courses à la bague et aux têtes. (21 et 24 mai 1682), et en juillet 1682, le manège fut même transformé en salle de spectacle, où l'on exécuta *Persée*, opéra de Lulli. En 1745, la salle du manège servit encore à des fêtes et à des représentations. La *Princesse de Navarre*, comédie-ballet de Voltaire, musique de Rameau, y fut représentée le 23 février. En 1747, le 9 février, le roi Louis XV y donna un bal magnifique à l'occasion du second mariage du Dauphin.

Pendant la Révolution, la Grande Ecurie fut désaffectée. Sous le Consulat, on y installa des écoles d'instruction des troupes à cheval et des trompettes, et, en 1849, on y établit l'Institut agronomique, qui fut supprimé en 1852. Depuis cette époque, la Grande Ecurie est devenue le siège de l'Ecole et de la Direction d'artillerie. En juin 1871, un des nombreux conseils de guerre réunis à Versailles pour juger les insurgés y tint ses assises, et les caves des bâtiments servirent de prisons aux fédérés en attendant l'exécution des arrêts.

Ce monument, qui affecte la forme d'un fer à cheval, est très beau, d'une ordonnance sobre et sévère. Il faut remarquer les chevaux sculptés et le fronton aux armes de France qui se trouvent au-dessus de la porte de l'arcade.

La Grande Ecurie subit d'importantes restaurations, notamment en 1855, sous la direction de l'architecte du Palais, Charles Questel, qui rétablit le manège en ruine et refit les toitures.

Les grilles, qui dataient du règne de Louis XIV et étaient en

harmonie avec celles du Château, ont été remplacées sous la Restauration par les grilles actuelles.

CASERNE DES PETITES-ÉCURIES

Place d'Armes, entre l'avenue de Paris et l'avenue de Sceaux.

L'histoire de la construction des Petites Ecuries ou *Petite Ecurie* se confond avec celle de l'établissement de la Grande Ecurie. Bâtie de 1679 à 1682 par Mansart, sur l'emplacement d'un hôtel qui appartenait au comte de Lauzun, puis au marquis de Guित्रy, la Petite Ecurie renfermait les chevaux de trait et les voitures du Roi. Le premier écuyer, les écuyers, pages, cochers, valets de pied y logeaient. Elle coûta 1,601,980 livres. Elle est absolument semblable, quant à l'aspect extérieur, à la Grande Ecurie, avec laquelle elle est en symétrie parfaite. Son aménagement intérieur était d'une richesse incomparable.

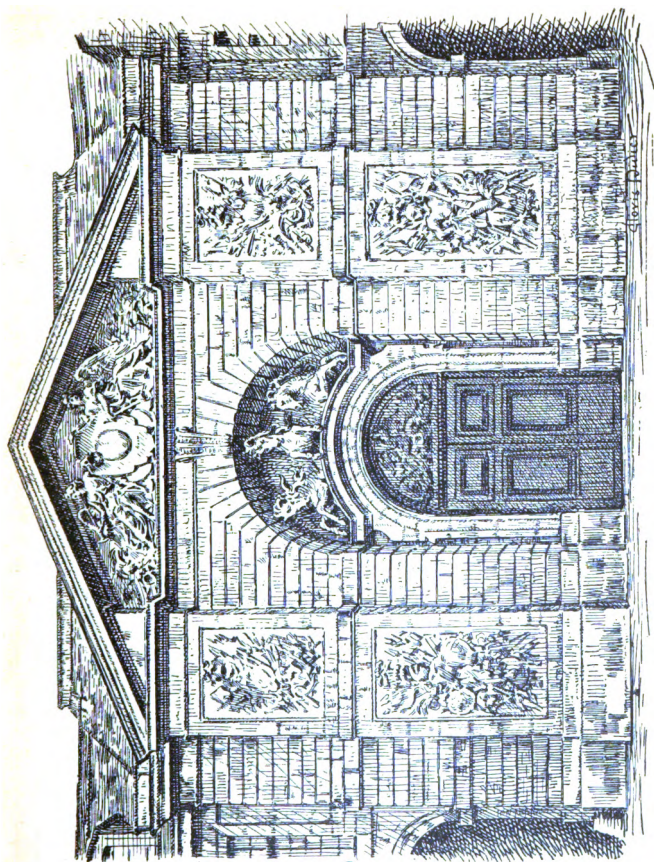
Quand la Révolution éclata, la Petite Ecurie partagea le sort de sa voisine. De 1830 à 1851, elle servit de remise aux voitures et carrosses qui se trouvent actuellement au Grand-Trianon. Puis elle fut transformée en caserne de cavalerie et, dans la suite, elle devint le siège de l'Ecole du génie, de l'Ecole des chemins de fer. Le 1^{er} régiment du génie y est installé depuis de longues années.

Le groupe sculpté au-dessus de la porte de l'arcade est très remarquable (trois chevaux conduits par un cocher du cirque romain). Les grilles ont une histoire identique à celle des grilles de la Grande Ecurie.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Salle du Congrès. — 2, rue Gambetta.

Les grands bâtiments dans lesquels a été installée, le 8 mars 1876, la Chambre des députés, forment l'aile du Midi du Château. Ils ont été construits en 1678 par Mansart, et renfermaient, jusqu'en



L'arcade du milieu de l'avant-corps de la Grande-Ecurie.

1789, les dépendances du Palais et le pavillon de la surintendante de la Maison de la Reine, sous Louis XIV, pavillon qui, sous le règne de Louis XVI, devint le pavillon de Monsieur (c'est-à-dire du comte de Provence, plus tard Louis XVIII). On voit encore au n° 4 de la rue Gambetta la cour de ce pavillon.

Ces dépendances servaient depuis longtemps de logements aux employés du Palais, quand le gouvernement de la République résolut de les faire aménager en vue des séances de la Chambre des députés. Les travaux, commencés le 31 mai 1875, furent terminés le 1^{er} décembre, sous la conduite d'Edmond de Joly, architecte de l'Assemblée nationale. Les dépenses s'élevèrent à 2,650,000 francs, y compris les frais occasionnés par la restauration complète de l'aile du Midi.

La salle des séances, qui contient 865 places, est fort belle. Elle occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne *cour des Cuisines*. On y remarque : le plafond de verre qui ne laisse, malheureusement, passer qu'un demi-jour ; des peintures de Rubé et de Chapron ; une copie du tableau de Couder, *l'Ouverture des Etats Généraux de 1789*, dont l'original est au Musée ; deux tapisseries des Gobelins exécutées sur les dessins de Lebrun (*Vues de Versailles et des Tuileries*) ; une tapisserie d'après Raphaël, et deux statues : *la Sécurité* et *la Concorde*. Cette salle est éclairée, le soir, par le reflet de 3,500 becs de gaz cachés dans la voûte.

Dans un des escaliers, le buste d'*Arago*, par Oliva, et dans le vestibule des appartements de la Présidence, le *Tombeau de Diane de Poitiers*. L'entrée de la salle est à gauche de l'entrée de l'escalier des Princes ; l'entrée principale, rue Gambetta, en face de l'Hôpital militaire ; l'entrée des appartements de la Présidence, dans la *cour de Monsieur*, 4, rue Gambetta.

Les députés ont tenu leurs séances dans cette salle du 8 mars 1876 au 2 août 1879. Elle est maintenant affectée aux séances du Congrès, qui s'y est réuni la première fois le 30 janvier 1879, pour l'élection de Jules Grévy à la présidence de la République, et qui y a élu depuis : Sadi Carnot, M. Casimir-Périer, Félix Faure et M. Emile Loubet.

ÉGLISE NOTRE-DAME

Rue de la Paroisse, en face de la rue Hoche.

L'église Notre-Dame a été construite de 1684 à 1686, par Jules-Hardouin Mansart, sur un terrain où les Récollets se proposaient de transporter leur couvent qui, de la Petite-Place où il se trouvait, fut alors transféré rue des Récollets.

La première pierre fut posée, le 10 mars 1684, par Louis XIV, et l'église ouverte au culte le 30 octobre 1686.

Le portail, trop massif, est formé de quatre colonnes doriques, surmontées de quatre colonnes ioniques supportant le fronton, où Pierre Mazeline et Noël Jouvenet sculptèrent les armes de France, soutenues par deux génies. Au-dessus de la porte centrale, deux figures couchées : *la Religion* et *la Charité*. Au-dessus de l'entablement, une grande croisée dont la partie supérieure retient l'immense cadran de l'horloge placée seulement en 1763. De chaque côté de la porte centrale, entre deux colonnes doriques, une niche ornée d'une statue : *l'Espérance*, d'un côté ; *la Foi*, de l'autre. Enfin, deux tours dont l'élévation est inférieure à celle du corps central.

On reproche beaucoup à Mansart l'ensemble pesant de cette architecture, d'autant plus que le peu d'élévation donnée aux tours et à la coupole semble encore écraser l'édifice en ajoutant à sa lourdeur. Mais Mansart n'avait fait que se soumettre à la volonté du Roi, qui désirait vivement qu'aucun monument ne vint contrarier, par son élévation, la vue de son palais. Malgré ce défaut choquant, l'église Notre-Dame n'en reste pas moins une œuvre remarquable, d'un caractère simple et sévère.

Le défaut de l'extérieur se ressent à l'intérieur ; les voûtes sont trop basses. Mais l'église est bien éclairée et la nef, entourée de piliers de forme carrée, ne manque pas de majesté.

L'église Notre-Dame, paroisse du Château jusqu'au 6 octobre 1789, était desservie par douze pères de la mission de Saint-Lazare. Le curé était le supérieur des missionnaires ; il était secondé par un conseil de fabrique composé de douze marguilliers qu'il présidait, mais qui avait la direction du temporel.

Cette église fut le théâtre d'événements remarquables. Comme paroisse royale, elle recevait le Roi et sa famille. Louis XV y fit sa première communion le 15 août 1722. C'est de cette église que partit, le 4 mai 1789, pour se rendre à la paroisse Saint-Louis, la procession des Etats Généraux, qui se réunissaient le lendemain, pour la première fois, dans la salle des Menus-Plaisirs.

Pendant la Révolution, l'église Notre-Dame devint la cathédrale du nouveau diocèse de Versailles, créé en exécution du décret sur la Constitution civile du clergé ; le curé Avoine fut, en effet, élu évêque le 8 décembre 1790. Mais, en 1793, l'évêque-curé fut chassé et l'église dévastée, fermée, puis transformée en *Temple de la Raison* et, un peu plus tard, en *Temple décadaire*. Elle ne fut rendue officiellement au culte que le 30 octobre 1802, mais ne fut plus érigée en cathédrale.

La plupart des tableaux qui ont été enlevés de Notre-Dame pendant la Révolution n'y ont pas été remplacés. Les quinze chapelles formant le pourtour ont été refaites en partie par l'architecte Douchain, et elles ont reçu une décoration nouvelle.

On remarque dans cette église :

BAS COTÉ GAUCHE. — *I^{re} Chapelle* : Monument renfermant le cœur du général Hoche (1860), œuvre de l'architecte Paris ; — Buste de Hardouin Mansart et plaque commémorative ; — Plaque de marbre noir à la mémoire de La Quintinie, le créateur du Potager de Versailles ; — Cénotaphe érigé en 1818 à la mémoire du comte de Vergennes, ministre et ambassadeur sous Louis XVI, monument exécuté en 1788 ; — *III^e Chapelle* : Bannière donnée par Pie VI.

Derrière le maître-autel, au chevet de l'église, *Chapelle du Sacré-Cœur*, édifiée, en 1867, par les soins du curé Pinard, à l'aide de souscriptions et de quêtes ; la Ville a donné 50,000 francs, et l'Etat 6,500 francs. Cette chapelle, dont la disposition rend l'église plus profonde, s'ouvre sur l'emplacement de la chapelle de la communion, qui datait de Louis XIV. Elle a la forme d'une rotonde avec déambulatoire et coupole soutenue par huit colonnes. On y remarque *l'Annonciation*, par Emma Lenoir,



Eglise Notre-Dame.

don de l'État en 1874, et *l'Assomption*, par Michel Corneille, beau tableau qui décorait, sous Louis XIV, le maître-autel de l'église.

BAS COTÉ DROIT. — En sortant de la chapelle du Sacré-Cœur, on trouve, à gauche : la *Sacristie* : Statue de la Vierge, en marbre blanc, concédée par Louis XVIII, le 13 octobre 1815 ; — *Chapelle*, près de la sacristie : *Saint Vincent de Paul prêchant*, par Restout (1739) ; — *Chapelle des Fonts baptismaux* : *Baptême de Clovis*, bas-relief, par Devillers (1842).

Sur les piliers des bas côtés, douze médaillons de marbre représentant des Apôtres et des Pères de l'Eglise, médaillons concédés par Louis XVIII, en 1815, mais sculptés de 1657 à 1689, par Le Hongre, Le Gros, Massou, Lecomte, etc.

Les *Stations*, de marbre blanc, coûtant 1,000 francs chacune, dons de particuliers. La première, placée en 1886, a été donnée par le curé George. La dernière a été apposée en 1889. Les anciennes *Stations* (peintures) ornent actuellement la chapelle des Catéchismes.

On remarque encore dans cette église : *l'Orgue*, datant de 1686, fait par Tribiaux et réparé par Clicot fils ; — la *Chaire*, la même que du temps de Louis XIV, sculptée par Caffieri ; — la *Bannière* du Rosaire, donnée par Louis XIV ; — le *Maître-Autel* actuel, qui a remplacé, en 1867, le premier maître-autel massif, orné de quatre colonnes corinthiennes en marbre.

ÉGLISE-CATHÉDRALE SAINT-LOUIS

Place Saint-Louis.

L'église Saint-Louis a été construite, de 1742 à 1754, par Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, petit-fils du grand Mansart. La première pierre fut posée par Louis XV, le 12 juin 1743, et l'église ouverte au culte le 24 août 1754. Elle a été érigée en cathédrale en 1801, quand un évêché eût été créé à Versailles (15 juillet 1801).

Le premier évêque, Louis Charrier de La Roche, fut installé le 27 mai 1802.

Cette église est très grande, d'une coupe gracieuse et hardie, certainement originale. Elle est de style Louis XV et, en ce genre, unique en France. L'architecte, heureusement inspiré, a orné le portail de seize colonnes (dix doriques, six corinthiennes), afin de donner au monument l'élévation des basiliques. L'intérieur est seulement d'ordre ionique. Le dôme affecte le style oriental et a la forme d'une pyramide. La hauteur de l'église, du sol à l'extrémité de ce dôme, est de 60 mètres environ.

La façade est élevée sur huit degrés; elle a deux étages. Audessus de l'horloge, dont le mécanisme a été renouvelé entièrement en 1892, s'élève un fronton triangulaire, dont le tympan est orné d'un cartouche qui encadrerait les armes de France surmontées d'une couronne royale et de deux ailes. Une croix dorée domine le fronton. Enfin, de chaque côté de la façade, un peu en arrière, une tour carrée en campanile, ornée de vases de pierre. La porte centrale de l'église a 9 mètres d'élévation.

L'architecture de l'intérieur est à la fois hardie et sobre et ne manque pas de majesté. Les voûtes, puissantes et harmonieuses, s'élèvent à une hauteur de 23 mètres. La nef, longue de 93 mètres, a dix arcades en plein cintre; le chœur en a neuf.

A droite, en regardant l'édifice, se trouve le bâtiment de l'*Evêché*, construit en 1760 (sur l'emplacement d'une petite église élevée en 1725, première église Saint-Louis) et d'abord habité par douze prêtres de la mission de Saint-Lazare, desservants de la paroisse Saint-Louis. A gauche, la *Chapelle de la Providence* ou des Catéchismes, élevée en 1764 par Trouard et décorée de bas-reliefs par Pajou (*la Religion, la Justice, la Prudence, la Force et la Tempérance*).

C'est à l'église Saint-Louis que se rendit, le 4 mai 1789, la procession des Etats Généraux partie de l'église Notre-Dame. C'est encore dans cette église que se réunirent, le 22 juin suivant, les députés du Tiers Etat, qui y tinrent la fameuse séance au cours de laquelle l'ordre du clergé se joignit à eux.

Pendant la Révolution, l'église désaffectée, dévastée et fermée, fut transformée en *Temple de l'Abondance*. La chapelle des Catéchismes devint une halle aux grains, et le bâtiment de la mission (Evêché) fut vendu avec le beau jardin qui y fait suite,

comme propriété nationale. L'église fut rendue au culte régulier à l'époque du Concordat (1801), et reçut, le 3 janvier 1805, la bénédiction du pape Pie VII, venu à Paris pour sacrer Napoléon I^{er}.

La plupart des tableaux qui décoraient l'église Saint-Louis avant la Révolution y ont été replacés.

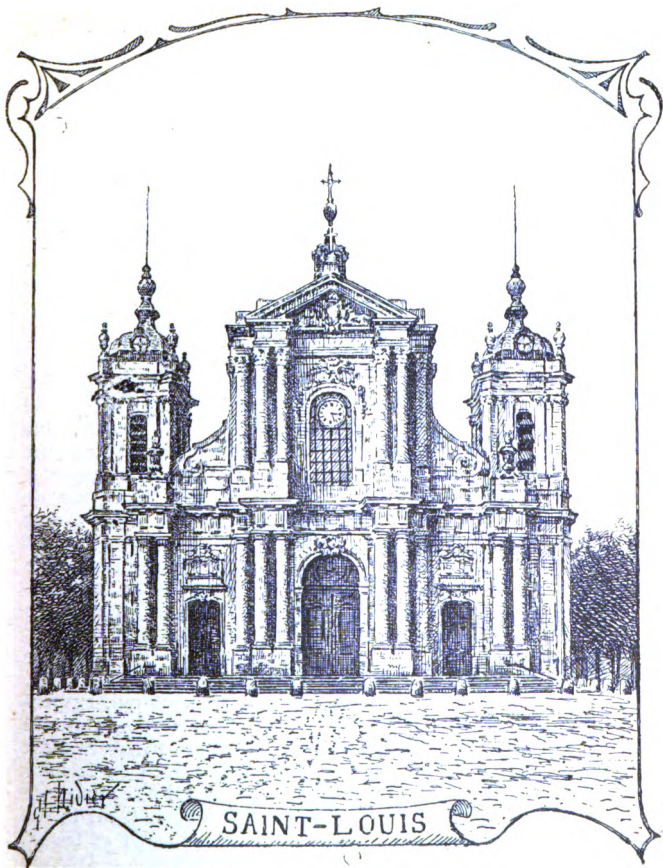
On remarque dans cette église :

BAS COTÉ DROIT. — *III^e Chapelle : Présentation de la Vierge au Temple*, par Collin de Vermont (1755); — *IV^e Chapelle* : le Monument en marbre blanc érigé par la ville de Versailles à la mémoire du duc de Berry, par Pradier (1824), monument qui, enlevé en 1830, fut remplacé en 1852; — *Transept droit : Adoration des Bergers*, par Restout (1761); — *Sacristie : Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, par J. Jouvenet (1708), grand et beau tableau qui se trouvait autrefois dans l'église des Récollets.

POURTOUT DU CHOEUR. — *I^{re} Chapelle*, après la sacristie : *le Bon Pasteur*, par Raphier, de Versailles, d'après Eustache Lesueur; — *II^e Chapelle : Saint Louis*, par Le Moyne; — *III^e Chapelle : Prédication de saint Jean*, par Boucher, et pierre tumulaire rappelant que le marquis Du Muy, directeur des Economats, chargé de présider à la construction de l'église, y a été inhumé; — *Chapelle de l'Abside : l'Annonciation et l'Assomption*, vitraux composés par Deveria et exécutés à la manufacture de Sèvres; — *VII^e Chapelle : Saint Vincent de Paul prêchant*, par Hallé (1761); — *IX^e Chapelle : l'Ecce homo*, statue de marbre, par Ottin.

BAS COTÉ GAUCHE. — *I^{re} Chapelle* : les Cloches, au nombre de quatre, fondues en 1823, sont placées dans le campanile au-dessous duquel se trouve cette chapelle; — *II^e Chapelle : Martyre de saint Julien*, par Wittkowsky, élève d'Horace Vernet; — *V^e Chapelle : Saint Pierre sur les eaux*, par Boucher (1764), et *Saint Pierre dans les chaînes*, par Deshayes (1761); — *Transept gauche : Descente de croix*, par J.-B. Pierre (1761).

On remarque encore : les *Vitraux* modernes aux fenêtres du



chœur et des chapelles ; les *Confessionnaux*, en boiseries anciennes sculptées ; — le *Banc d'œuvre*, en bois sculpté, remarquable travail du XVIII^e siècle ; — l'*Orgue*, construit par Clicot, inauguré en 1761, et réparé par Cavaillé-Coll, en 1867 ; — la *Grille* fermant le chœur, qui a remplacé, en 1855, les stalles qui se trouvaient à l'entrée.

L'église Saint-Louis a été réparée au cours du XIX^e siècle par les architectes Blondel, Douchain et Petit.

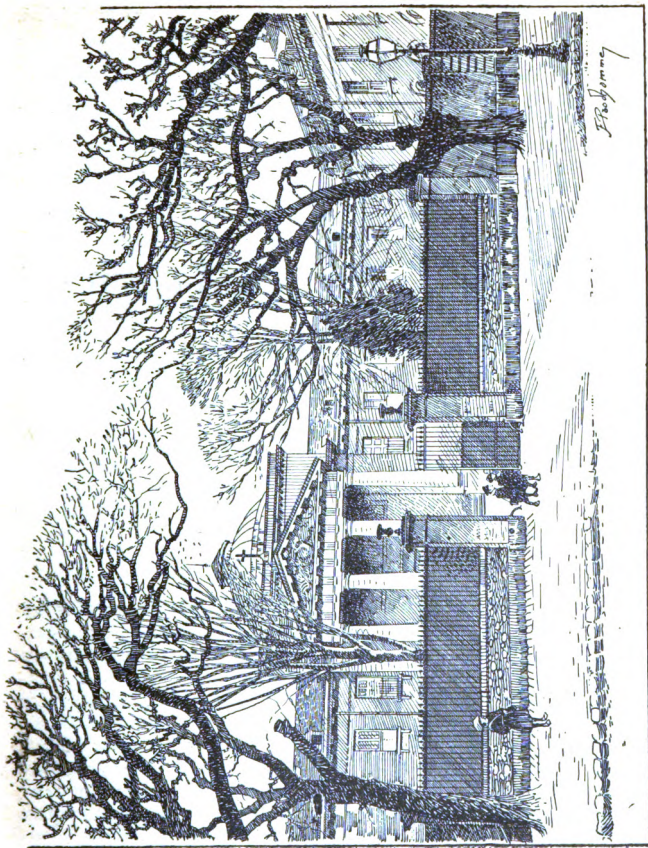
Elle a été construite, en grande partie, avec des pierres provenant des carrières d'Herblay (Seine-et-Oise).

HOPITAL-HOSPICE CIVIL

1, rue Richaud.

Louis XIV, jugeant trop voisine des maisons qui s'élevaient de tous côtés dans sa ville l'*Infirmierie de la Charité*, que Louis XIII avait installée sur l'emplacement des immeubles nos 81 et 83 actuels de la rue de la Paroisse, la fit transporter dans un bâtiment situé entre l'étang de Clagny et la rue de Bourbon (rue Richaud). Ce bâtiment, qui appartenait au père de l'illustre abbé de l'Epée, fut acheté 18,000 livres par contrat du 21 février 1707. Telle est l'origine de l'Hôpital-Hospice que nous voyons aujourd'hui et qui, depuis ce premier établissement, n'a cessé de s'accroître grâce aux dotations et aux legs qu'il reçut sous tous les régimes.

Louis XV, en 1720, érigea en Hôpital royal la propriété achetée par Louis XIV, et il y donna plus d'importance. En 1779, Louis XVI ordonna des travaux d'agrandissement qui, suspendus en 1789, repris en 1813, mais incomplètement, ne furent achevés que de 1853 à 1860. Ils transformèrent successivement et définitivement le bâtiment du sieur de l'Epée en la belle construction que nous voyons aujourd'hui et qui se compose de deux ailes, l'une faisant face à l'Est, l'autre à l'Ouest, sur la rue Duplessis, reliées par une aile centrale dans laquelle se trouve la chapelle, très simple, mais très originale, achevée en 1833.



Chapelle de l'Hôpital-Hospice civil, boulevard de la Reine.

L'aile orientale et la partie de l'aile centrale qui la rejoint, ainsi qu'une partie de la chapelle, datent de 1786-89 ; l'aile occidentale, en façade sur la rue Duplessis, a été construite en 1853, par l'architecte Paris. C'est à partir de cette date que l'entrée qui se trouvait au fond d'une impasse située dans la rue Duplessis, et faisant suite à l'impasse Duplessis, fut reportée rue Richaud, et qu'une galerie transversale parallèle à l'aile centrale fut établie pour les besoins du service et pour former, avec les autres ailes, une cour intérieure.

La chapelle a la forme d'une rotonde avec déambulatoire, coupole et galerie supérieure soutenue par les colonnes. L'autel a été érigé en 1830, par sœur Lespinasse de Florentin, supérieure de l'Hôpital. La grille qui se trouve boulevard de la Reine, devant l'entrée de cette chapelle, séparait autrefois le boulevard de la Reine de l'avenue de Picardie.

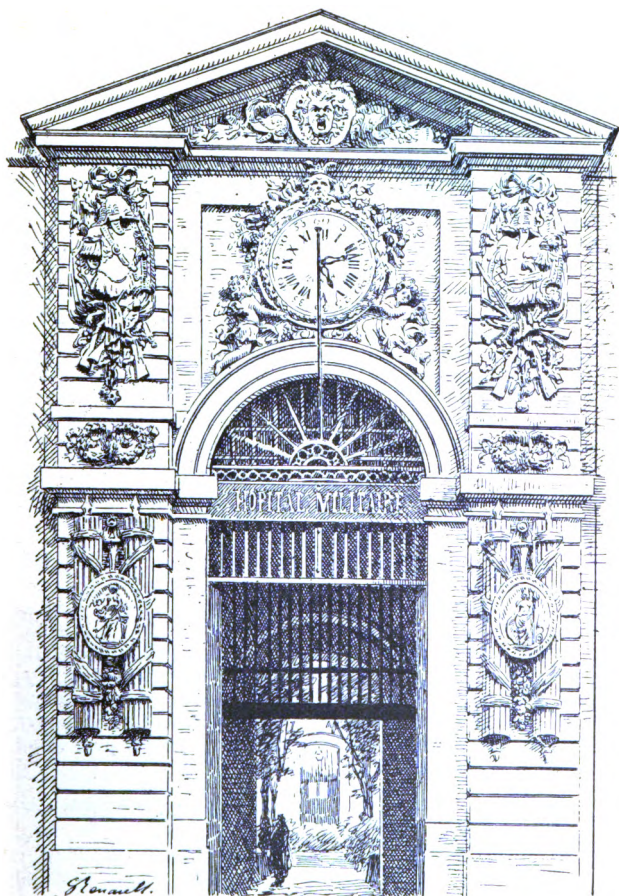
De 1789 à 1832, l'Hôpital civil servit en partie d'hôpital militaire, les bâtiments du Grand-Commun n'ayant reçu cette dernière affectation qu'en 1832. Par exception, en 1870 et 1871, des militaires y furent encore traités.

L'Hôpital-Hospice comprend actuellement 467 lits.

HOPITAL MILITAIRE

Le Grand-Commun. — 1, rue Gambetta.

L'immense et beau bâtiment transformé, en 1832, en Hôpital militaire a été construit de 1682 à 1685, par Mansart, sur l'emplacement de l'église Saint-Julien et de l'ancien cimetière du village de Versailles. C'était le *Grand Commun* du Roi, c'est-à-dire le bâtiment affecté, jusqu'au 6 octobre 1789, aux services de la bouche du Roi et de la Cour. Tout un peuple de valets, de cuisiniers, de pâtisseries, de confiseurs, toute une armée de hauts et bas fonctionnaires de la bouche logeaient dans les flancs de ce colosse de pierre. A la veille de la Révolution, plus de deux mille personnes habitaient encore le Grand-Commun. Quelques personnages célèbres ne dédaignaient pas d'y demeurer : Pel-



lisson, le fidèle ami et l'éloquent défenseur de Fouquet, Joseph Lieautaud, premier médecin de Louis XVI, y moururent, le premier en 1693, le second en 1780, après un assez long séjour. Le célèbre architecte dessinateur des jardins de Louis XIV, Le Nôtre, y eut un logement.

Dès 1786, le Roi fit installer dans une partie du Grand-Commun une sorte d'institution de bienfaisance, sous le nom de *Maison philanthropique*.

Pendant la Révolution, le Grand-Commun, abandonné, resta inoccupé jusqu'en 1793. Le 7 octobre de cette année, on y établit une *manufacture d'armes*, dont le directeur fut Boutet, arquebusier de Versailles, manufacture qui, en 1814, fut transportée à l'Hôtel de Noailles (1, rue Carnot).

Le Grand-Commun reçut encore, en 1820, une Ecole modèle, une Ecole de musique et une Ecole de dessin; en 1825, une Institution d'enfants pauvres et orphelins; enfin, en 1832, il fut transformé en Hôpital militaire.

A remarquer à l'extérieur : la porte d'entrée, encadrée de faisceaux d'armes datant de la manufacture d'armes; les jolis frontons décorant les façades. A l'intérieur : la vaste cour, les frontons sculptés par Jouvenet, Lecomte, Mazeline et Mazières; le balcon de pierre et la balustrade de fer forgé qui fait le tour de l'édifice; les fondations magnifiques; les caves avec l'emplacement des fours; enfin le jardin de l'ancien couvent des Récollets, relié au bâtiment par une passerelle jetée au-dessus de la rue des Récollets.

L'étage qui surmonte la grande corniche date de 1826. Il alourdit et rend disgracieuse cette belle construction, type accompli de l'architecture imposante et de la maçonnerie robuste et consciencieuse de l'époque de Louis XIV. On ne pouvait mieux choisir pour installer les services d'un des plus importants hôpitaux militaires de France (1).

(1) Pour plus de détails, consulter *le Grand-Commun*, par Auguste Jehan, dans les nos 19 et 20 de *Versailles Illustré*.



9, 11 et 11 bis, rue des Réservoirs.

Sur l'emplacement occupé depuis 1752 par la partie portant le n° 9 de cet hôtel s'élevait, dès 1663, la *Pompe* ou *Tour d'Eau*, de forme octogone, qui déversait dans le réservoir placé sur la Grotte de Téthys l'eau de l'étang de Clagny. La grotte de Téthys était située à l'endroit où se trouve la chapelle du Château, et la *Pompe* faisait face

à la rue de la Pompe (actuellement rue Carnot). Quand

la Grotte fut détruite en 1686, ainsi que le réservoir qu'elle supportait, la

Pompe disparut. Ce ne fut qu'en 1752 que Louis XV fit construire à la place inoccupée, pour sa favorite, M^{me} de Pompadour, le ra-

vissant hôtel occupé aujourd'hui par le célèbre hôtel-restaurant dit *Hôtel des Réservoirs*, dont le propriétaire actuel, M. Gros-

seuvre, a fait un établissement de premier ordre, justement réputé dans le monde entier. Mais, avant cette transformation qui ne date que de la Révolution, l'Hôtel de Mme de Pompadour était devenu, en 1765, l'Hôtel du gouverneur de Versailles.

Les immeubles 11 et 11 bis,



Hôtel des Réservoirs.

qui forment, depuis plus de trente ans, les annexes de l'Hôtel des Réservoirs, ont également leur histoire. Sur l'emplacement qu'ils occupent se trouvaient, sous Louis XIV, quatre grandes pompes qui élevaient dans les grands réservoirs, remplacés par le réservoir actuel contigu à l'Hôtel (n° 9), l'eau de l'étang de Clagny, voisin de la rue des Réservoirs. L'étang ayant été desséché en 1735, les quatre pompes furent supprimées. Etang et pompes étaient d'ailleurs devenus inutiles depuis 1688, par suite

de la construction de la Machine de Marly et de l'établissement du système des rigoles, étangs et aqueducs destinés à alimenter d'eau la ville de Versailles. De 1780 à 1783, l'architecte d'Arnaudin éleva, sur l'emplacement de ces pompes, les bâtiments que nous voyons aujourd'hui et qui servirent alors de garde-meuble de la Couronne. Ces bâtiments furent successivement occupés : du 14 avril 1788 au 28 janvier 1790, par la Municipalité versaillaise; de 1793 à 1800, par le Tribunal civil et la Recette générale; de 1800 à 1866, par la Préfecture de Seine-et-Oise.

Sous la royauté, un couloir adossé au réservoir, du côté du Parc, reliait le Château à l'Hôtel de Pompadour. Il devint d'une utilité moins frivole quand le Garde-Meuble fut construit à la suite de l'Hôtel.

La gracieuse et légère véranda en fer forgé qui remplace, au n° 9, l'ancien jardinet a été construite en 1899.

L'Hôtel des Réservoirs et ses dépendances renferment toujours les délicieux salons de M^{me} de Pompadour (n° 9) et la belle salle du Conseil général de l'ancienne Préfecture (n° 11 bis).

De grands personnages ont séjourné à l'Hôtel des Réservoirs. Le duc de Nemours, un des fils du roi Louis-Philippe, y est mort le 26 juin 1896, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

HOTEL DE VILLE

4, avenue de Paris.

Les constructions qui viennent d'être achevées avenue de Paris remplacent l'ancienne Mairie et ont fait disparaître à peu près tout ce qui restait du ravissant Hôtel de Conty que la Municipalité occupait depuis 1790.

L'Hôtel de Conty avait été bâti en 1670, pour le maréchal de Bellefonds qui le vendit, peu de temps après, au chevalier de Lorraine. Son entrée était à l'Est, du côté de la rue des Chantiers; sa façade occidentale regardait le Château et avait vue sur

de magnifiques jardins qui s'étendaient jusqu'à la Petite Ecurie, sur l'emplacement que traverse actuellement l'avenue Thiers et qu'occupe le Manège sur cette avenue.

En 1680, Louis XIV en fit l'acquisition pour la somme de 100,000 livres et le donna au fils de la duchesse de La Vallière, le duc de Vermandois, qui, en mourant en 1683, le laissa à sa sœur, la princesse de Conty.

L'Hôtel de Conty était alors la plus belle « maison de ville » de Versailles. La nouvelle propriétaire y donna des fêtes, des bals, des représentations splendides.

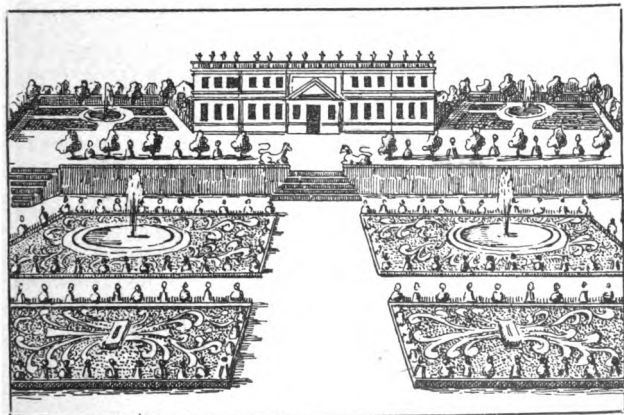
Après la mort de Louis XIV (1715), Versailles ayant été abandonné pendant quelques années, la princesse de Conty vendit son hôtel 100,000 livres à un sieur Bosc qui, après avoir spéculé sur les dépendances, les objets d'art et même les plombs dont il retira 250,000 livres, céda en 1723 à Louis XV, pour 100,000 livres, les bâtiments seuls de l'hôtel. En 1724, Louis XV donna l'hôtel à son premier ministre, le duc de Bourbon, grand-maitre de sa Maison. C'est à partir de cette date que l'Hôtel de Conty devint l'*Hôtel du Grand-Maitre*, dénomination qui lui resta. C'est aussi de 1724 que datent les belles boiseries que l'on voyait encore dans la Galerie municipale, il y a deux ans, et qui viennent d'être replacées dans le nouvel Hôtel de Ville.

C'est le 29 janvier 1790 que la Municipalité versaillaise, créée en 1787, et d'abord installée dans l'Hôtel du Garde-Meuble (11 et 11 bis, rue des Réservoirs), prit possession de l'Hôtel du Grand-Maitre.

En 1823, la Municipalité passa, avec l'Etat, un bail emphytéotique qui concédait l'Hôtel du Grand-Maitre à la Ville pour quatre-vingt-dix-neuf ans, moyennant un loyer annuel de 800 francs.

Cette même année, on construisit deux petits pavillons et on posa une grille d'entrée sur l'avenue de Paris (on a commencé à démolir ces deux pavillons le 20 mars 1900); on établit dans la cour des bâtiments pour la fourrière, et, sur la Mairie, on éleva un clocheton orné d'une horloge dont le mécanisme aurait appartenu à une horloge du couvent des Récollets. D'ailleurs, tout le bâtiment subit une importante restauration.

Les jardins même, livrés au public dès 1770, et dont les arbres avaient été abattus en 1802, avaient subi, en 1817, une transformation qui les fit disparaître entièrement : on avait, en effet, ouvert sur leur emplacement, dans le prolongement de la rue Royale, une avenue qui prit, en 1820, le nom d'*avenue de Berry*, et qui s'appela depuis : *avenue de la Mairie* (1830) et *avenue*



Ancien Hôtel de Conty, d'après MANESSON-MALLET.

Thiers (1878). Quant aux murs de soutènement de la belle terrasse qui a disparu en 1898, ils dataient bien de la construction de l'Hôtel de Conty en 1670, et non de 1823. A cette dernière date seulement, l'escalier central de l'Hôtel de Conty servit d'entrée principale à la Mairie sur la nouvelle avenue, et une grille fut posée.

Ce qui restait des jardins fut annexé à la Petite Ecurie, et, en 1855, sur leur emplacement, on éleva en bordure sur l'avenue de la Mairie (avenue Thiers) les bâtiments du Manège.

En 1859, la Ville étant devenue propriétaire de la Mairie, résolut de faire subir au vieil Hôtel de Conty ou du Grand-Maitre une transformation presque complète. Mais les plans de Lefuel ne purent être exécutés faute d'argent, et la guerre de 1870-71 fit encore ajourner l'exécution des travaux.

En 1872-73, M. Albert Petit, architecte de la Ville, restaura le monument sans se servir des plans de Lefuel. Les belles boiseries et les œuvres d'art de l'Hôtel du Grand-Maitre furent conservées.

Mais les bâtiments de la Mairie ayant été jugés insuffisants, le maire, M. Edouard Lefebvre, fit adopter le 15 février 1897, par le Conseil municipal, le projet d'un concours entre tous les architectes français pour la construction d'un nouvel Hôtel de Ville. Les plans de Lefuel, qui ne répondaient plus aux nouveaux besoins, furent donc définitivement abandonnés. Le projet de M. Henri Le Grand, architecte, né à Valparaiso, de parents versillais, fut retenu et mis immédiatement à exécution. La Ville avait voté pour les travaux un crédit de 1,200,000 francs.

Le nouvel Hôtel de Ville a été achevé en juillet 1900. Ses dispositions diffèrent complètement de celles de l'ancienne Mairie. La façade principale regarde l'avenue de Paris, sur laquelle ont vue : la *Salle des Fêtes*, au centre, avec ses deux petits salons de réceptions; la *Salle du Conseil municipal*, à gauche (en regardant l'édifice); la *Salle des Mariages*, à droite.

L'ancienne Mairie, qui a été conservée, mais entièrement transformée, forme, sur l'avenue Thiers, l'aile occidentale. Enfin, une nouvelle aile, aile orientale, a été construite et est parallèle à l'ancienne Mairie. Entre ces deux ailes, derrière le corps principal, se trouve le grand escalier.

Le nouvel édifice domine toutes les autres constructions de la Ville. Ses proportions gigantesques l'éloignent complètement du style Mansart qui, jusque-là, avait été en honneur à Versailles. Mais il ne manque pas d'allure dans l'ensemble et de recherche dans le détail.

Sa façade, sur l'avenue de Paris, forme trois corps au-dessus desquels s'élève une haute toiture. Le corps central, percé de

trois portes en arcades et de cinq hautes fenêtres, est surmonté des armes de la Ville et couronné par la statue de la Ville de Versailles, œuvre de Tony Noël. En arrière, au-dessus de cette statue et dominant la toiture, un campanile se dresse et supporte à sa base une horloge dont le cadran mesure 1^m,60 de diamètre.

En avant, sur l'avenue de Paris, et de côté, sur l'avenue Thiers, un jardinet, plutôt qu'un jardin, s'incline vers ces avenues dont il est séparé par une grille qui remplace l'ancien mur de soutènement. La grille du côté de l'avenue de Paris est percée de deux portes monumentales en fer forgé; elle se ressent — peut-être un peu trop — de la déclivité du terrain. L'établissement d'un perron, à l'angle des deux avenues, aurait sans doute permis de remédier à cet inconvénient.

La façade de l'Hôtel de Ville a été illuminée complètement à l'électricité, pour la première fois, le 24 juin 1900.

Nous ne pouvons retracer ici, même à grands traits, l'histoire de l'ancienne Mairie, qui est, après tout, l'histoire de Versailles; mais nous ne voulons pas terminer cette monographie très rapide sans donner la nomenclature de quelques œuvres d'art qui se trouvaient dans l'ancienne Maison municipale :

GALERIE MUNICIPALE. — *Quatre vues* (Châteaux de Chambord, de Madrid (bois de Boulogne) et de Saint-Germain-en-Laye, et Machine de Marly), par Martin le jeune; — *Bacchus et Ariane*, par Cazes (1724); — *Vénus et Adonis*, par Verdier, élève de Lebrun; — *Quatre portraits* (l'abbé de l'Epée, Ducis, le maréchal Berthier, le général Hoche), par Coupin de la Couperie, Louis Ducis, Verdier et le baron Gérard.

ANCIENNE SALLE DU CONSEIL. — *Diane et Endymion*, par Restout (1724); — *Acis et Galatée surpris par Polyphème*, par de Troy (1724).

SALLE DES MARIAGES. — *Arion sauvé par un Dauphin*, par Coypel (1724); — *Aurore et Céphale*, par Le Moine (1724); — *Zéphire et Flore*, par de Troy (1724); — *Flore et Zéphire*, par Coypel.

CABINET DU MAIRE. — *Portraits* de plusieurs maires, dont

celui de Richaud, par Rigo ; — *Massacre des prisonniers d'Orléans à Versailles, le 9 septembre 1792*, par Rigo.

La Galerie municipale renfermait en outre trois sculptures : un médaillon de Louis XIV ; — un buste de Louis XV ; — un buste de Louis XVI, par Pajou (1779), donné par le Roi, en 1790, à la Municipalité versaillaise.

Ces œuvres d'art sont actuellement placées, pour la plupart, dans la salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville.

Les archives municipales, très riches, forment un ensemble de documents du plus haut intérêt pour l'histoire de la Ville.

Les adjoints de M. Edouard Lefebvre, maire, sont, depuis les élections de mai 1900, MM. Larcher, Simon et Charpentier. Le secrétaire général est M. Josse.

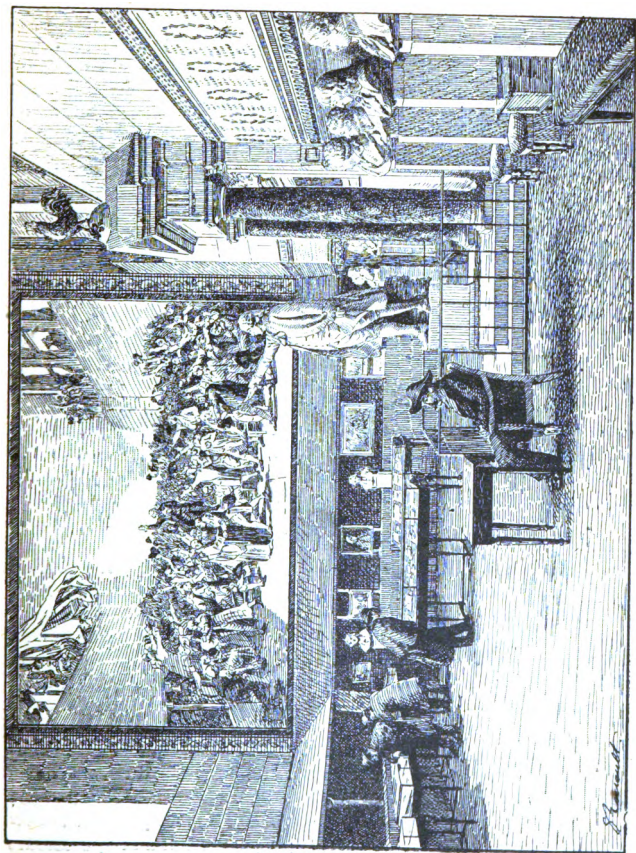
JEU-DE-PAUME (MUSÉE DE LA RÉVOLUTION)

1, rue du Jeu-de-Paume.

*Visible tous les jours, le lundi excepté, de 11 heures à 5 heures
(4 heures en hiver).*

Une première salle pour le jeu de paume fut construite en 1668. (Il en existait certainement une plus ancienne du temps de Louis XIII, et vraisemblablement très voisine du Palais.) La salle actuelle date de 1686. Elle fut établie par Nicolas Cretté, paumier du Roi. Louis XIV vint y jouer fréquemment, autant par hygiène que par plaisir. Sous Louis XVI, le comte d'Artois (Charles X) et le duc de Chartres s'y montrèrent souvent.

Mais ce bâtiment, nu, sans architecture, le moins important de Versailles sous la Royauté, en est devenu le plus célèbre par la fameuse séance du 20 juin 1789, par le *Serment du Jeu-de-Paume*. C'est dans cette salle que Bailly, président de l'Assemblée nationale, debout sur une planche posée sur deux tonneaux, prononça d'une voix vibrante le célèbre serment proposé par Mounier et rédigé par Le Chapelier et Barnave. Le Jeu-de-Paume



Salle du Jeu-de-Paume.

partage, avec la salle des Menus-Plaisirs, la gloire d'avoir donné naissance à la vraie Révolution, la Révolution pacifique, qui força, sans effusion de sang, la royauté et la noblesse à compter désormais avec la Nation.

Le 20 juin 1790, la Société du Serment du Jeu-de-Paume fit placer dans la salle une table de bronze encadrée de marbre vert antique, portant cette inscription :

Les représentants des communes de France, constitués, le 17 juin 1789, en Assemblée nationale, ont prêté ici, le 20 du même mois, le serment qui suit : « Nous jurons de ne jamais nous séparer et de nous rassembler partout où les circonstances l'exigeront, jusqu'à ce que la Constitution soit établie et affermie sur des fondements solides. »

En 1803, Gros peignit dans le Jeu-de-Paume, devenu propriété nationale, et transformé pour la circonstance en atelier, *les Pestiférés de Jaffa* et *la Bataille d'Aboukir*. — En 1816, le Jeu-de-Paume devint un magasin de décors, et la plaque commémorative fut retournée. — En 1830, on enleva les décors et la plaque fut remise à l'endroit. — En 1838, la salle fut transformée en atelier, et Horace Vernet y peignit plusieurs toiles, dont *la Smala*, *la Bataille de l'Isly* et *la Prise de Constantine*. — En 1848, le Jeu-de-Paume fut classé parmi les monuments historiques. — En 1855, il fut rendu à sa première destination, mais les joueurs firent défaut. — En 1875, il servit de dépôt de tableaux et de sculptures, pendant que l'aile du Midi du Palais était transformée en Chambre de députés. — En 1879, il fut décidé que le Jeu-de-Paume serait transformé en MUSÉE DE LA RÉVOLUTION. — De 1880 à 1882, travaux de transformation par M. Edmond Guillaume, architecte du Palais. — Le 20 juin 1883, inauguration du Musée de la Révolution en présence de Jules Ferry, président du Conseil des Ministres, et de MM. Waldeck-Rousseau, ministre de l'Intérieur, et Hérisson, ministre du Commerce. — Le 20 juin 1889, célébration solennelle du centenaire du Serment par un pèlerinage à la salle du Jeu-de-Paume.

L'intérieur de la salle a conservé son aspect primitif : on y voit toujours la galerie couverte qui permettait aux spectateurs

du jeu de paume de se mettre à l'abri. L'architecte, M. Guillaume, a très intelligemment restauré cette salle en respectant tout ce qu'elle avait d'intéressant et d'historique.

Au centre du mur oriental, l'architecte a dressé un édicule composé d'un fronton triangulaire soutenu par deux colonnes de marbre provenant d'un pavillon du bosquet des Dômes. Au fond de cet édicule, la plaque du Serment; en avant, la statue de Bailly lisant la formule du Serment; sur l'architrave, cette inscription :

Ils l'avaient juré, ils ont accompli leur serment.

Dans le tympan du fronton, cette date, en chiffres et lettres d'or : 20 juin 1789. Enfin, des flammes, une étoile et le coq gaulois ouvrant ses ailes.

La statue, fort belle, est du sculpteur R. de Saint-Marceaux; le coq, en bronze doré, de M. Cain.

A droite et à gauche de l'édicule, une frise peinte court autour de la salle, sur les murs de laquelle on lit les noms des 577 signataires du Serment. On y lit aussi, entre autres, cette inscription, décrétée par la Convention sur la proposition de Chénier :

La ville de Versailles a bien mérité de la Patrie.

Puis celle-ci :

*La Salle du Jeu-de-Paume à Versailles est classée parmi
les monuments historiques.*

Ces inscriptions sont placées entre deux strophes de Chénier.

Enfin, vingt-un bustes, représentant les principaux membres du Tiers Etat qui prirent part à la séance du 20 juin 1789, sont rangés autour de la salle, sur le mur nord de laquelle M. Luc-Olivier Merson a reproduit, en camaïeu, le *Serment du Jeu-de-Paume*, de David, belle composition sans exactitude historique.

Dans des vitrines, on voit des portraits, gravés, de la plupart des membres de l'Assemblée nationale, des autographes d'hommes célèbres de la période révolutionnaire, des symboles, un moulage de la tête de Mirabeau, des gravures anciennes représentant des cérémonies ou des événements contemporains de la Révolution. Ces documents historiques, presque tous relatifs à la période qui s'étend du 5 mai au 6 octobre 1789, ont été

offerts par MM. Vatel, Pallandre, Olivier Merson, Victor Bart et Edouard Charton, le véritable promoteur de la restauration du Jeu-de-Paume et de sa transformation en Musée (1).

Au-dessus de la porte d'entrée de la Salle du Jeu-de-Paume, une table de marbre noir porte, gravée en lettres d'or, cette inscription rédigée le 30 janvier 1799 par les membres de l'Institut, sur la demande de François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur :

Dans ce Jeu-de-Paume, le 20 juin 1789, les Députés du peuple, repoussés du lieu ordinaire de leurs séances, jurèrent de ne point se séparer qu'ils n'eussent donné une Constitution à la France. Ils ont tenu parole.

Le conservateur actuel de ce Musée est le conservateur du Musée national de Versailles, M. Pierre de Nolhac, auteur, entre autres ouvrages distingués, d'une *Histoire du Château de Versailles*.

LYCÉE HOCHÉ

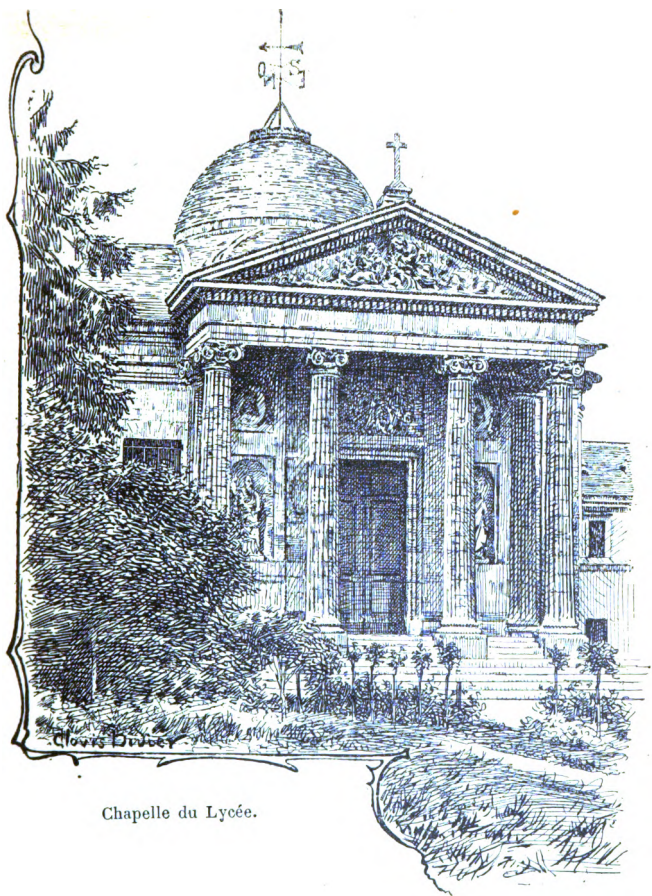
73, avenue de Saint-Cloud.

Le Lycée de Versailles occupe, depuis le 1^{er} mai 1807, les bâtiments de l'ancien couvent des Ursulines, chanoinesses régulières de Saint-Augustin. Ces bâtiments ont été construits de 1769 à 1772, sur l'emplacement d'une partie du domaine de Clagny, et avec les pierres provenant du château qu'on venait de démolir. L'architecte fut Mique, intendant général des Bâtiments du Roi.

Le couvent dont la reine Marie Leczinska avait désiré la fondation et dont elle paya en partie les frais de construction reçut le 30 septembre 1772 les Ursulines, qui furent contraintes de le quitter le 1^{er} octobre 1792. L'éducation qu'elles avaient donnée aux jeunes filles confiées à leurs soins avait été très goûtée.

En 1793, la section versaillaise des *Droits de l'Homme* tint ses

¶ (1) Pour plus de détails, consulter la *Notice historique sur la Salle du Jeu-de-Paume*, par Charles Vatel (L. BERNARD).



Chapelle du Lycée.

séances dans la chapelle du Couvent qui, en 1794 et en 1800, servit d'hôpital militaire. De janvier 1802 au 1^{er} mai 1807, date de sa transformation en lycée, le couvent des Ursulines resta inoccupé.

Les bâtiments, bien conservés, sont très beaux. On y accède par une longue et large avenue fermée, du côté de l'avenue de Saint-Cloud, par la porte monumentale du couvent et une grille moins ancienne. Au bout de l'avenue se trouve la chapelle, très jolie avec son portail composé de quatre colonnes cannelées, son fronton et ses bas-reliefs (dont la signification reste incertaine), et son perron de neuf marches refait en 1895. A l'intérieur, vingt-quatre colonnes ioniques, des bas-reliefs sculptés par Deschamps, représentant l'histoire de la Vierge, et des peintures de Briard (*L'Assomption*) et de Lagrenée le jeune. Puis, l'autel de marbre blanc et des plaques commémoratives.

A droite et à gauche de la chapelle, deux pavillons, l'un pour le secrétariat et les cabinets du proviseur et du censeur, l'autre pour l'économat et une annexe de l'infirmerie. Au-dessus de ces deux pavillons, les appartements du proviseur et du censeur. Derrière cet ensemble, l'ancien couvent avec ses longs couloirs cintrés, larges et sonores, ses salles aérées, ses vastes cours. En 1858, on ajouta une aile, à l'Ouest, et, de 1862 à 1864, M. Armand Petit, architecte, édifia les bâtiments du Petit-Collège sur l'emplacement du potager de l'ancien couvent. Le Petit-Collège, qui est très remarqué à cause, notamment, de ses belles salles et de son jardin d'hiver, a une entrée au n° 72 du boulevard de la Reine.

Depuis octobre 1888, le Lycée de Versailles porte le nom de *Lycée Hoche*, en l'honneur d'un des plus illustres enfants de Versailles.

Parmi les curiosités du Lycée, signalons, dans le cabinet d'histoire naturelle : une peau humaine tout entière ; le crâne de Dubosc, l'assassin du courrier de Lyon ; une belle collection de coquillages, et des instruments de physique provenant de l'ancien Cabinet royal.

Le Lycée de Versailles a formé et forme encore de brillants élèves ; bien des hommes devenus célèbres ou fameux, ou qui

se sont fait un nom très honorable dans les lettres, les arts, les sciences, la magistrature, l'armée, la politique, l'enseignement, y ont passé leur première jeunesse et n'étaient pas toujours parmi les plus laurés.

Le premier proviseur du Lycée de Versailles fut M. Thiébault, père du général baron Thiébault. Particularité assez curieuse : M. Théry, qui fut proviseur de ce Lycée, de 1831 à 1844, y avait d'abord été élève, puis professeur. Il s'occupa beaucoup de faire restaurer les bâtiments. Le proviseur actuel est M. Poirier.

PALAIS DE JUSTICE

Place des Tribunaux.

C'est l'ancien Hôtel du Grand-Veneur, construit en 1670, par Mansart, mais transformé, restauré, reconstruit en partie et rendu méconnaissable quant aux caractères de son architecture. La première installation de la Justice dans ce bâtiment date de 1800.

Cet hôtel avait d'abord été édifié pour le duc de Chaulnes, à qui Louis XIV l'acheta en 1682 pour y installer sa *Vénerie*. Il était séparé de ses dépendances, le *Chenil*, par une cour très grande, qui est devenue la place des Tribunaux et qui était fermée, avant la Révolution de 1789, par deux grilles, l'une sur l'avenue de Paris, l'autre sur la rue Saint-Pierre, à la hauteur de la rue du Chenil (rue Jouvencel actuelle).

Dans l'Hôtel du Grand-Veneur, inoccupé depuis le 6 octobre 1789, on établit, en 1791, le siège de l'Administration du Département. A cette occasion, on y fit d'importants travaux et on livra la cour au passage des voitures.

En 1800, l'Administration du Département s'établit, sous le nom de *Préfecture*, dans l'Hôtel du Garde-Meuble (11 et 11 bis, rue des Réservoirs), et le *Tribunal civil et correctionnel* lui succéda dans l'Hôtel du Grand-Veneur.

Sous l'Empire et la Restauration, les bâtiments dépendant de la *Vénerie* furent rendus à leur destination.

En 1828, l'Hôtel de la Venerie ayant été jugé insuffisant pour qu'on pût y réunir les différents tribunaux, on éleva à l'angle de la cour (devenue place des Tribunaux) et de l'avenue de Paris, sur l'emplacement du pavillon habité par le suisse du Chenil, un bâtiment pour le *Tribunal de Commerce*, qui se trouvait dans un pavillon des Ecuries de la Reine (5, rue Carnot).

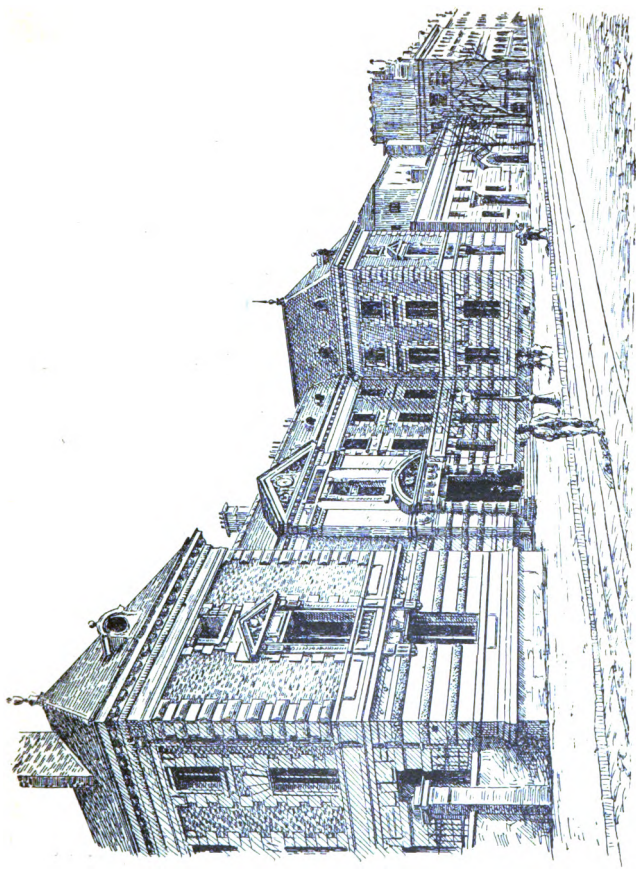
En 1838, du côté opposé, les architectes Gouet et Douchain élevèrent le bâtiment de la *Cour d'Assises*, qui tenait ses sessions dans l'ancienne Geôle (cité des Trois-Passages).

En 1844, Douchain, pour remplacer la Geôle, trop éloignée du Palais de Justice désormais constitué, construisit à côté de la nouvelle Cour d'Assises une *Maison d'Arrêt et de Justice*, qui contient 56 cellules et dont l'entrée est fort curieuse (style espagnol). C'est dans cette prison, connue sous le nom de « Prison de la rue Saint-Pierre », que, le 31 décembre 1870, le préfet prussien, de Brauchitsch, fit incarcérer M. Rameau, maire de Versailles, et trois conseillers municipaux : MM. Barué-Perrault, Mainguet et Edouard Lefebvre, actuellement maire de la Ville (Voir 1^{re} partie, chap. vii). En 1871, un grand nombre d'insurgés y furent enfermés.

En 1889-90, M. Albert Petit, architecte, reconstruisit en grande partie l'ancien Hôtel du Grand-Veneur, mais dans un style différent. Les travaux s'étendirent au bâtiment du Tribunal de Commerce. Pendant ce temps, les tribunaux siégèrent dans un immeuble situé à l'angle de la rue de Mouchy et de la rue d'Angiviller, 6 *ter*.

De grandes séances ont été tenues dans la salle de la Cour d'Assises. Le Palais de Justice a vu bien des causes célèbres et entendu bien des avocats parmi les plus éminents des barreaux de Paris et de Versailles. Il faudrait des pages pour citer seulement tant de causes célèbres, tant de noms illustres.

Ajoutons que les arrêts de la Cour d'Assises, condamnant les criminels à la peine capitale, sont exécutés en dehors des barrières de la Ville, à l'endroit dit : *le Pont-Colbert*, près de la route de Versailles à Choisy.



Palais de Justice.

POTAGER

(*Ecole nationale d'Horticulture.*)

4, rue du Potager.

Le Potager de Louis XIII était établi rue de la Surintendance (rue Gambetta actuelle) et rue des Récollets, sur l'emplacement occupé quelques années après par l'*Hôtel de la Guerre* (Ecole d'Artillerie et du Génie), l'*Hôtel des Affaires étrangères* (Bibliothèque) et le *Couvent des Récollets* (Caserne).

Louis XIV, l'ayant jugé insuffisant, fit établir le Potager actuel entre la pièce d'eau des Suisses et la rue Satory. Mansart fut chargé des constructions, qui ont été exécutées de 1678 à 1683 (murs, bassins, serres et maison de La Quintinie). Pendant ce temps, de 1679 à 1682, le grand horticulteur La Quintinie planta le nouveau jardin, le *Potager du Roi*.

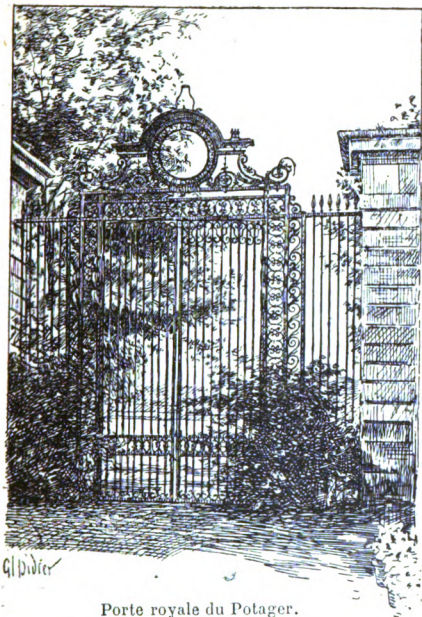
Mais le terrain, ancien étang comblé avec des terres provenant de Satory et de la pièce d'eau des Suisses que l'on avait creusée, était marécageux. Il fallut tout le génie, toute la patience de La Quintinie pour rendre, à force de drainages et de travaux savants, cultivable et excellent ce sol ingrat.

Le Potager formait un grand carré, divisé en seize parties séparées par des allées et ayant au milieu un bassin circulaire. Les terrasses étaient entourées de trente et un jardins que séparaient des murs.

Les fruits et les légumes du Potager étaient fameux. Ils n'étaient pas que pour la table du Roi; le public en avait sa part. On montrait encore, il y a quelques années, à l'extrémité de la rue du Potager, une porte par laquelle les habitants de Versailles venaient recevoir des légumes.

Les asperges, les pêches, et surtout les figes du Potager, sont restées célèbres.

Pendant la Révolution, le Potager fut sauvé du morcellement par le ministre Bénézech, qui y fit établir, pour l'Ecole centrale, un jardin botanique planté et dirigé par Antoine Richard, l'ancien et célèbre jardinier de Marie-Antoinette, à Trianon. Bénézech, après avoir cédé ensuite six jardins et l'ancienne serre des figuiers à la Société d'Agriculture de Versailles, donna un



Porte royale du Potager.

sauvé grâce à Pierre Joigneaux, l'auteur de la proposition de loi.

Le Potager a été peu modifié. Deux terrasses ont été rem placées par deux rampes en pente douce, sous le règne de Louis XVIII. Le Jardin botanique de l'Ecole nationale d'Horticulture a remplacé le célèbre clos aux asperges. Presque toutes les dispositions que nous trouvons sur les anciens plans ont été respectées. Malheureusement, le cruel hiver de 1879-80 a ravagé le Potager. Il ne reste que quelques poiriers plantés par La Quintinie.

des autres jardins à la nouvelle Manufacture d'armes installée dans le Grand - Commun, pour qu'elle pût y établir son banc d'épreuve.

Sous l'Empire, le Potager recouvra sa destination. En 1848, il devint l'annexe de l'Institut agronomique, et, sous Napoléon III, il fut compris dans la liste civile.

Enfin, en exécution de la loi du 16 décembre 1873, le Potager a été transformé en une *Ecole nationale d'Horticulture* devenue rapidement célèbre. Il était encore une fois

La Quintinie y a sa statue en bronze, par Cougny, élevée le 24 décembre 1876; Pierre Joigneaux, son buste, et Auguste Hardy, directeur du Potager sous le second Empire et premier directeur de l'Ecole nationale d'Horticulture, son très beau monument, œuvre de Marcel Lambert, Cougny et Coutan, inauguré le 22 mai 1898.

Sous la royauté, l'entrée du Potager était située en face de la pièce d'eau des Suisses. La belle grille qu'on voit encore à la *Porte royale* date de Louis XIV; elle a été exécutée par Alexandre Fordini.

Du côté opposé, c'est-à-dire rue Satory, le mur qu'on voit actuellement, orné de grilles d'aspect faisant face aux rues perpendiculaires à la rue Satory, a été construit en 1854. Il a remplacé le vieux mur contre lequel, depuis 1752, étaient adossées de laides baraques.

Le directeur actuel de l'Ecole nationale d'Horticulture est M. Nanot, qui reste dans la tradition que lui ont léguée ses illustres prédécesseurs.

PRÉFECTURE

Avenue de Paris.

Les bâtiments actuels de la Préfecture ne datent que de 1866. Ils furent construits de 1863 à 1866 par l'architecte Amédée Manuel, enfant de Versailles, sur l'emplacement du *Chenil*.

Le Chenil du Roi avait été édifié en 1685; il était séparé de la Vénérerie ou Hôtel du Grand-Veneur (aujourd'hui Palais de Justice) par une vaste cour qui est devenue la place des Tribunaux, prolongement de la rue Saint-Pierre. Le Chenil, qui renfermait les différentes meutes du Roi, était très grand. Inoccupé pendant la Révolution, il retrouva sa destination sous le premier Empire et la Restauration. En 1831, on y établit une école normale primaire; en 1834, une salle d'asile; en 1849, le siège de l'Académie de Seine-et-Oise. Transformé en caserne en 1854

pour le génie de la Garde impériale, il fut détruit en 1862, et sur son emplacement on éleva la Préfecture.

Ces nouveaux bâtiments, très intelligemment conçus et construits dans le style de Mansart, sont en parfaite harmonie avec les autres monuments de la Ville. Située entre trois rues et une avenue, la Préfecture a son entrée sur l'avenue de Paris; son corps central est séparé de cette avenue par une cour d'honneur que ferme une large et belle grille de fer et de fonte, dont le couronnement entoure un écusson portant, enlacées, les initiales du département. Cette grille, illuminée dans tous ses détails, les jours de fêtes, produit le plus gracieux effet.

L'ensemble des bâtiments se divise en trois parties. Au centre, l'hôtel du préfet; à l'Est (rue Jean-Houdon), la caserne de gendarmerie; à l'Ouest (place des Tribunaux), les bureaux et les archives de la Préfecture. Les planchers des bâtiments de cette dernière division, supportés par des colonnes de fonte, sont en fer et en brique.

L'hôtel du préfet est d'une architecture fort remarquable. Une élégante balustrade de pierre décorée de vases, des balcons soutenus par des consoles en pierre sculptée, un fronton sculpté représentant *la Seine et l'Oise unissant leurs eaux*, les combles décorés de plombs et de zincs travaillés, donnent à la façade un caractère élégant, sobre et majestueux à la fois.

La façade donnant sur le jardin n'a pas moins de charme et d'allure. Le fronton qu'on y remarque représente *le Triomphe de Flore*.

Les sculptures des deux façades ont été exécutées par Georges Clère.

Les appartements, magnifiques, sont ornés de peintures décoratives par Denuelle et de peintures artistiques par Guifard, Legray, Adam Félix, Petit, Gendron, Jobbé-Duval, Félix Barrias, Félix-Hippolyte Lanoue, Eugene Bataille, Emile Lambinet, ces trois derniers artistes enfants de Versailles.

Dans le grand Salon de réception, *les Saisons* en quatre panneaux, par Jobbé-Duval, et *les Heures* du plafond oval, par Gendron, sont des œuvres de haute valeur.

Le jardin, dessiné à l'anglaise, est l'ancien jardin de l'Ecole

normale primaire établie dans le Chenil en 1831. Il a été conservé, mais embelli. Il s'étend jusqu'au mur de la rue Jouvencel. On y remarque : serre, réservoir, cascade, rocher, allée de tilleuls et, parmi d'autres arbres déjà anciens, un très beau saule, bouture de celui qui ombrageait le tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène.



Préfecture.

Avant la construction des bâtiments actuels, les bureaux et l'Hôtel de la Préfecture étaient installés dans l'ancien Hôtel du Garde-Meuble, 11 et 11 *bis*, rue des Réservoirs. Ils y restèrent de 1800 à la fin de 1866.

L'inauguration de l'Hôtel de la nouvelle Préfecture a été faite le 19 juin 1867 par le préfet, M. Boselli.

Le 6 septembre 1870, le nouveau préfet du gouvernement de la Défense nationale, M. Edouard Charton, qui succédait à M. Cornuau, dernier préfet de l'Empire, sut empêcher la mutilation imbécile de l'écusson de la façade.

Pendant l'occupation allemande, l'Hôtel de la Préfecture servit de quartier général et de palais au roi de Prusse, qui s'y installa

le 5 octobre 1870 ; le Prince royal l'y avait précédé le 20 septembre. Dououreux souvenir et triste honneur pour ce monument tout neuf, que l'Empire, à grands frais, avait fait beau comme un palais.

Le 18 mars 1871, M. Thiers, chef du Pouvoir exécutif, venait occuper toute l'aile gauche du premier étage où, quelques jours après, il se ménageait derrière son cabinet de travail un musée rempli d'œuvres d'art sauvées du pillage de son hôtel de la place Saint-Georges, à Paris.

Pendant le séjour du Gouvernement à Versailles, du 18 mars 1871 à la fin de l'année 1879, l'Hôtel de la Préfecture a servi de résidence aux Présidents de la République : Thiers, maréchal de Mac-Mahon et Grévy. Les préfets de Seine-et-Oise, depuis 1879, ont été remis en possession de leur palais.

Le préfet actuel est M. Henry Poirson ; le secrétaire général, M. Frize ; l'archiviste, M. E. Coudard.

Les archives de la Préfecture, très importantes, sont d'une richesse incomparable en documents relatifs à l'histoire du département de Seine-et-Oise.

SÉNAT

Aile nord du Château, rue des Réservoirs.

C'est la salle de l'ancien *Opéra*, construite de 1753 à 1770 par l'architecte Gabriel, et inaugurée le 16 mai 1770 pour le mariage du Dauphin (plus tard Louis XVI) avec Marie-Antoinette. Encore fort belle, bien que sa dernière transformation en salle de séances l'ait dénaturée, elle était décorée de peintures allégoriques par Briard et Durameau, et renfermait des sculptures qui n'ont pas toutes disparu et qui sont de Pajou. Elle a été rendue célèbre par le banquet des gardes du corps (1^{er} octobre 1789), qui fut le prétexte de l'envahissement du Château, le 6 octobre suivant, par la populace venue de Paris (Voir 1^{re} partie, chap. v, *la Ville sous Louis XVI*).

Réparée, mais maladroitement restaurée sous Louis-Philippe, qui l'inaugura le 17 mai 1837, la salle de l'Opéra fut transformée rapidement, trente-quatre ans après, par les architectes de Joly et Questel, en salle de séances pour l'Assemblée nationale, qui y siégea la première fois le 20 mars 1871. La Constitution de 1875 ayant institué deux Chambres, le Sénat y tint ses séances du 8 mars 1876 au 2 août 1879, date du retour du Gouvernement à Paris.

La salle du Sénat est tenue prête à recevoir les sénateurs en cas de troubles à Paris. Elle peut néanmoins être rendue très facilement à sa destination première.

STATUE DE JEAN HOUDON

A l'extrémité de la rue Duplessis.

La statue de marbre blanc de l'illustre sculpteur versaillais, Jean Houdon, a été inaugurée le 28 juin 1891. Elle a été érigée par souscription, sous les auspices de l'Association artistique et littéraire de Versailles, avec le concours de la Municipalité versaillaise, de la Comédie-Française, de l'Académie nationale de musique et de l'Opéra-Comique. L'auteur de la statue est Tony Noël, ancien prix de Rome ; celui du piédestal, Paul Favier, architecte, inspecteur des Bâtiments civils ; les ornements sont de Bocquet, sculpteur ornemaniste. Le marbre de la statue, donné par l'Etat, représente une valeur de 2,000 francs. Le piédestal est en pierre d'Euville (1).

Houdon est représenté debout, en tenue d'atelier, le bras nu et dégageant du marbre une tête où pointe déjà le sourire de Voltaire. L'attitude est belle et expressive.

Le square Jean-Houdon est simple et charmant. Il existait

(1) Pour plus de détails, consulter l'ouvrage de M. Albert Terrade, *Autour de la statue de Jean Houdon*, où l'on trouvera les discours de MM. Alphonse Bertrand, Edouard Lefebvre, Larroumet, Delerot, etc., et les pièces de vers de M. Jules Claretie et de M. Auguste Jehan.

déjà sous le nom de « square Duplessis », depuis une quarantaine d'années ; mais il était fermé au public.



Jean-Antoine Houdon est né à Versailles, le 20 mars 1741, rue du Potager, dans une maison sur l'emplacement de laquelle a été élevé l'immeuble actuel portant le n° 1. Il est mort à Paris, le 15 juillet 1828.

STATUE DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

Place Saint-Louis.

La statue en bronze de l'abbé de l'Épée a été inaugurée le 3 septembre 1843. Elle a été érigée par souscription, non pas sur

l'emplacement qu'elle occupe actuellement, mais sur la place du Marché-Saint-Louis. Cette statue, fondue par Saint-Denis, est du sculpteur Michaut. Le piédestal, de granit blanc, est de l'architecte Paris ; il est monté sur un socle de granit gris.

L'illustre enfant de Versailles, le premier instituteur des sourds-muets, est représenté debout, en vêtements de prêtre. La

main gauche tient un crayon et une tablette sur laquelle, en lettres ordinaires et en caractères symboliques, est gravé le mot « Dieu ». Les doigts de la main droite, levée vers le ciel, forment, à la manière des sourds-muets, la lettre D, initiale de « Dieu ». L'attitude est simple et



noble, le geste plein de naturel et d'expression.

En 1875, quand on établit les premiers tramways, la statue fut transférée dans le quinconce, à gauche de la place Saint-

Louis et de l'église. Elle a été ramenée au centre de cette place le 1^{er} septembre 1894. On a surélevé le socle de granit et on l'a entouré d'une grille carrée et d'un trottoir aux angles duquel se dressent des candélabres.

Charles-Michel de l'Epée est né à Versailles le 24 novembre 1712, rue Richaud (autrefois rue de Bourbon). Il mourut à Paris le 23 décembre 1789. Une plaque commémorative a été placée, le 15 juillet 1889, sur le mur mitoyen qui marque l'emplacement, entre l'Hôpital civil et les bâtiments du Lycée, de la maison où naquit l'abbé de l'Epée.

STATUE DU GÉNÉRAL HOCHE

Place Hoche.

La statue en bronze du général Hoche a été inaugurée le 7 août 1836. L'auteur est le sculpteur Lemaire; le bronze, coulé par le fondeur Gonon, provient des canons pris à Alger. Le marbre blanc du piédestal, accordé par Thiers, alors ministre de l'Intérieur, porte de nombreuses inscriptions, dont celle-ci sur la face principale : « *Hoche, né à Versailles le 24 juin 1768, soldat à 16 ans, général en chef à 25 ans, mort à 29 ans; Pacificateur de la Vendée.* » Les autres inscriptions, rédigées en 1832 par Villemain, membre de l'Académie française, pour un premier monument sur lequel elles n'ont jamais figuré, ont été rétablies le 24 juin 1880. Elles rappellent les glorieux états de services de l'illustre enfant de Versailles.

Hoche est représenté debout, en uniforme, appuyé sur son sabre, et tenant à la main le traité de pacification de la Vendée.

Une autre statue, de marbre, faite sous le premier Empire par Milhomme et offerte à la Ville par Louis-Philippe, avait été inaugurée le 5 août 1832, à la même place. Elle représentait le général assis, demi-nu, drapé à l'antique, et produisait l'effet le plus disgracieux. Le marbre de Milhomme est actuellement au Musée de Versailles.

Louis-Lazare Hoche est né à Versailles le 24 juin 1768, rue Satory, dans la maison portant actuellement le n° 18. (Plaque commémorative.) Il est mort au camp de Wetzlar, le 19 septembre 1797.



Sous la Royauté, la place Hoche s'appelait *place Dauphine*. Bien qu'elle se trouvât sur le parcours des processions qui se rendaient de la paroisse Notre-Dame à la chapelle du Château, elle n'était pas encore pavée en 1734. Pendant la Révolution, elle prit le nom de *place de la Loi*, qu'elle changea, sous le premier Empire, en celui de *place Napoléon*. La Restauration lui rendit le nom de *place Dauphine*, qu'elle perdit encore pour prendre définitivement celui de *place Hoche* dès que la première statue du général y eut été érigée (1832).

En 1788, et pendant la Révolution surtout, cette place fut le lieu des exécutions capitales. D'où le nom de *place de la Loi* qui lui fut donné. Le 14 juillet 1800, on y posa, en grande solennité, la première pierre d'une colonne départementale sur laquelle devaient être gravés les noms des habitants de Seine-et-Oise morts pour la France, et qui ne fut point érigée.

La place Hoche est restée très longtemps un des lieux de stationnement des *Chaises bleues* (chaises à porteurs) et des *Brouettes* (véhicules à deux roues trainés par un homme, comme les *pousse-pousse* annamites), les premières établies en 1667, les secondes en 1751.

Le beau square qui entoure la statue de Hoche date de 1853. On ne le traverse dans le sens de la rue Carnot que depuis 1889.

SYNAGOGUE

10, rue Albert-Joly.

La Synagogue a été construite en 1836 seulement, par l'architecte Aldrophe, aux frais de M^{me} Furtado-Heine. Ce monument, très petit, est de style roman. Avant la construction de la Synagogue, le temple israélite était établi, 36, avenue de Saint-Cloud, dans l'ancien hôtel du maréchal de Richelieu.

TEMPLE PROTESTANT

5, rue Hoche.

Le culte protestant a choisi pour temple l'ancien *Reposoir* où s'arrêtaient les processions qui partaient de Notre-Dame, paroisse royale, pour se rendre à la chapelle du Château. Ce reposoir avait été construit en 1769, et l'intérieur était orné de jolies peintures. On se servait, sous Louis XIV, d'un reposoir mobile édifié à la même place.

Pendant la Révolution, des Sociétés politiques s'y réunirent, et, en 1797, les Théophilanthropes s'y installèrent.

Transformé ensuite en temple protestant, le bâtiment de l'ancien Reposoir a été reconstruit presque complètement, de 1879 à 1882, par M. Albert Petit, architecte, dans un style sobre et sévère. Pendant les travaux, les offices avaient lieu dans la Salle des Résidences royales du Palais de Versailles.

THÉÂTRE

13, rue des Réservoirs.

Premier théâtre créé à Versailles, pour la Ville; il date de 1777. Il a été construit en dix-huit mois, à la demande de M^{lle} Montansier, sur les plans de Heurtier, par Boullet, machiniste du Roi et de l'Opéra. Un avant-corps, décoré des ordres dorique et ionique, et percé, au rez-de-chaussée, de cinq arcades et de

deux portes en arrière-corps, orne, sur la rue des Réservoirs, l'entrée du bâtiment qui a aussi une façade sur le Parc. Audessus de l'entablement est un groupe représentant *Melpomène et Thalie*, sculpté par Boulet frère.

La salle est très grande; peu de théâtres à Paris en possèdent de cette beauté. Sous Louis XVI, un couloir qui reliait le Château au Théâtre permettait à la famille royale de se rendre sans être vue dans sa loge, qui est aujourd'hui celle du préfet. Inaugurée le 19 novembre 1777, la salle, qui alors était peinte en bleu, blanc et or, avec un plafond de Boquet, a été restaurée plusieurs fois, notamment en 1850 et en 1889. Le bleu a été remplacé par le rouge et le plafond est en grisaille. A la nouvelle inauguration qui eut lieu le 9 janvier 1890, Suzanne Devoyod dit avec beaucoup de charme un prologue d'ouverture de notre confrère et ami, le poète Georges Nazim, pseudonyme de Georges Mazinghien, promoteur de la fondation de la revue *Versailles Illustré*. En 1889-90, le Théâtre a été doté de moyens de sauvetage en cas d'incendie, et des issues ont été ménagées du côté du Parc, où, en 1890, disparut le petit café adossé depuis bien longtemps au monument.

En 1898, la façade et la marquise, qui date de 1840, ont été restaurées.



Un fronton de l'Hôpital militaire (rue de la Chancellerie).

TROISIÈME PARTIE

LES RUES

ÉDIFICES ET MAISONS HISTORIQUES

CURIOSITÉS

Albert-Joly (Rue).

N° 10. — *Synagogue* (Voir p. 103).

N° 18. — Adolphe Wenger, ingénieur-mécanicien, inventeur du frein qui porte son nom, y est mort en 1891.

N° 49 (ancien 7 *bis*, puis ancien 13 de la rue Berthier-Rémont qui forma une partie de la rue Albert-Joly). — Edouard Girardet, peintre et graveur, y est mort le 9 mars 1880.

Angiviller (Rue d').

N° 4. — *Villa Mars*. M^{lle} Mars, la célèbre actrice du Théâtre-Français, y demeura de 1837 à 1847.

N° 5. — Louis Petipa, ancien maître de ballets de l'Opéra, y est mort en 1898.

Anjou (Rue d').

N° 10. — Le comte Henri Delaborde, de l'Académie des Beaux-Arts, décédé le 18 mai 1899, à Paris, a demeuré dans cette maison quelque temps avant sa mort.

N° 55. — Caserne d'Anjou. Bâtiments construits vers 1770 sur le terrain qui formait sous Louis XIV et Louis XV la place d'Anjou, et réunis aux constructions de la rue Saint-Médéric, n° 1, pour agrandir les écuries de Madame, comtesse de Provence.

N° 59. — Liquier, député du Tiers aux Etats Généraux, y est mort le 13 juin 1789.

N° 66. — Brillat-Savarin, auteur de *la Physiologie du goût*, député aux Etats Généraux, y logea en 1789.

Armes (Place d').

La plus vaste et la plus belle de la Ville. S'appelait *Place Royale* sous la Royauté. Les bornes de grès et la rampe de fer qui bordaient le trottoir longeant les casernes des Grandes et des Petites-Ecuries ont été supprimées en 1877. Elles dataient de 1765. Sur l'emplacement de l'avenue Nepveu, côté Sud (les avenues Nepveu qui bordent la place des deux côtés ont été établies et plantées en 1840), se trouvait autrefois, près du Château, sur une terrasse qui dominait la rue de la Chancellerie, une caserne bâtie en 1773 par Trouard, pour les Gardes-Françaises. Cette caserne, qui affectait la forme et la couleur de plusieurs tentes de couil réunies, a été détruite en 1831. On remarque sur la place d'Armes, qui est en parfaite harmonie avec les immenses et grandioses constructions du Palais qu'elle annonce, les *Casernes des Grandes et des Petites-Ecuries* (Voir p. 59 et 60).

Berthier (Rue).

N° 39. — Arsène Legrelle, historien, y est mort en 1899. (Ouvrages : *la France et la Prusse devant l'Histoire*; — *Louis XIV et Strasbourg*; — *Mémoire sur la vie et l'œuvre de Houdon*, en collaboration avec M. Delerot.)

M^{me} Sophie Gay, l'illustre femme de lettres, demeura aussi rue Berthier vers 1844, dans une maison qui portait alors le n° 16 (mais dont l'entrée a été supprimée, depuis, rue Berthier) et qui forme avec cette rue les angles du boulevard du Roi et de la rue de Mouchy.

Bonne-Aventure (Rue de la).

N° 22. — Auguste Jeandel, publiciste, conseiller municipal, né à Versailles le 24 mars 1812, y est mort le 4 décembre 1883. Il avait été arrêté le 29 septembre 1870, par les Prussiens, pour un patriotique article du *Journal de Versailles*, dont il était le rédacteur en chef. Il appelait sa maison : *Malakoff*.

Bourdonnais (Rue des).

N° 6. — Maison de Charité de la paroisse Saint-Louis, construite sous Louis XV.

N° 7. — Bailly, le célèbre maire de Paris, président de l'Assemblée nationale constituante, y logea en 1789.

N° 10 — Pension fondée par Gorsas, fondateur du *Courrier de Versailles*, en 1787, député de Seine-et-Oise à la Convention, décapité en 1793.

N° 21. — Michel de la Lande, musicien, surintendant de la Chapelle de Louis XIV, y est mort en 1726.

N° 33. — Ducis, le célèbre poète versaillais, y est mort le 31 mars 1816, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était né à Versailles, 75, rue de la Paroisse, le 22 août 1733.

N° 37. — Le musicien François Boëly y naquit en 1785.

Buc (Route de).

N° 7. — Cimetière des Gonards, établi en 1879, dans une partie des bois portant ce nom. Ce cimetière est en dehors des barrières de la Ville.

Carnot (Rue).

N° 1. — Ancien *Hôtel de Noailles* où fut établie la célèbre Manufacture d'armes de Boutet, en 1814, détruite en 1815 par

les Prussiens. Actuellement, école communale de filles et école maternelle. Très belle construction, intelligemment restaurée. La chapelle date de 1855.

N° 2 bis. — Philippe Gille, poète, critique, auteur dramatique et historien, membre de l'Académie des Beaux-Arts, auteur d'une *Histoire du Château de Versailles et des Trianons* et de *Une promenade à Versailles*, a demeuré dans cette maison, il y a quelques années.

N° 5. — *Ecuries de la Reine*. Bâtiments construits en 1672 ; d'abord écuries de Louis XIV, puis écuries de la Dauphine, de la duchesse de Bourgogne, sous Louis XIV ; puis écuries des reines de France jusqu'en 1789. Le pavillon en façade sur la rue Carnot, bâti à l'époque où M^{lle} de La Vallière était propriétaire de ce terrain, servit en 1792 de prison et de tribunal de commerce ; théâtre d'odieux massacres le 9 septembre 1792. — Actuellement, Caserne du Train des Equipages militaires.

N° 11. — *Pavillon des Sources*, construit sous Louis XIV. Toutes les conduites des sources qui alimentaient la Ville étaient réunies dans ce pavillon, d'où l'eau était distribuée dans les fontaines.

N° 14. — Ancien *Hôtel du Grand-Prévôt*.

N°s 25-27. — Entrée et emplacement (entre ces deux numéros et dans la cour actuelle) de l'hôtel du duc de Montausier, puis du comte de Toulouse, fils de Louis XIV et de la marquise de Montespan. Cet hôtel fut abattu en 1800. — Actuellement, *passage Toulouse*.

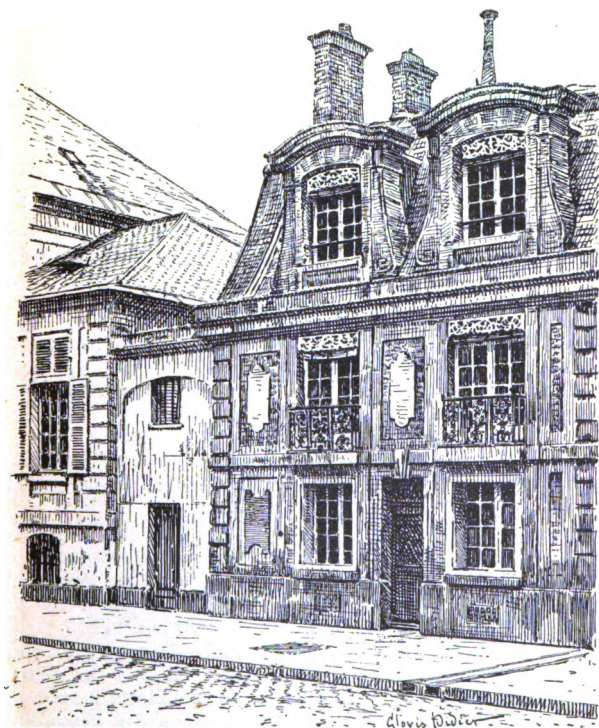
N°s 35-37. — Emplacement de l'hôtel de Mansart.

N° 44. — Emplacement du *Pavillon Royal*, construit en 1676, pour la dame Hérault, et non en 1624 pour Louis XIII, comme on l'a prétendu.

N°s 47-49. — Emplacement de l'Hôtel du Plessis, construit sous Louis XIII pour le frère du cardinal de Richelieu.

Chancellerie (Rue de la).

N°s 4-6. — Hôtel de Coislin, sous Louis XIV. Sous Louis XVI, hôtellerie connue sous le nom d'*Hôtel d'Elbeuf*, aujourd'hui *Hôtel de la Chasse*. Le général d'Aurelle de Paladines, comman-



Pavillon des Sources (11, rue Carnot).

dant en chef de l'armée de la Loire en 1870, député de l'Allier à l'Assemblée nationale, logé au n° 6, en 1872.

N° 8. — Hôtel de Dangeau. Le marquis de Dangeau a laissé un curieux et volumineux *Journal* sur la Cour (1684-1720).

N° 10. — Emplacement de l'Hôtel de Luxembourg, sous Louis XIV. Actuellement, *Théâtre des Variétés*, construit en 1864 (1,200 places).

N° 12. — Hôtel du duc de La Vallière, sous Louis XIV.

N° 14. — Hôtel du comte d'Evreux, sous Louis XIV.

N° 16. — Hôtel de Duras, sous Louis XIV.

Nos 18-20-22. — Ancien Hôtel des Bureaux de l'Extraordinaire des Guerres, sous Louis XIV.

N° 24. — Hôtel de la Chancellerie, construit en 1670. En 1792, on y établit un atelier de sellerie.

Chantiers (Rue des).

N° 9. — Maison habitée par M. Edouard Lefebvre, maire de Versailles depuis 1888 (Voir p. 51).

N° 17. — Ancienne entrée de la Salle des Etats Généraux, du 5 mai au 15 octobre 1789. Plaque commémorative inaugurée le 5 mai 1889 (Voir : *Caserne des Menus-Plaisirs*, p. 57).

N° 38. — Porte d'entrée de l'ancien Chenil du Dauphin, fils de Louis XV. Ce chenil formait une annexe du grand Chenil du Roi, avenue de Paris (Voir : *Préfecture*, p. 94).

Entre n° 55 et n° 57 (angle de la rue de Vergennes). — *Eglise Sainte-Elisabeth*, construite en 1848 par l'architecte Paris, et ouverte au culte le 21 septembre 1850. Paroisse du Petit-Montreuil depuis le 6 août 1863. Un beau tableau au-dessus du maître-autel, *le Miracle des Roses*, par Hippolyte Flandrin.

Nos 63-65. — *Maison de Providence*, contre la mendicité, construite en 1844, ouverte le 1^{er} mai 1845. La jolie chapelle en façade sur la rue, style XIII^e siècle, est de l'architecte Paris.

N° 75. — Propriété du Dr Remilly, auteur des *Origines de Versailles* et des *Bosquets disparus*.

N° 77. — Propriété de M. Deroisin, maire de Versailles de 1879 à 1888. C'est sous l'administration de M. Deroisin que furent

continué les grands travaux entrepris depuis quelques années en vue du développement de la Ville.



Porte du Chenil du Dauphin (38, rue des Chantiers).

A l'extrémité de la rue. — Grille qui occupe l'emplacement actuel depuis 1787. Antérieurement, elle se trouvait à la hauteur de la rue de Noailles.

Cheveau-Légers (Impasse des).

N° 2. — Le général François Wathiez y est né en 1777.

Colbert (Rue).

N° 1. — Emplacement de l'Hôtel de Monsieur, puis du duc d'Orléans, sous Louis XIV. Deux pavillons du temps existaient encore, intacts, il y a quelques années.

N° 1 bis. — Ancien Hôtel de Turenne, sous Louis XIV. Le *Château d'Eau* ayant été construit derrière en 1686, l'hôtel servit d'habitation à l'ingénieur des Eaux. Il est encore actuellement le siège de la Direction des Eaux.

N° 3. — Hôtel de Gramont, sous Louis XIV. Curieux pavillon à l'angle de la rue du Peintre-Lebrun, ancien logement des fontainiers.

N° 5. — Hôtel de Villacerf, sous Louis XIV. Actuellement, *Hôtel de France*, restaurant apprécié.

N° 7. — Hôtel de Choiseul, sous Louis XIV. Le ministre de la Guerre prussien, de Roon, y installa ses bureaux pendant la guerre de 1870-71.

N° 9. — Emplacement de l'Hôtel de Mademoiselle, sous Louis XIV; puis Hôtel de l'architecte Gabriel, sous Louis XV; puis Hôtel de Mique, Hazon et Guillaumot, intendants des Bâtiments. Entièrement reconstruit en 1780. En 1835, le *Cercle de l'Union de Versailles* s'y installa.

N° 11. — Emplacement de l'Hôtel de la Motte-Houdancourt, sous Louis XIV. (Abattu en 1899. On vient d'installer sur l'emplacement, provisoirement, des garages pour cycles et des baraques foraines.)

N° 13. — Emplacement de l'Hôtel d'Aumont. Le bâtiment actuel a été construit par Douchain en 1840. Népveu, l'architecte du Palais sous Louis-Philippe et l'organisateur des salles du Musée, y est mort le 28 septembre 1862.

N° 15. — Hôtel de La Vieuville, sous Louis XIV; puis Hôtel des Gardes de la Porte, sous Louis XVI. Ensuite Caserne de la Gendarmerie départementale jusqu'en 1866.

N° 17. — Hôtel de La Rochefoucauld. Puis remises des voitures de transport en commun, dites *Parisiennes* et *Gondoles*, et ensuite du *Chemin de fer américain*, de 1857 à 1885.

Ducis (Rue).

N° 7. — En dépôt de la plaque commémorative placée sur la façade aux frais d'un sieur Luton, ami de Ducis, le célèbre poète versaillais n'est pas né dans cette maison. Il est né, 75, rue de la Paroisse.

N° 13. — Pierre Louvel, l'assassin du duc de Berry (13 février 1820), y naquit le 7 octobre 1783. Il fut exécuté à Paris, place de Grève (place de l'Hôtel-de-Ville), le 8 juin 1820.

N° 15. — Anciennement, hôtellerie à l'enseigne du *Chapeau-Rouge*.

Duplessis (Rue).

N° 1. — Emplacement de l'ancien Hôtel du Plessis qui, situé nos 47-49, rue Carnot, faisait l'angle des deux rues.

N° 6. — Maison de Narbonne, huissier sous Louis XIV, puis premier commissaire de police de Versailles, à dater de 1720.

N° 12. — Lucien Biart, littérateur, y naquit en 1824.

N° 23. — Vieille hôtellerie du *Sabot-d'Or*.

N° 24. — Jules-Constant Décourty, mort à Paris dans les journées de Juillet 1830, « en combattant pour la Liberté », est né dans cette maison le 7 mars 1811. Plaque commémorative inaugurée le 29 juillet 1831.

N° 23. — Cette maison et celles portant les nos 26 et 30, faisant l'angle de la rue Duplessis et de la rue Richaud, ont été abattues en 1896 et remplacées provisoirement par une palissade en planches faisant suite au mur de l'Hôpital-Hospice. Au n° 23 naquit, le 10 novembre 1844, Albert Joly, éloquent avocat et député de Versailles, mort en 1880, 8, rue Montbauron.

N° 31. — On y voyait autrefois l'hôtellerie du *Renard*, où logea Robespierre, député du Tiers Etat, en 1789.

N° 40. — *Gare Rive Droite*, inaugurée le 2 août 1839 par le duc d'Orléans. La cour a été repavée en bois en décembre 1899

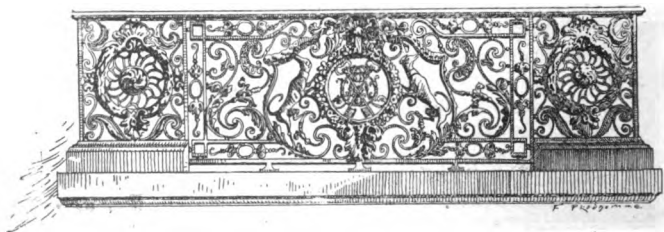
N° 55. — Hospice pour les vieillards, ayant façades sur les rues Duplessis, Berthier et Sainte-Sophie. En cours de construction, depuis août 1899, sur l'emplacement de la propriété Despagne.

N° 74. — Giacomelli, artiste peintre et dessinateur célèbre, y demeurait en 1875.

N° 81. — J.-B. Anthiome, ténor, y est mort le 27 septembre 1896.

A l'extrémité de la rue, square et *statue de Jean Houdon* (Voir p. 98). La grille, dite « barrière Sainte-Elisabeth », date de 1775. Avant le prolongement de la rue Duplessis, la barrière se trouvait à la hauteur de la rue Neuve et s'appelait *Porte de Glatigny*. Le nom de Sainte-Elisabeth lui vient de ce que la partie de la rue Duplessis entre le boulevard de la Reine et cette grille porta d'abord celui de « rue Sainte-Elisabeth. »

Ecuries (Impasse des).



N° 1. — Beau balcon de fer forgé du temps de Louis XV. Ancien hôtel de Desmarets, grand fauconnier (1734).

Edouard-Charton (Rue).

N° 15. — Maison bâtie en 1757 sur un terrain donné par Louis XV à Prat, son apothicaire. Le marquis de Foudras, poète, l'habita. Edouard Charton, fondateur du *Magasin pittoresque*, directeur du *Tour du Monde*, ancien conseiller municipal de Versailles, ancien préfet de Seine-et-Oise, député, puis sénateur, membre de l'Institut, y est mort le 27 février 1890.

Cette maison portait antérieurement le n° 31, et la rue se nommait *Saint-Martin*.

N° 17. — Entrée des réservoirs des *Etangx Gobert* (Voir : *Avenue de Sceaux*).

N°s 21-23. — Couvent des Sœurs Augustines hospitalières, établi depuis 1840 dans ces vastes bâtiments occupés en 1792 par une manufacture de drap, et, en 1801, par une filature de coton.

Ermitage (Rue de l').

Tout le côté gauche de cette rue était occupé par l'*Ermitage* construit en 1750 pour M^{me} de Pompadour. Il reste encore une grande partie de cette belle propriété.

Exelmans (Rue).

N° 5 *bis*. — *Abattoirs* construits en 1832 par l'architecte Douchain, sur l'emplacement des glaciers de Louis XIV. — L'abreuvoir date de 1893. — La rue était fermée autrefois, du côté du boulevard du Roi, par une grille supprimée en décembre 1899.

Gambetta (Rue).

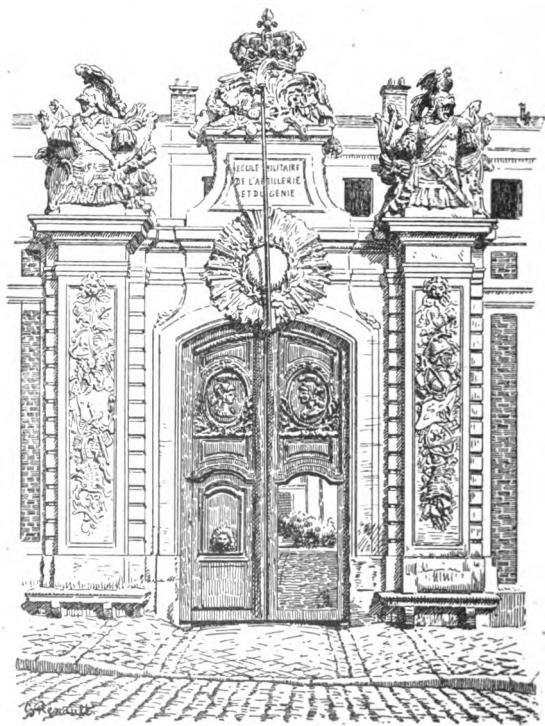
N° 1. — *Hôpital militaire* (Voir p. 72).

N° 2. — *Chambre des Députés, Salle du Congrès* (Voir p. 60).

N° 3. — Ancien Hôtel de la Guerre, construit par Berthier en 1759 sur l'emplacement du Potager de Louis XIII. Ensuite, Caserne des Bureaux de la Guerre. Actuellement, depuis 1884, Ecole des sous-officiers élèves-officiers d'Artillerie et du Génie. A remarquer, la porte d'entrée surmontée de trophées et d'ornements militaires, et, dans la cour, le buste de Lazare Carnot, Organisateur de la Victoire, et une belle statue en bronze, personification de la Patrie.

N° 5. — *Bibliothèque de la Ville* (Voir p. 55).

N° 6. — Ancien Hôtel de la Surintendance (1670). Louvois y est mort en 1691, et le cardinal Dubois, premier ministre, n 1723.



Porte de l'Ecole militaire de l'Artillerie et du Génie (3, rue Gambetta).

N° 7. — Ancien hôtel de M^{lle} de Montpensier (1682), puis pavillon d'Orléans. Le célèbre géographe Vivien de Saint-Martin y est mort en 1897.

N^{os} 8, 10, 10 bis. — Hôtel de Chevreuse, sous Louis XIV.

N^o 9. — Ancien Hôtel de la nouvelle Surintendance des Bâtimens, construit en 1683, par Mansart, qui l'habita. Actuellement, depuis 1840, *Petit Séminaire*. La jolie chapelle, dont un des murs donne sur la rue de l'Orangerie, a été construite par l'architecte Douchain, sur l'emplacement de l'Hôtel Flamarens et de l'Hôtel du Grand-Louvetier.

N^{os} 12-14. — Hôtel du duc de Beauvilliers, sous Louis XIV, et, ensuite, du Contrôleur général des Finances. — Au n^o 12 s'est établi le Cercle militaire.

Gendarmes (Impasse des).

N^o 4. — Chapelle Notre-Dame-des-Armées, construite en 1876-1877, par l'architecte Blondel. — Dans l'immeuble portant le n^o 4, est mort, le 2 décembre 1848, l'amiral de Linois, le vainqueur d'Algésiras.

N^o 8. — Le peintre Horace Vernet y demeura en 1839.

Gravelle (Rue de).

N^o 1. — Ancien hôtel de Nyert, premier valet de chambre de Louis XV.

N^o 8. — Le maréchal de Mac-Mahon, commandant en chef de l'armée de Versailles, y demeura en 1871-72.

Hasard (Rue du).

N^o 14. — Matthieu, maître de chapelle de la cathédrale Saint-Louis et compositeur distingué, y est mort en 1840.

Hoche (Place).

Statue du général Hoche et square (Voir p. 101).

N^{os} 2-4. — Emplacement de l'hôtel de Bossuet.

N^o 5 (ancien n^o 3). — Ovide Remilly, ancien maire de Versailles, né dans cette ville le 18 novembre 1800, est mort dans cette maison le 9 mai 1875.

N^o 8. — Sous Louis XVI, hôtel garni à l'enseigne : *A la Belle Image*, où logea la dame de Lamotte, la trop célèbre intrigante qui trama l'odieuse comédie connue sous le nom d'*Affaire du*

collier de la Reine (1785) (1). — Dans cette maison est mort, le 15 avril 1900, Louis-Charles-Amédée Tassin, ancien bibliothécaire de la Bibliothèque populaire.

N° 10. — M^{lle} Suzanne Moussoir, artiste peintre très distinguée, y est décédée le 3 mars 1898.

Hoche (Rue).

N°s 2, 4, 6. — Emplacement de l'Hôtel de Gesvres, sous Louis XIV.

N° 5. — *Temple protestant* (Voir p. 103).

N° 16. — Maison de Francine, ingénieur des Eaux sous Louis XIV.

N° 17. — Maison portant autrefois l'enseigne : *A l'Écu de France*. — Charles Rameau, qui, pendant l'occupation allemande (1870-71), fut maire de Versailles, et dont la belle et énergique attitude sauva notre cité de bien des désastres, y est mort le 8 septembre 1887. — Un artiste peintre distingué, Octave Ramin, dont le père avait été maire de Versailles en 1848, y est également mort le 14 février 1897.

N° 18. — Maison de Le Nôtre, l'illustre architecte-dessinateur des jardins de Louis XIV. — Dans cette maison habita très longtemps Charles-Louis Gand, né à Versailles en 1822, mort dans cette ville le 19 octobre 1899. Gand, fondateur de la Musique municipale, professeur de violon, était le descendant d'une célèbre famille de luthiers établie à Versailles avant la Révolution.

Jean-Houdon (Rue).

N° 1. — Caserne de Gendarmerie construite de 1863 à 1865 sur une partie de l'emplacement de l'ancien *Chenil du Roi* (Voir : *Préfecture*, p. 94).

Jeu-de-Paume (Rue du).

N° 1. — *Salle du Jeu-de-Paume, Musée de la Révolution*. Plaque commémorative scellée en 1881 (Voir : *Jeu-de-Paume*, p. 82).

(1) Consulter, pour plus de détails, *le Labyrinthe de Versailles et le Bosquet de la Reine*, par Auguste Jehan, chez L. Bernard, éditeur.

Jouvencel (Impasse).

Entrée des réservoirs *Montbauron*, construits en 1685.

Jouvencel (Rue).

N° 1. — Siège de la *Bibliothèque populaire* (15,000 volumes environ), fondée le 15 décembre 1864, par Edouard Charton. Les n°s 1 et 3 forment l'emplacement du *Bureau des Aides* (1722 à 1789).

N° 11. — Le Conservatoire de musique, créé le 13 août 1883, est resté dans cet immeuble jusqu'en 1892 (actuellement, 7, rue Sainte-Adélaïde). Les n°s 9, 11 et 13 de la rue Jouvencel forment l'emplacement de l'*Hôtel de la Louveterie du Dauphin*, sous Louis XIV, et de la *Louveterie du Roi*, qui se trouvait, avant l'installation du *Bureau des Aides*, aux n°s 1 et 3.

Lesseps (Boulevard de).

N° 3. — Bâtiments construits de 1882 à 1884, pour l'Ecole normale primaire d'instituteurs, créée en 1831, d'abord installée au Chenil (Voir : *Préfecture*, p. 94), de 1831 à 1854 ; puis, 22, rue des Tournelles, de 1854 à 1862 ; puis, 64, rue de Montreuil, de 1862 à 1884.

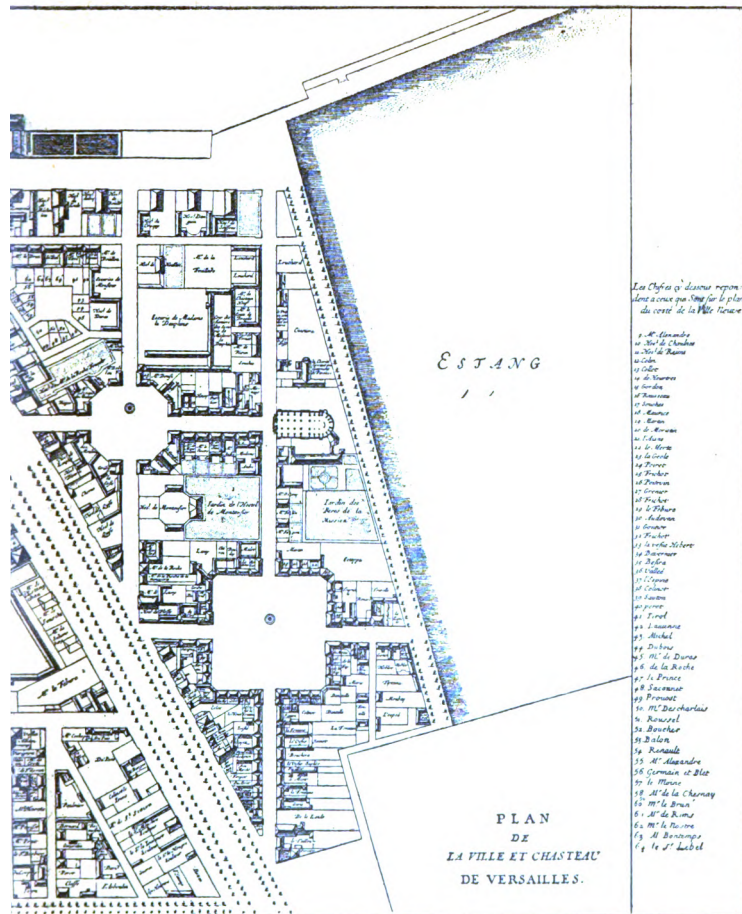
Limoges (Rue de).

N°s 4-6. — Bâtiments construits en 1855-56 pour la *Manutention militaire*, primitivement établie sur l'emplacement des immeubles n°s 16 et 18 de la rue des Réservoirs.

Mademoiselle (Rue).

N° 2. — Boissy d'Anglas, député aux Etats Généraux, y demeura en 1789.

N° 21 (ancien 15). — Jules Favre, sénateur du Rhône, qui fut délégué, avec Thiers, par l'Assemblée de Bordeaux, pour négocier avec de Bismarck les préliminaires de la paix, signés le 26 février 1871 à Versailles, mourut dans cette maison le 20 janvier 1880.



illes, vers 1690. (Plan mentionné page 16.)

Marais (Rue des).

N° 29. — Maison du colonel d'artillerie de Bange, l'inventeur célèbre du redoutable canon qui porte son nom.

Marché-Neuf (Rue du).

N° 9-11. — Caserne des Gardes-Invalides, de 1741 à 1788.

N° 11. — La pseudo-demoiselle Savalette de Lange (l'homme-femme) y est décédée le 6 mai 1858. Elle fut enterrée aux frais de l'Etat, son héritier, dans la fosse commune du cimetière Saint-Louis.

Marché-Notre-Dame (Place du).

Cette place était déjà, en 1634, le siège d'un marché établi par Louis XIII. En 1669, on y construisit des baraques, rudiment des Halles actuelles. En 1721, Blouin, gouverneur de la Ville, fit construire de nouvelles baraques et paver le marché, dont l'ensemble formait, comme aujourd'hui, quatre carrés. Détruites en 1841, ces baraques furent remplacées par les quatre pavillons des *Halles* qui viennent d'être restaurés (1899-1900). Ils ont été édifiés par l'architecte Le Poittevin. Cette place était, sous la Royauté, le lieu des exécutions capitales.

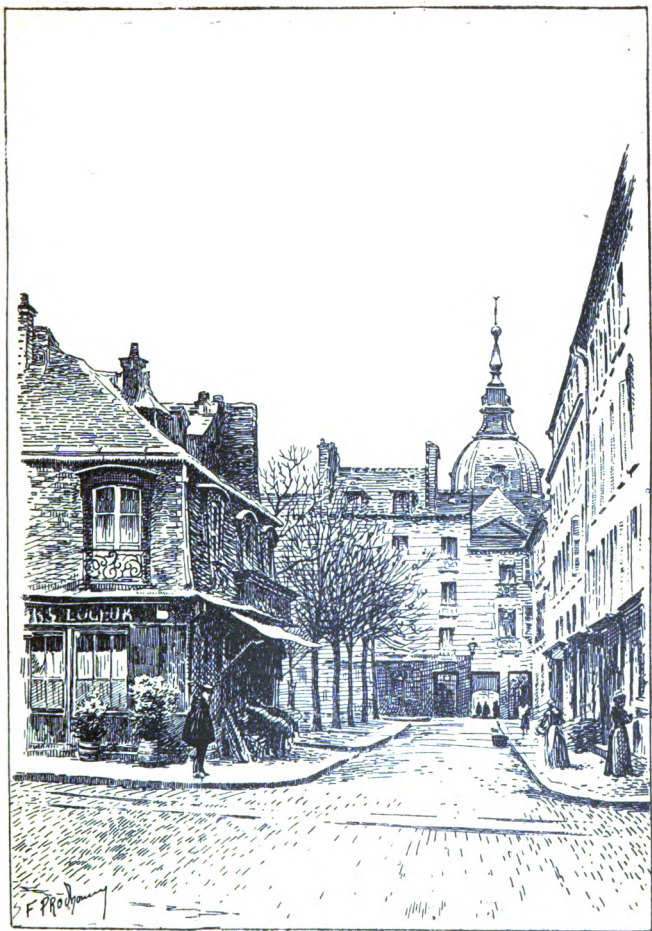
Marché-Saint-Louis (Place du).

L'emplacement de ce marché, qui date de 1735 et ne fut jamais florissant, formait, avant cette époque, la Grande Place du Parc-aux-Cerfs. Les *Baraques* qu'on y voit encore ont été construites en 1735 par les entrepreneurs Bully et Bruneteau. Elles ne recurent un premier étage qu'en 1755. Sous le règne de Louis XV, il existait 416 baraques. La fontaine monumentale située dans le carré Sud-Est a été construite en 1766 par Pluyette. De 1843 à 1875, la statue de l'abbé de l'Épée décora le centre de cette place, intersection des rues Royale et d'Anjou.

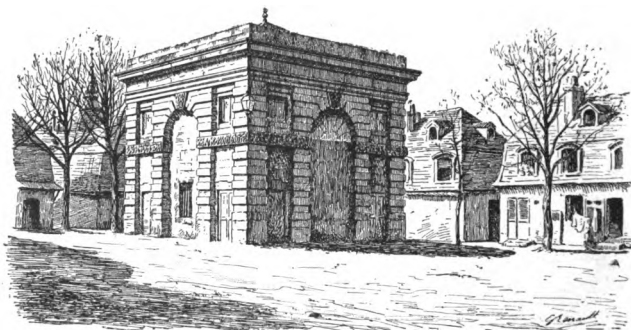
Ce marché porte aussi le nom de *Marché-Neuf*, et la place celui des *Quatre-Pavés*.

Marly (Rue de).

N° 5. — En 1789, siège de l'entrepôt de l'*illumination* publique de la Ville. On disait alors *illumination* pour *éclairage*.



Marché Saint-Louis du côté de la rue du Marché-Neuf.



Fontaine du Marché Saint-Louis.

Maurepas (Rue).

N° 21. — Première maison de bains publics établie à Versailles (1778). — Léon Conquet, le libraire-éditeur, bien connu, des publications de luxe, rue Drouot, 5, à Paris, mort en 1898, a demeuré pendant quelques années dans cette maison.

N° 33. — Siège d'une Loge de francs-maçons, dont le duc d'Orléans, père de Louis-Philippe, était président.

Missionnaires (Rue des).

N° 15 (ancien 7). — *Cimetière Notre-Dame*, transféré, en 1777, de la rue Sainte-Geneviève où il avait été établi primitivement.

N° 25 (ancien 17). — Théophile Lavallée, historien et géographe, y est mort le 27 août 1867.

N° 35. — Maison de Delaunay, l'illustre sociétaire de la Comédie-Française.

Montbauron (Impasse).

N° 2. — Maison de Pitter, terrassier de Louis XIV.

Montbauron (Rue).

N° 7. — Auberge de *la Licorne*, refuge de bohémiens, diseurs de bonne aventure, sous Louis XIV.

N° 8. — Albert Joly, éloquent avocat et député de Versailles, né à Versailles le 10 novembre 1844, est mort dans cette maison le 4 décembre 1880.

Montreuil (Carrefour de).

N° 2. — *Villa Moricet*. Cette maison, agrandie par M. Moricet, appartenait à Louis XV. M^{me} de Pompadour y venait fréquemment.

Montreuil (Rue de).]

N° 36. — Schœlcher, député à l'Assemblée nationale, y demeura pendant quelques années, à dater de 1871.

N° 64. — Immeuble construit vers 1820 pour des religieuses Augustines; occupé, de 1862 à 1884, par l'*Ecole normale primaire d'instituteurs*, et, depuis cette dernière date, par l'*Ecole normale primaire d'institutrices*, créée le 1^{er} octobre 1879.

N° 83. — Maison de Boudin, premier médecin du duc de Bourgogne, fils de Louis XIV.

Mouchy (Rue de).

N° 8 (ancien 6). — Henri Lafontaine (de son vrai nom Louis Thomas), l'illustre acteur, y est mort le 23 février 1893.

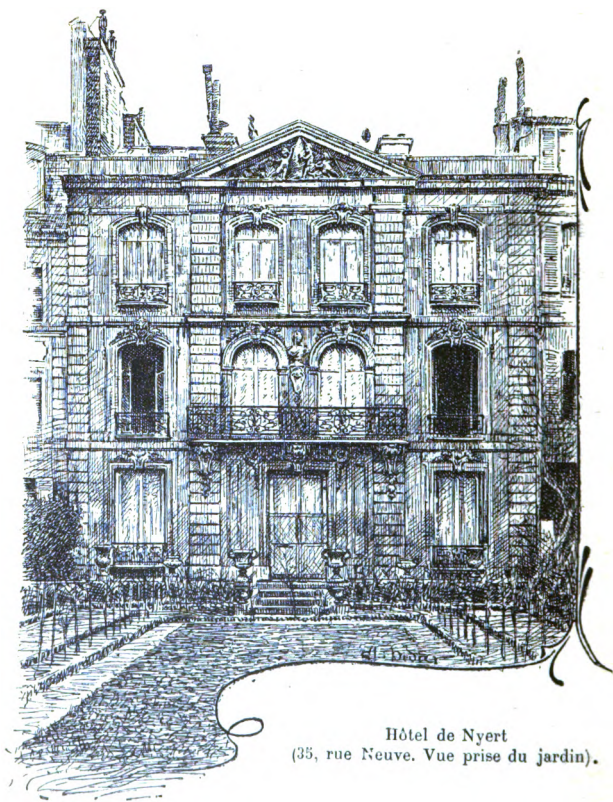
Moulins (Rue des).

N° 3. — Cimetière israélite, établi en 1862, sur la demande et aux frais de M^{me} Furtado-Heine.

N° 6. — Prosper Gauthier (de Clagny), à qui la ville de Versailles doit la transformation de l'ancien parc de Clagny en un des plus beaux quartiers, y est mort le 9 septembre 1896.

Neuve (Rue).

N° 13 bis. — Hippolyte Blondel, architecte du département de Seine-et-Oise, y est mort le 12 juin 1884.



**N° 14. — Théodore Passa, pasteur protestant, y est mort en 1885.
Belle conduite pendant la guerre de 1870-71.**

N° 17. — M^{me} Bosquet-Luigini, musicienne de grand talent, y est décédée le 5 mars 1898.

N° 25. — L'abbé George, curé de la paroisse Notre-Dame, y est mort le 2 avril 1889. Belle conduite pendant la guerre de 1870-71.

N° 33. — Succursale de la Banque de France.

N° 35. — Pavillon construit par ordre de Nyert, premier valet de chambre de Louis XV. Un des beaux hôtels particuliers de Versailles. Actuellement Hôtel Lambinet. Le général prussien de Moltke, chef du grand état-major, y installa, pendant la guerre de 1870-71, le grand quartier général de l'armée allemande.

N° 51. — Maison dite « Pavillon Riché », construite en 1740, pour des pages de la Cour. Une des rares constructions de la Ville qui soient restées intactes. Balcons de fer forgé. Boiseries de l'époque. Rodolphe Kreutzer, célèbre violoniste, chef d'orchestre de l'Opéra, né à Versailles en 1766, y demeura quelques années avant de partir à Genève, où il mourut en 1831. — Alexandre Tourey, chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Versailles, y demeura en 1893. — Jules-Florent Becquart, fait chevalier de la Légion d'honneur à vingt-quatre ans pour sa belle conduite pendant les émeutes de juin 1848 à Paris, et qui montra une énergique attitude quand les Prussiens se présentèrent à l'Ecole militaire de Saint-Cyr, où il avait été délégué par le ministre de la Guerre, mourut dans cette maison le 7 septembre 1896. — Pendant la guerre de 1870-71, des secrétaires du général de Moltke, chef du grand état-major allemand, s'y installèrent chez M. Louis Jehan, père de l'auteur de ce livre.

Noailles (Rue de).

N° 8. — Maison du célèbre peintre Boucher.

N° 12. — Barnave, député du Tiers Etat, y logea en 1789.

N° 33. — *Caserne de Noailles*, construite en 1862 sur l'emplacement de magasins bâtis en 1768 et qui servirent de hangars à fourrages jusqu'en 1861, époque à laquelle ils furent détruits par un incendie.

Orangerie (Rue de l').

La grille actuelle, du dessin de Marcel Lambert, architecte du Palais, date de 1894. Elle a remplacé une barrière en bois qui avait succédé, en 1887, à une grille établie en 1818. Antérieurement à cette dernière date, il existait une grille, à ouverture unique, placée sous le règne de Louis XV.

N° 5. — Maison de La Quintinie, le fondateur du Potager de Louis XIV.

N° 7. — Remises pour les équipages de M^{me} du Barry, maîtresse de Louis XV.

N° 8. — Le général de division Thoumas, qui contribua à organiser les armées de la Défense nationale en 1870, remarquable écrivain militaire (*Autour du Drapeau*), collaborateur du *Temps*, y est mort le 5 janvier 1893.

N° 9. — Marsollier, auteur d'opéras-comiques, y est mort en 1817.

N°s 10-12. — Hôtel du marquis de Seignelay, fils de Colbert. — Louis XIV y fit établir la première imprimerie créée à Versailles. — Les premières persiennes faites en France auraient été placées à plusieurs fenêtres de cet hôtel, en 1727.

N°s 14-16. — De 1718 à 1721, ces deux maisons, qui alors ne formaient qu'un hôtel, furent le siège d'une fabrique d'horlogerie établie par Law, contrôleur général des Finances.

N° 15. — Hôtel, sous Louis XIV, du cardinal de Furstenberg, grand aumônier de France.

N° 26. — Hôtel d'Humières, sous Louis XIV; puis Fauconnerie, sous Louis XV.

N° 28. — Hôtel de Fagon, premier médecin de Louis XIV.

N° 30. — Maison de Lejongleur, ingénieur chargé de la recherche des eaux potables, sous Louis XIV.

N°s 32-34. — Maisons ayant appartenu à Denis, commandant des fontaines des jardins et de la ville de Versailles, sous Louis XIV.

A la suite du n° 38, faisant l'angle des rues de l'Orangerie et Satory, fontaine monumentale, dite *Fontaine des Quatre-Bornes*, construite sous Louis XIV. Elle ne débite plus d'eau. Elle porte une *plaque commémorative* posée en 1854, rappelant l'acte de courage et de dévouement accompli par le maire Richaud, le 9 septembre 1792 (Voir p. 32).

N° 35. — Pavillon des Pauvres, construit en 1793. Le Mont-de-Piété y resta installé jusqu'à 1838. Le siège du Mont-de-Piété est actuellement situé rue Jouvencel, n° 4.

N° 49. — François Jomard, illustre géographe et archéologue, y est né en 1777.

N° 55. — Maison ayant appartenu au marquis d'Artagnan, sous Louis XIV.

N° 60. — Mirabeau y demeura en 1789.

N° 69. — Félix-Hippolyte Lanoue, célèbre peintre, né à Versailles le 14 octobre 1812, grand prix de Rome en 1841, mort à Ivry (Seine), le 21 janvier 1872, inhumé au cimetière Saint-Louis de Versailles, a habité cette maison, avec ses deux sœurs, pendant quelques années.

Paris (Avenue de).

Préfecture (Voir p. 94).

N° 1. — Anquetil, professeur, poète et traducteur, y est mort le 23 mars 1895.

N° 3. — Bâtiments construits en 1772 par ordre de M^{me} du Barry, maîtresse de Louis XV, sur une partie du terrain ayant appartenu à Binet, valet de chambre du Dauphin fils de Louis XV. — En 1775, écuries de Monsieur (plus tard Louis XVIII), frère de Louis XVI. — Actuellement, depuis la Révolution, caserne dite *Caserne de Monsieur*. La porte, très belle, est surmontée des armes de Monsieur, martelées pendant la Révolution et très habilement refaites. Les *refents* qu'on voit de chaque côté de cette porte étaient destinés à donner de l'air et du jour à un escalier dérobé. M^{me} du Barry n'a jamais habité son hôtel, qui était à peine achevé quand Louis XV mourut en 1774.

N° 3 *bis*. — Binet, valet de chambre du Dauphin fils de Louis XV, fit construire, en 1751, sur cet emplacement, un pavillon à l'italienne qui donnait sur un très joli jardin. Ce jardin devint ensuite, jusqu'au n° 9, le jardin des écuries de Monsieur. Le pavillon fut habité successivement par les généraux commandant la place de Versailles et par les ministres de la Guerre (général de Cisse, général Borel, etc.), quand le siège du Gouvernement était à Versailles (1871-79).

N° 4. — *Hôtel de Ville* (Voir p. 77).

N° 6. — Curieux bâtiments construits vers 1732, sur l'emplacement des dépendances de l'hôtel de Conty (Voir : *Hôtel de Ville*, p. 77). Ils servirent d'hôtel aux gendarmes de la Garde jusqu'en 1788. Les services du Recrutement et du Génie s'y installèrent dans la suite. Actuellement, siège de la Direction et de la Chefferie du Génie. A remarquer la porte et les sculptures décorant la façade de ce monument, qui a conservé tout son caractère.

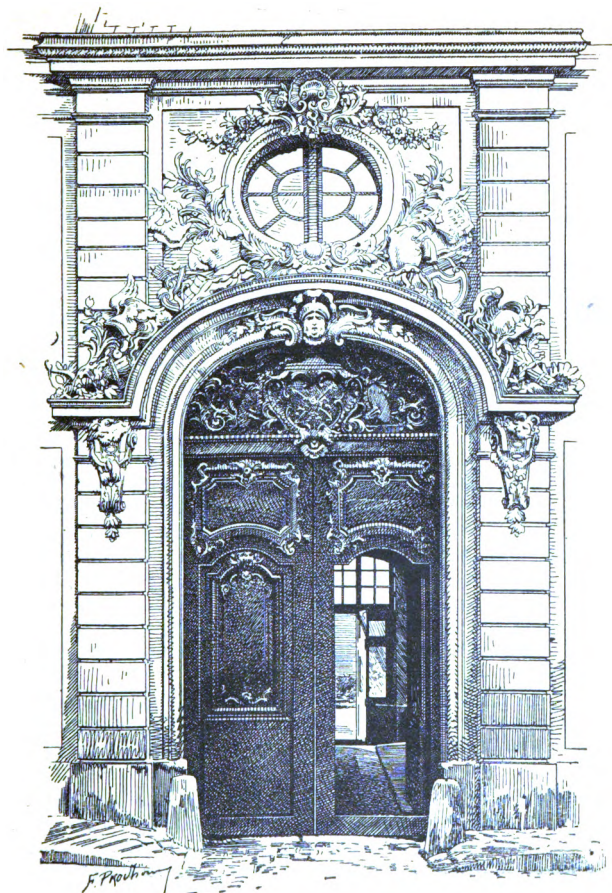
N° 6 *bis*. — *Caserne du Génie*. L'histoire de cette construction est liée à celle du bâtiment n° 6. En 1788-89, caserne des Invalides, chargés à cette époque de la police de Versailles. A remarquer les attributs qui surmontent la porte.

N° 9. — Anciens jardins des écuries de Monsieur, frère de Louis XVI. — Dans une partie de ces jardins, la Ville a fait élever, de 1893 à 1895, les bâtiments actuels pour y installer l'Ecole secondaire de jeunes filles, créée par décision municipale du 31 mai 1880 et d'abord installée dans l'immeuble portant le n° 30 de l'avenue de Paris. C'est le *Lycée de jeunes filles*.

N° 12. — Jules Girardin, professeur et littérateur, y demeura jusqu'au 17 octobre 1888, date de sa mort subite à Paris.

N° 22 (ancien 14). — *Caserne des Menus-Plaisirs* (Voir p. 57). — Plaque commémorative scellée en 1869, rappelant que, dans l'ancien Hôtel des Menus-Plaisirs, l'Assemblée nationale constituante a tenu ses séances du 5 mai au 15 octobre 1789.

N° 25. — Louis Haussmann, maire de Versailles de 1831 à 1837, y est mort le 3 décembre 1837.



Porte de la Chèsserie du Génie (6, avenue de Paris).

N° 26 (ancien 18). — Laurent-Hanin, conseiller municipal de Versailles de 1870 à 1875, puis archiviste de la Ville, auteur de *l'Histoire municipale de Versailles de 1787 à 1799*, décédé à Stains (Seine), le 8 février 1896, à quatre-vingt-six ans, habita longtemps cette maison.

N° 28 (ancien 20). — *Maison de correction et d'arrêt*. Prison construite, en 1822, sur l'emplacement d'une maison élevée en 1750 par un sieur Ripaille, et transformée plus tard, après la Révolution, en prison militaire.

N° 41 bis. — Hôtel de Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI. Construit en 1776, cet hôtel fut transformé sous la Révolution en hôpital militaire. Cette belle propriété, appelée aujourd'hui *château de Montreuil*, appartient actuellement à M. Stern.

N° 44 (ancien 36). — M^{me} de Genlis, auteur de plusieurs ouvrages sur l'éducation, y demeura en 1802.

N° 53. — Ancien hôtel d'Etienne Defeutre, valet de chambre de la Dauphine (1734). Cette belle propriété, qui appartient actuellement à M. Barbet, n'a pas subi de modifications. Les grilles, les corbeilles, le belvédère, les statues datent de 1780. Le comte de Montesquiou-Fézensac, qui en était propriétaire il y a quelques années, y donna des fêtes magnifiques.

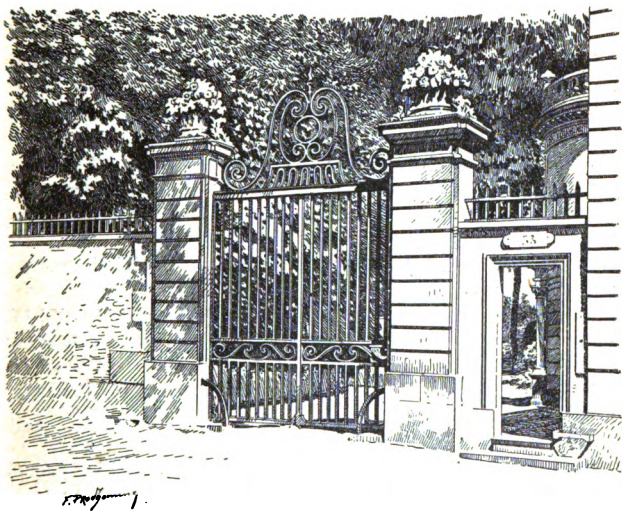
N° 59-61. — Hôtel de la comtesse de Provence, femme de Monsieur (plus tard Louis XVIII). Le jardin de cet hôtel, élevé en 1780 (dont l'entrée principale se trouvait rue de Montreuil), est actuellement occupé par le couvent des religieuses du Sacré-Cœur. C'est le n° 59. La partie de l'hôtel formant le n° 61 appartient à M. Chauchard.

N° 64 (ancien 56). — Maison de Bontemps, le premier des quatre premiers valets de chambre de Louis XIV, gouverneur de Versailles et de Marly. — Sous Louis XVI, hôtel du comte de Vergennes.

La *Grille* de l'avenue de Paris a remplacé une barrière en bois, posée à cet endroit en 1800. Il y eut d'abord, vers 1775, à la hauteur de la rue de Noailles, une première barrière en bois qui, en 1796, fut reculée au-dessus de la rue de Vergennes et

détruite en 1802 seulement. Pendant deux ans, il exista donc en même temps deux barrières sur l'avenue de Paris.

L'avenue de Paris, dont les arbres avaient été abattus en 1793,



Hôtel de Deseuvre (53, avenue de Paris).

a été replantée en 1799. La plupart des beaux arbres qu'on y voit actuellement datent de cette époque.

Paroisse (Rue de la).

La grille qui sépare le Parc de la Ville, rue de la Paroisse, date de 1857. Elle a remplacé, à cette époque, la *Porte du Dragon* qui était en bois. Elle est du dessin de Charles Questel, ancien architecte du Palais.

N° 1 bis. — L'illustre ingénieur Ferdinand de Lesseps y naquit le 19 novembre 1803. — *Plaque commémorative* inaugurée le 17 avril 1882.

N° 14. — Emplacement de la Maison de la Charité des Pauvres, construite par ordre de M^{me} de Maintenon. La construction actuelle date de 1772.

N° 26. — La Révellière-Lépeaux et Volney, députés du Tiers Etat, y demeurèrent en 1789.

N° 28. — Vieille hôtellerie du *Comte de Toulouse*, disparue il y a quelques années.

Entre nos 33 et 35. — *Eglise Notre-Dame* (Voir p. 63).

N° 35. — Cette maison, avant la Révolution, était la propriété de la fabrique de l'église Notre-Dame. Actuellement, depuis juin 1838, établissement de bains, refait en 1892.

Nos 37-39-41. — Emplacement de la Maison des Missionnaires, sous Louis XIV.

N° 40. — Emplacement de l'auberge du *Canon*, sous Louis XIV. Cette curieuse maison a disparu en 1851 et a été remplacée par l'immeuble actuel.

N° 43. — Maison de Pierre Dionis, chirurgien célèbre, sous Louis XIV.

Nos 49-51. — Maisons de Félix, chirurgien de Louis XIV.

N° 53. — Anciennement, maison de Fagon, premier médecin de Louis XIV. — Sur l'emplacement de cette maison, on ouvrit le passage Saint-Jean, remplacé, en 1892, par la rue Rameau. L'immeuble du *Crédit Lyonnais*, construit en 1893, occupe une partie de l'emplacement de cette maison.

N° 63. — Hôtellerie de la *Grande-Fontaine*. Portait déjà cette enseigne sous Louis XIV.

N° 75. — Le célèbre poète Ducis y naquit le 22 août 1733.

N° 94. — M^{me} Babois, poète, nièce de Ducis, y naquit en 1760.

N° 108. — Maison du conventionnel Lecointre, lieutenant-colonel de la 1^{re} division (quartier Notre-Dame) de la garde nationale de Versailles, en 1789.

Peintre-Lebrun (Rue du).

N^{os} 1 et 3. — Hôtel de Turenne, dont on voit encore la grille dans l'encadrement d'une fausse porte. Puis, pavillon de l'architecte des Eaux, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. Denis, ingénieur et commandant en chef des fontaines du Parc et de la ville de Versailles, sous Louis XIV, y demeura. Le réservoir, dont un mur borde la rue, est le *Château d'Eau* construit en 1686.

N^o 10. — Hôtel de Chaulnes, sous Louis XIV. M. Fallières, actuellement président du Sénat, y demeura en 1877.

N^o 11. — *Eglise anglicane*, construite en 1860. Composée de pièces de bois et de fonte numérotées, elle peut être démontée et remontée.

N^o 13. — Loustauneau, artiste peintre d'un grand talent, y est mort le 1^{er} juillet 1898.

N^o 14. — Maison de l'illustre peintre Lebrun, sous Louis XIV.

N^o 18. — Hôtel de M^{me} de Maintenon.

Petigny (Rue).

N^{os} 3-5. — Hôtel du prince de Tingry de Montmorency-Luxembourg, avant la Révolution. — M. Constans, député de la Haute-Garonne, aujourd'hui ambassadeur de France en Turquie, y demeura en 1877. — Actuellement, *Hôtel Suisse*, restaurant.

Petite-Place.

Emplacement de l'ancien couvent des Récollets, qui, élevé en 1671, fut abattu en 1686. La Petite-Place, appelée alors *Petite Place de Bourgogne*, date de cette dernière époque.

N^o 1. — Fénelon y demeura de 1693 à 1695. Il y écrivit *Télémaque*, et non, comme on l'a prétendu malicieusement, *l'Education des Filles*, qui date de 1687.

Petits-Bois (Rue des).

N^o 1. — *Cimetière Saint-Symphorien*, ou de Montreuil, établi en 1841. Ce cimetière se trouvait autrefois sur l'emplacement

du n° 2 de la rue Saint-Symphorien; puis, de 1770 à 1841, à l'angle des rues Saint-Jules et des Condamines.

Picardie (Avenue de).

N° 48 (ancien 32). — Le maréchal Bazaine y fut détenu du 14 mai 1872 au 25 septembre 1873, date à laquelle il fut transféré à Trianon-sous-Bois, en attendant sa comparution devant le conseil de guerre, qui siégea du 6 octobre au 10 décembre, au Grand-Trianon.

La grille de l'avenue de Picardie a été établie, à l'endroit qu'elle occupe actuellement, en 1788. Elle se trouvait autrefois, de 1734 à 1788, à l'extrémité de l'avenue de Saint-Cloud, à la hauteur du carrefour de Montreuil.

L'avenue de Picardie a été replantée en 1772.

Porte-de-Buc (Rue).

N° 3. — Heurtier, célèbre architecte, membre de l'Institut, y est mort le 16 avril 1822.

N°s 8-10. — *Villa des Ombrages*. Le prince royal de Prusse y logea pendant la guerre de 1870-71. — M^{me} André (André Walther), petite-cousine de Cuvier, femme d'un grand mérite et dont la conduite fut admirable de dévouement en 1870-71, y est décédée le 6 août 1886.

Potager (Rue du).

N° 1. — Emplacement de l'Hôtel des Inspecteurs des Bâtimens, sous Louis XIV et Louis XV. — Jean Houdon, l'illustre sculpteur, y naquit le 20 mars 1741. — Montucla, mathématicien célèbre, y est mort en 1799.

N° 1 *bis*. — Louis-Etienne Dussieux, le premier historien des Châteaux de Versailles, de Trianon et de Marly, y est mort le 10 février 1894. Il avait été professeur d'histoire à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, et avait publié le *Journal* de Dangeau et les *Mémoires* du duc de Luynes.

N° 4. — *Potager, Ecole nationale d'Horticulture* (Voir p. 92).

Pourvoirie (Rue de la).

N° 21 (ancien 15). — Vieille hôtellerie du *Cheval-Blanc*.

A l'angle de cette rue et de la rue André-Chénier se trouve l'entrée de l'ancienne *Pourvoirie*, dépôt des provisions pour la Maison royale. — Aujourd'hui, hôtellerie du *Cheval-Rouge*.

Provence (Rue de).

N° 5. — De 1838 à 1851, Jardin des Plantes de la Ville, établi par le botaniste François Philippiar, enfant de Versailles, dans l'ancien jardin des religieuses Augustines. Ce Jardin des Plantes, créé en 1834, avait d'abord été établi sur l'emplacement occupé depuis 1840 par la Gare Rive Gauche, avenue Thiers.

N° 20 (ancien 12). — Hôtel appartenant encore actuellement à M^{me} Jessé. Le chancelier de Bismarck s'y installa pendant la guerre de 1870-71. Il y resta du 5 octobre 1870 au 6 mars 1871. C'est dans cet hôtel que furent signés : l'armistice, le 26 janvier 1871 ; la capitulation de Paris, le 28 janvier, à 10 heures du soir, entre Jules Favre et de Bismarck, et les préliminaires de la paix, le 26 février, entre Thiers, chef du Pouvoir exécutif, Jules Favre, membre du Gouvernement de la Défense nationale, et de Bismarck, grand chancelier de l'Empire allemand.

Récollets (Impasse des).

N° 1. — Pierre-Jacques-Aimé Landais, latiniste et helléniste distingué, y est mort le 2 juillet 1896.

Récollets (Rue des).

N° 9. — *Caserne des Récollets*. Elle occupe une partie des bâtiments de l'ancien cloître des Récollets, construit en 1684. Le cloître fut converti en prison en 1793, et la petite église, qui se trouvait dans l'axe de la rue Saint-Julien, abattue en 1796. Caserne depuis le premier Empire. La porte de cette caserne est l'ancienne porte de l'église des Récollets.

N°s 11-13. — Maisons ayant appartenu à Félix, chirurgien de Louis XIV.

N^{os} 17 à 27. — Maisons ayant appartenu à Daquin, premier médecin de Louis XIV.

N^o 23. — Le général Pellissier, député de Saône-et-Loire à l'Assemblée nationale, y demeura en 1872.

Refuge (Rue du).

N^o 18. — Couvent établi en 1806. La chapelle, construite par l'architecte Blondel, date de 1846.

Reine (Boulevard de la).

La grille et le mur du boulevard de la Reine ont été abattus en 1899. Ils sont remplacés, depuis mai 1900, par une grille large et élégante. Ils dataient de 1811. Avant cette époque, le boulevard était fermé par un mur à la hauteur de la rue Maurepas.

Les arbres du boulevard ont été plantés en 1775.

N^o 1. — Ancienne propriété de la duchesse de Polignac, avant la Révolution. — Couvent des Capucins depuis 1854. Les bâtiments actuels, et la chapelle construite par l'architecte Blondel, datent de cette dernière époque.

N^o 7. — Le célèbre poète Emile Deschamps y est mort en avril 1871.

N^o 9. — Bazaine y est né en 1811 (Voir p. 45).

N^o 24. — Edmond Schérer, littérateur et critique célèbre, conseiller municipal de Versailles, puis député de Seine-et-Oise à l'Assemblée nationale, puis sénateur, y est mort le 16 mars 1889.

N^o 25. — Maison dans laquelle M. Maurice Ordonneau, l'auteur dramatique bien connu, a un pied-à-terre.

N^o 27. — Chatonet, le charmant poète des *Adieux*, y est mort le 12 octobre 1885.

N^o 35. — Richard de Jouvance, ingénieur civil, connu par ses belles cartes agricoles, géologiques et statistiques de Seine-et-Oise, y est mort en 1893.

N^o 45. — Le docteur Ozanne, habile chirurgien de l'Hôpital civil, y est mort en 1893.

N^o 54 (ancien 16, puis ancien 20). — Petite maison bâtie à la

fin du règne de Louis XV; autrefois, dépendance du Pavillon Riché (Voir : rue Neuve, 51). Siège, depuis 1858, d'agences de locations. — Balcons de fer forgé du temps de Louis XVI.

N° 61. — L'emplacement sur lequel cette maison a été bâtie a été donné par Louis XVI à son serrurier, Gamain.

N° 65. — Maison construite en 1896, sur l'emplacement de l'ancienne Ecole des Frères où fut installée, de 1879 à 1884, l'Ecole normale primaire d'institutrices, aujourd'hui, 64, rue de Montreuil.

N° 72. — Petit Collège, construit de 1862 à 1864, par l'architecte Armand Petit (Voir : *Lycée Hoche*, p. 86).

N° 77 (ancien 67). — Edgar Quinet, célèbre écrivain, député de la Seine à l'Assemblée nationale, y demeura en 1874.

N° 82. — Pierre Bertin, célèbre horticulteur, y est mort le 3 avril 1891.

N° 133 (ancien 113). — Maison construite en 1783.

N° 149 (ancien 127). — Couvent des Dames polonaises de la Visitation, établi dans cet immeuble depuis 1865.

Remilly (Rue).

N° 8. — Le général Oudinot, comte de Reggio, descendant du célèbre maréchal Oudinot, y est mort le 29 juillet 1891.

Réservoirs (Rue des).

Aile Nord du Palais. — *Sénat* (Voir p. 97).

N° 6 (ancien 2). — Sous Louis XIV, Hôtel de Louvois. Actuellement, depuis 1830, bureaux de la Sous-Intendance militaire.

N° 8 (ancien 4). — Sous Louis XIV, Hôtel de Richelieu. Actuellement, depuis 1899, bureaux de la Subdivision de la brigade du Génie et bureaux de la Place, autrefois, 3 *bis*, avenue de Paris.

Nos 9, 11, 11 *bis*. — *Hôtel des Réservoirs* (Voir p. 75).

N° 10 (ancien 6). — Hôtel de Roquelaure, puis Hôtel de Rohan, sous Louis XIV.

N° 13. — *Théâtre* (Voir p. 103).

N° 14 (ancien 8). — Emplacement de l'Hôtel d'Alluye et de l'Hôtel de Bourbon, sous Louis XIV.

N° 16 et 18 (ancien 10). — Emplacement de l'Hôtel de Bouillon, sous Louis XIV, et de la Manutention militaire jusqu'à 1856.

N° 20 (ancien 12). — Hôtel de Créquy et de La Trémouille, sous Louis XIV.

N° 21. — Le chevalier de Jouvencel, maire de Versailles en 1814-1815, y demeura.

N° 22 (ancien 14). — Hôtel du prince de Condé sous Louis XIV. — La Bruyère, l'illustre auteur des *Caractères*, né à Paris en 1645, mourut dans cet hôtel en 1696. (La plaque commémorative, inexacte, a été scellée en 1857.) — Le général Gaspard Gourgaud y naquit en 1783. — Marcel Rodouan, helléniste et latiniste distingué, y est mort le 1^{er} janvier 1899.

N° 38 (ancien 28). — Cette maison date de Louis XV. Martin d'Auch, l'unique député du Tiers Etat qui refusa de prêter le serment du Jeu-de-Paume, y demeura en 1789. — Actuellement, hôtel-restaurant dit *Hôtel Vatel*, un des meilleurs restaurants de la Ville.

Les Réservoirs, près du n° 9, datent de 1685. Le 30 juin 1836, ils s'entr'ouvrirent et, pendant quelques heures, la ville basse fut inondée.

Les arbres de la rue des Réservoirs ont été plantés en 1855 et 1867.

Un abreuvoir a existé, de 1736 à 1775, à l'extrémité de la rue des Réservoirs, entre la rue de la Paroisse et la rue Neuve.

Richaud (Rue).

N° 1 (ancien 5). — *Hôpital-Hospice civil* (Voir p. 70). *Plaque commémorative* à la mémoire de l'abbé de l'Epée, inaugurée le 15 juillet 1889.

N° 30. — Propriété de Victor Renault des Graviers, artiste peintre distingué, inventeur, en 1857, du « tuteur du limonier », jambe de force adaptée aux lourdes voitures, pour prévenir les accidents.

Roi (Boulevard du).

N° 1. — Siège de la police allemande en 1870-71. Le directeur de cette police, Stieber, et son subordonné, Zernicki, y demeuraient. — Jules Favre, membre du Gouvernement de la Défense nationale, venu à Versailles, fin janvier 1871, pour négocier avec de Bismarck les conditions de l'armistice et de la capitulation de Paris, fut contraint de loger dans cette maison. Il ne sut qu'après qu'il était resté sous la surveillance de la police allemande.

N° 4. — Maison construite en 1894 sur l'emplacement d'un abreuvoir établi en 1780 par l'architecte de Vienne.

N° 7. — Emplacement des ateliers du serrurier Gamain, né à Versailles en 1751, mort dans cette ville en 1795. Il fabriqua la fameuse armoire de fer que lui avait demandée Louis XVI.

N° 10. — Le général d'Aurelle de Paladines, commandant en chef de l'armée de la Loire en 1870-71, député de l'Allier à l'Assemblée nationale, y demeura en 1874.

N° 20. — M. Baihaut, ancien ministre, y demeura pendant de longues années.

La grille du boulevard du Roi, ou *Grille de Saint-Germain*, et ses deux pavillons datent de 1775. Le boulevard a été planté à cette époque.

Rossignols (Rue des).

N° 8. — *Cimetière Saint-Louis*, transféré en cet endroit en 1769, de la rue Satory (n°s 47, 49, au coin de la rue des Bourdonnais), où il se trouvait.

N° 10. — *Couvent des Clarisses*. — Les bâtiments et la chapelle ont été construits en 1867 par l'architecte Blondel.

N° 16. — *Couvent de Grandchamp*, maison d'éducation de jeunes filles, sous la direction de religieuses Augustines. Les bâtiments ont été construits en 1758.

Royale (Rue).

N° 1. — Hippolyte Jehan, qui, le premier, appliqua aux jouets le système des machines à vapeur, y est mort le 10 mars 1869.

N° 2 *bis*. — Adrien Maquet, historien, y est mort le 8 juillet 1897.

N° 5. — Ancien *Hôtel des Gardes du corps du Roi*, construit en 1731, sur l'emplacement d'écuries établies sous le règne de Louis XIV. Depuis la Révolution, caserne de cavalerie, appelée : *Quartier de Croy*. A remarquer, la porte haute.

N° 16. — L'abbé Gallet, chanoine de la cathédrale de Versailles, historien, y est mort le 4 novembre 1898.

N° 73. — Le général Borel, ancien ministre de la Guerre, y est mort le 21 février 1884.

Saint-Cloud (Avenue de).

N° 23. — Brasserie Muller, ancien café Amaury, créé sous Louis XV et devenu célèbre. En 1789, la plupart des députés du Tiers Etat, notamment Mirabeau et Robespierre, s'y réunirent.

N° 28. — Emplacement de l'hôtel du maréchal de Catinat, sous Louis XIV. Actuellement, magasins *A la Ville de Versailles*.

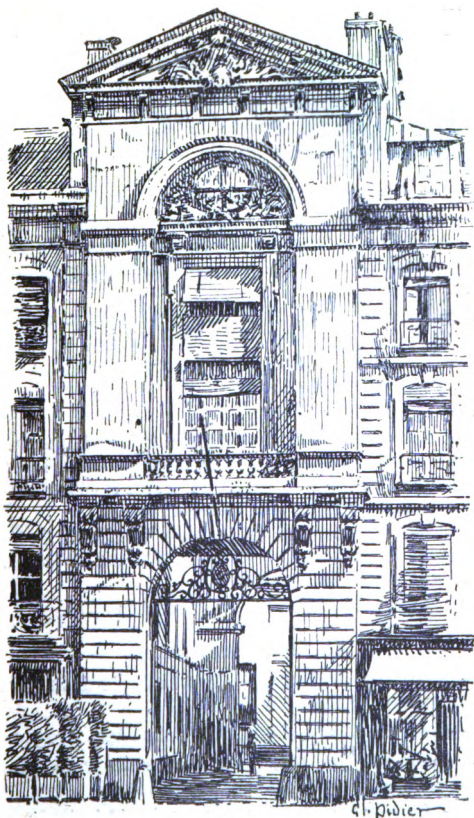
N° 36. — Ancien hôtel du maréchal de Richelieu.

N° 38. — Ancien hôtel du duc de Saint-Simon, l'auteur des célèbres *Mémoires*. Octave Feuillet, célèbre littérateur, académicien, y demeura en 1886. — La partie donnant sur l'avenue a été refaite et est occupée, depuis janvier 1900, par le bureau de poste qui était installé, 2, rue Jouvencel, dans un pavillon de la Préfecture.

N° 44. — Mazeline, sculpteur sous Louis XIV, possédait cette maison. — Actuellement, Ecole des Sœurs. La porte d'entrée est la même que du temps de Mazeline.

N°s 45-47. — Jean-François Jaime, commissaire central de Versailles pendant le second Empire, fondateur de la Société des Fêtes versaillaises, aquarelliste très distingué, y est mort le 6 juin 1884.

N° 46. — Maison de Jouvenet, sculpteur sous Louis XIV. — M. Delerot, ancien conservateur de la Bibliothèque de Versailles, auteur de *Versailles pendant l'occupation*, et de *Ce que les poètes ont dit de Versailles*, demeure dans cette maison.



Porte du Quartier de Croy (5, rue Royale).

N° 48. — Maison de Le Hongre, sculpteur sous Louis XIV.

N° 52. — Ecole professionnelle, industrielle et commerciale, fondée, le 1^{er} octobre 1860, par M. Edouard-Eugène Bertrand, et d'abord installée rue Saint-Simon, n° 2, dans un local sur l'emplacement duquel les bâtiments de la Caisse d'Epargne ont été élevés; transférée ensuite avenue de Paris, nos 30 et 32, puis, en 1874, rue de la Paroisse, n° 41, et enfin, avenue de Saint-Cloud, n° 52.

N° 67. — Hyacinthe Richaud, maire de Versailles en 1792, conventionnel, y est mort le 22 avril 1827 (Voir p. 32, le récit relatif à la belle conduite de Richaud en 1792). M. Georges Moussoir a écrit sur le *Conventionnel Hyacinthe Richaud* un très intéressant ouvrage.

N° 69. — Premier siège de la police allemande au début de l'occupation en 1870-71 (Voir : *boulevard du Roi*, n° 1).

N° 71. — Boislandry, l'unique député de Versailles aux Etats Généraux, y demeurait en 1789.

N° 73. — *Lycée Hoche* (Voir p. 86).

N° 83. — Ancien pensionnat de demoiselles dirigé par des religieuses Augustines, de 1816 à 1836. Le jardin de ce pensionnat fut transformé, de 1838 à 1851, en Jardin des Plantes dont l'entrée était située rue de Provence, n° 5.

Nos 89-91. — Emplacement de l'annexe du Chenil du Roi. Cette annexe portait le nom de *Chiens-Verts*, à cause de la couleur de l'uniforme des valets de meutes.

L'avenue de Saint-Cloud a été replantée en 1772.

Saint-Honoré (Rue).

N° 9. — On célébra la messe, pendant la durée de la Révolution, dans cette maison, bâtie sous Louis XIV.

N° 15. — Le Dr Guillotin, député du Tiers Etat, y logea en 1789.

N° 25. — Antoine Richard, le célèbre jardinier de Trianon, du temps de Marie-Antoinette, y est mort en 1807.

N° 41. — Le lieutenant-colonel Hennebert, écrivain militaire remarquable, y est mort le 3 juin 1896.

N° 43. — Pétion de Villeneuve, député du Tiers Etat, y logea en 1789.

Saint-Julien (Rue).

N° 2. — Direction départementale des postes et Recette principale. Ces bâtiments n'ont pas changé de destination. Construits en 1752 aux frais de Louis XV, ils étaient, dès cette époque, affectés au service des postes.

N° 4. — Hôtel du marquis de Valbelle, sous Louis XIV et Louis XV.

Saint-Louis (Place).

Eglise Saint-Louis et Evêché (Voir p. 66). — *Statue de l'abbé de l'Epée* (Voir p. 100). — *Fontaine monumentale*, construite en 1766 par l'architecte Pluyette, restaurée en 1856 et ornée d'une plaque portant, gravée, une inscription en vers.

Saint-Louis (Rue).

N° 5. — Le comte de Chambord descendit dans cette maison en novembre 1873 et y entendit la messe. Mais il n'y resta que quelques jours, la démarche politique qu'il voulait tenter n'ayant eu aucun succès auprès du maréchal de Mac-Mahon, alors Président de la République, qui refusa de le recevoir.

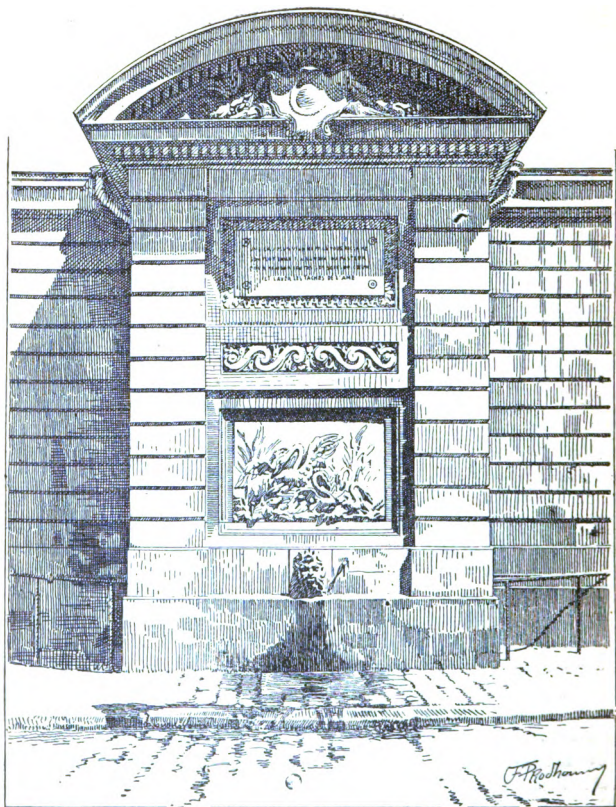
Nos 7-9. — Pierre-Edouard Tardif-Delorme, entomologiste distingué, fondateur de la Société d'horticulture de Seine-et-Oise, y est mort le 3 septembre 1899. Il était né à Versailles le 25 mai 1810.

N° 10. — Edouard Brunyer, médecin des Enfants de France sous Louis XVI, y est mort en 1811.

N° 14. — Cette curieuse maison date de 1752. Elle appartenait à Collin, secrétaire intime de M^{me} de Pompadour, qui y venait fréquemment. On y remarque de jolies peintures attribuées à Boucher. — Actuellement, propriété du baron de Schonen.

N° 25. — Charles Bonaparte, père de Napoléon I^{er}, y demeura de 1778 à 1779.

N° 40. — Henri-Léon Pallandre, artiste-peintre distingué, qui perfectionnal'impression sur porcelaine, y est mort le 31 mars 1895.



Fontaine de la place Saint-Louis.

Saint-Martin (Rue).

N° 9. — Bâtiments construits en 1770; écuries du comte d'Artois, frère de Louis XVI, plus tard Charles X. Actuellement, caserne dite *Caserne d'Artois*.

Saint-Médéric (Rue).

N° 1. — Bâtiments construits vers 1740; écuries de Madame, femme du comte de Provence, frère de Louis XVI, plus tard Louis XVIII. Ces bâtiments furent agrandis vers la fin du règne de Louis XV, par leur réunion aux constructions de la rue d'Anjou, n° 55. Actuellement, caserne d'administration faisant partie de la *Caserne d'Anjou* et portant ce nom.

N° 4. — Ancienne maison dite du *Parc-aux-Cerfs*, qui appartient à Louis XV, de 1755 à 1771. On sait que ce roi venait y voir fréquemment quelques-unes de ses maîtresses anonymes. Les légendes, souvent absurdes, qui s'attachèrent à ces visites et à cette maison contribuèrent beaucoup à rendre le Roi et la royauté impopulaires. Cette maison authentique du *Parc-aux-Cerfs* a été, depuis, restaurée et transformée.

N° 9. — Ernest Serret, littérateur, auteur dramatique, y est mort le 21 avril 1874.

Saint-Pierre (Rue).

N° 2. — Emplacement de la *Louveterie* de Louis XIV, et du *Bureau des Aides*, de 1722 à 1789.

Saint-Symphorien (Place).

Eglise Saint-Symphorien, construite de 1764 à 1770, par l'architecte Trouard. — Clocher de 30 mètres environ. — La sacristie date de 1852; l'autel, de marbre blanc, de 1859; la grille du chœur, de 1856. A remarquer : la chaire, qui date de 1848; les chapelles de la Vierge et de Saint-Fiacre, le monument funèbre de M^{me} Trial de Monthion, et une grande composition religieuse exécutée, en 1859, par Balze, au-dessus des Douze Apôtres peints par le même artiste. Les sculptures, représentant Aaron, Abel, Abraham, Melchisédech et Jésus-Christ (statues), sont de Millot. Ces statues sont placées dans les niches de l'autel.

Saint-Symphorien (Rue).

N° 2. — Emplacement de l'ancienne église et de l'ancien cimetière de Montreuil avant 1770.

Sainte-Adélaïde (Rue).

N° 7. — *Conservatoire de Musique*, autrefois rue Jouvencel, n° 11, transféré rue Sainte-Adélaïde, n° 7, en 1892. Directeur actuel, M. Emile Cousin.

Sainte-Geneviève (Rue).

N° 3. — Emplacement de la nouvelle église Saint-Julien, élevée en 1678 et abattue en 1797. Elle devint la *vieille église* quand Notre-Dame eut été achevée, en 1686. L'ancien cimetière, transféré rue des Missionnaires (n° 15) en 1777, entourait l'église Saint-Julien et s'étendait entre la rue Neuve et la rue de la Paroisse, jusqu'à la rue du Peintre-Lebrun. Il avait son entrée à l'emplacement du n° 1 actuel de la rue Sainte-Geneviève. — Les n°s 3 et 5 forment l'emplacement de l'ancien Collège d'Orléans, qui était contigu à l'église Saint-Julien et relié à l'église Notre-Dame, chapelle Sainte-Geneviève, par une passerelle. Le Collège subsista de 1742 à 1793.

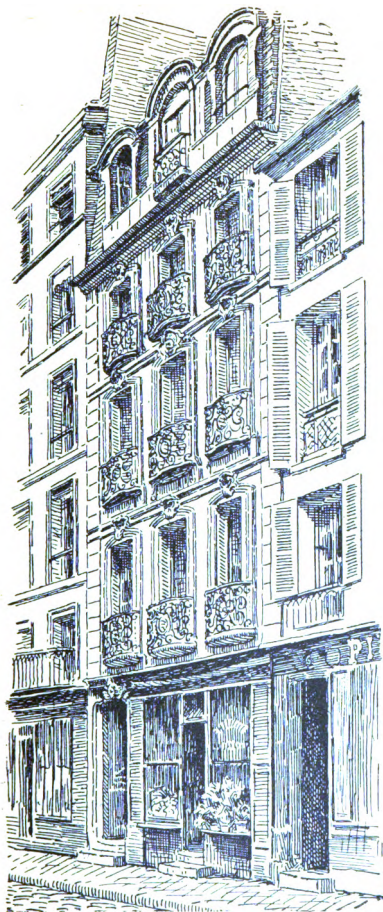
Sainte-Sophie (Rue).

N° 5 bis. — Le général de brigade Boilève de la Gombaудиère, bien connu par ses campagnes en Indo-Chine et en Afrique, y est mort le 17 janvier 1900. Le général Boilève, qui était sorti de Saint-Cyr comme lieutenant, avait donné sa démission. Mais, bientôt repris par la nostalgie de l'uniforme, il s'était engagé comme simple soldat. Il présenta donc cette particularité d'être sorti à la fois de l'Ecole de Saint-Cyr et des rangs.

N° 17. — Georges Halphen, mathématicien, membre de l'Académie des Sciences, y est mort le 21 mai 1889.

Sainte-Victoire (Rue).

N° 4. — Maison habitée par le célèbre violoncelliste Alexandre Batta.



Satory (Rue).

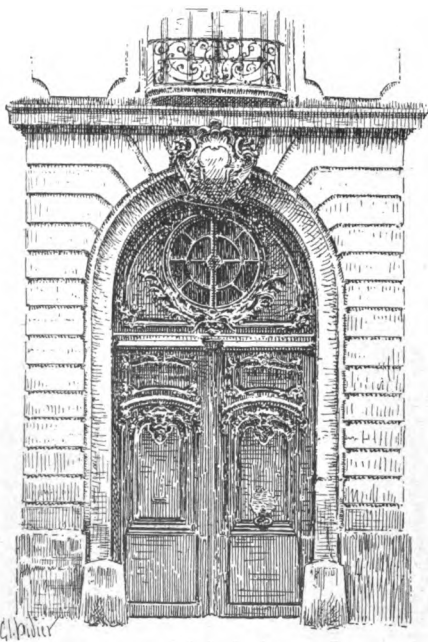
N° 9. — Ancienne librairie, fondée dans cette maison en 1770. Blaizot, libraire de Louis XVI, y était établi. Actuellement, librairie Léon Bernard, bien connue pour les importants ouvrages sur Versailles qu'elle a édités.

N° 17. — Dans cette maison naquit, le 28 juin 1770, Charlotte Gauthier, qui devint la femme du conventionnel Turreau de Linières et fut l'*amie* du général Bonaparte. — Entrée, en 1774, du Manège de l'Hôtel des Cheval-Légers de la Garde du Roi. Le balcon porte un foudre et la devise des Cheval-Légers : *Sensere gigantes*. — Saint-Quentin, artiste-peintre distingué, qui a laissé des œuvres originales et de fort belles copies, entre autres celle de *la Prise de la Smala*,

d'Horace Vernet, est mort dans cette maison le 11 septembre 1886.

N° 18. — Hoche y naquit le 24 juin 1768 (Voir gravure p. 149).

Plaque commémorative inaugurée le 24 juin 1848.



Porte du Grand Séminaire (38, rue Satory).

Nos 25 à 31. — Emplacement de l'Hôtel de Lannion, sous Louis XIV; hôtel qui fut transformé, sous Louis XV, en auberge et en bal public, *le Jardin Royal*, fréquenté par les grisettes, les libertins et le roi Louis XV. — Damiens, qui tenta de tuer ce roi, séjourna dans l'hôtel le 4 et le 5 janvier 1757. — On y établit aussi une messagerie importante, et, en 1780, Séraphin vint y donner le spectacle des célèbres Ombres chinoises dont il était l'inventeur.

N° 38. — *Grand Séminaire* depuis 1833. Les bâtiments ont

été construits en 1755, par Letellier, entrepreneur de l'église Saint-Louis. Les jolis jardins, qui appartenaient, en 1786, au comte de Provence, plus tard Louis XVIII, avaient été dessinés par Chalgrin.

N^{os} 47-49. — Emplacement de l'ancien cimetière Saint-Louis.

N^o 63. — *Caserne*. Ces bâtiments, construits en 1772, formaient, avant la Révolution, les écuries de la comtesse d'Artois, femme du comte d'Artois, frère de Louis XVI, plus tard Charles X.

N^o 69. — Maison habitée par le grand poète André Chénier, en 1793.

La Grille de la rue Satory a remplacé, au commencement du xix^e siècle, une autre grille qui s'élevait à la même place et avait été établie bien avant 1746.

Sceaux (Avenue de).

N^o 1. — Bains de la princesse de Conty, sous Louis XIV. — Formaient une dépendance de l'Hôtel de Conty, qui est devenu la Mairie et constitue actuellement l'aile occidentale de l'Hôtel de Ville. La maison des bains renferme encore un plafond remarquable.

N^o 3. — *Caserne* construite en 1835, sur l'emplacement qu'occupait, en 1703, la Compagnie des Galottes, chargée de l'entretien des galères du Roi sur le grand Canal de Versailles.

N^o 2. — Emplacement de l'Hôtel des Trésoriers des Bâtiments de Louis XIV.

N^{os} 4-6. — Hôtel des Fermes, sous Louis XIV.

N^o 8. — Hôtel de Seignelay, sous Louis XIV.

Ces quatre hôtels (n^{os} 2, 4, 6, 8) furent réunis en 1751 et formèrent l'Ecole militaire de l'état-major des Chevaux-Légers de la Garde du Roi jusqu'à 1787. Ensuite, ils furent transformés en maisons particulières. Le n^o 6 est actuellement le siège d'une importante imprimerie et de la rédaction de *Versailles Illustré*, la belle revue dirigée par M. Albert Terrade, fondateur de l'Association artistique et littéraire de Versailles.

N^o 10. — Hôtel de la Marine et des Galères, sous Louis XIV, puis Hôtel de Béthune. — En 1734, siège des bureaux des voitures de la Cour; en 1804, Caserne; en 1807, Grand Séminaire. — Depuis 1850, siège de la Compagnie des Lits militaires.

N° 14. — Restaurant *Au Coing-d'Or*. Le maréchal de MacMahon ayant quitté Paris avec sa famille, dans la nuit du 18 mars 1871, y déjeuna à 6 heures du matin.

A l'extrémité de l'avenue de Sceaux se trouve un abreuvoir établi en 1810. Une plaque rappelant la date de cet établissement est scellée dans le mur. Elle porte une inscription rédigée en latin, particularité unique dans la Ville. Derrière le mur, les *Réservoirs des Etangs Gobert*, construits, l'un en 1686, l'autre en 1688.

L'avenue de Sceaux a été replantée en 1772.

Sud (Rue du).

N° 30. — L'amiral Gicquel des Touches, ancien ministre de la Marine, y demeure depuis plusieurs années.

Thiers (Avenue).

N° 1. — Entrée latérale de l'Hôtel de Ville (V. p. 77).

N° 3. — *Gare Rive Gauche*, construite en 1840 par l'architecte Le Poittevin, sur l'emplacement d'un jardin botanique public, établi en 1834. Depuis la fin de 1898, on exécute dans cette gare d'importants travaux en vue de son agrandissement et de sa transformation.

En face, *Manège* construit en 1855 sur l'emplacement d'une partie des jardins de l'ancien Hôtel de Conty (Voir : *Hôtel de Ville*, p. 77).

A l'extrémité du Manège, dans l'angle rentrant de l'avenue Thiers et de l'avenue de Sceaux, *Pavillon Barascud*, construit en 1863, par l'architecte Paul Favier, pour servir d'abri, l'hiver, aux concerts militaires. — On a le projet de le transformer en salle pour les expositions annuelles de peinture et de sculpture de la Société des Amis des Arts.

Tournelles (Rue des).

N° 8. — Mansart de Sagonne, architecte de l'église Saint-Louis, y demeura pendant la construction de ce monument (1742-1754). Louis XV y vint étudier le modèle en pierre de l'église, que l'architecte y avait exposé.

Tribunaux (Place des).

A droite, en venant de l'avenue de Paris, entrée des bureaux de la Préfecture (Voir : *Préfecture*, p. 94).

A gauche, *Tribunal de Commerce, Palais de Justice, Maison d'arrêt, Cour d'assises* (Voir : *Palais de Justice*, p. 89).

Trois-Passages (Cité des).

Entrée à l'angle de la rue Ducis et de la rue de la Pourvoirie. — Ancienne *Geôle*, construite en 1724, par ordre de Blouin, gouverneur de Versailles. Les bâtiments renfermaient, outre la Geôle, le Bailliage. C'est un des coins les plus curieux de Versailles. Dans la cour qui se trouve entre ces bâtiments, bien conservés, et la rue Neuve, on avait établi, en 1677, l'*Etape aux Vins*. Après la Révolution, et jusqu'en 1844, la Geôle servit de Maison de justice, et la salle des audiences de l'ancien Bailliage fut affectée à la Cour d'assises.

Vautrait (Rue du).

N° 2. — Emplacement de l'ancien Hôtel du Vautrait ou du Grand équipage de la chasse à courre, sous la royauté, équipage composé de lévriers d'attache et de meutes de chiens courants.

Vergennes (Rue de).

N° 6. — Talleyrand, évêque d'Autun, député aux Etats Généraux, y demeura en 1789.

Vieux-Versailles (Rue du).

N° 2. — Emplacement d'une maison ayant appartenu à Denis, commandant des Fontaines des jardins et de la ville de Versailles, sous Louis XIV.

N°s 3-5-7. — Emplacement de maisons ayant appartenu à Daquin, premier médecin de Louis XIV.

N° 6. — Emplacement d'une maison ayant appartenu à La Quintinie, créateur du Potager de Louis XIV.

N^{os} 13-15-17. — Emplacement de l'Hôtel de Soubise. Au n^o 17, mourut, le 7 juin 1789, Héliand, député du Tiers Etat.

N^{os} 19-21-23-25. — Emplacement de l'Hôtel de Lorge, sous Louis XIV.

N^o 26. — Depuis Louis XVI, hôtel-restaurant connu sous le nom d'*Hôtel Brissac*, fermé il y a quelques mois. Cette maison appartenait, sous Louis XIV, à Marigner, commis de Colbert.

N^o 32. — Pierre-François Tissot, professeur de littératures grecque et latine, et littérateur, membre de l'Académie française, y naquit en 1768.

Villeneuve-l'Etang (Avenue de).

La chapelle, *Eglise de Clagny*, qui se trouve à l'angle de cette avenue et de la rue du Parc-de-Clagny, a été construite en 1865 par l'architecte Salleron et ouverte au culte le 11 septembre 1866.

N^o 34. — Auguste Noël, professeur de littérature et littérateur, y est mort le 27 avril 1892.

N^o 53. — *Villa de Fausses-Reposes*. M. Boselli, ancien préfet de Seine-et-Oise, est mort le 18 octobre 1878, dans cette villa qui lui appartenait.

N^o 60. — Le général de division Hartung, entré avec le n^o 1 à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr en 1839, chef d'état-major général en 1871, y est mort le 6 décembre 1896. Il était né à Strasbourg le 19 août 1819.

L'avenue de Villeneuve-l'Etang a été plantée en 1865. La grille et son joli pavillon datent de cette époque.



TABLE GÉNÉRALE

	Pages
AU LECTEUR	7
I ^{re} Partie. — Histoire	11
II ^e Partie. — Monuments remarquables.	55
III ^e Partie. — Les Rues : Edifices et Maisons historiques ; Curiosités.	105

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES ET DES PRINCIPAUX ÉDIFICES

Abattoirs	115	Fêtes	36, 45, 48, 49, 50, 51
Air (L') à Versailles.	52	Fontaines.	122, 129, 145
Armes de la Ville	51	Gares.	39, 113, 152
Bibliothèques	55, 119	Geôle.	153
Bureau des Aides	119, 147	Grand-Commun	72
Casernes. 57, 59, 60, 106, 108, 112, 118, 122, 127, 129, 130, 137, 142, 147, 151	53	Grilles. 48, 111, 114, 115, 128, 132, 133, 136, 138, 141, 151, 154	122
Célébrités versaillaises.	53	Halles et Marchés	122
Chambre des Députés	60	Hôpitaux	70, 72, 114
Château d'Eau.	112, 135	Hôtel des Affaires étrangères.	55
Chenils et annexes.	94, 110, 144	— de la Chancellerie	110
Cimetières. 12, 107, 124, 125, 135, 141	108	— de Conty	77, 151
Clagny (Château et étang de). 18, 19, 23, 27	148	— du Gouverneur	76
Collège d'Orléans	148	— du Grand-Prévôt.	108
Congrès (Salle du).	60	— de la Guerre	115
Conservatoire de musique. 119, 148	144	— de Lannion	150
Couvents	86, 115, 132, 137, 138, 139, 141, 144	— de Limoges.	19
Eau (L') à Versailles.	52	— de la Marine	151
Ecoles	92, 115, 119, 125, 144	— de Noailles	107
Ecuries (Grandes et Petites-). 59, 60	108	— de Pompadour.	75
— de la Reine	108	— des Postes.	145
Eglises.	12, 63, 66, 110, 135, 147, 148, 154	— des Réservoirs.	75
Ermitage	115	— de la Surintendance.	115
Evêché	67	— de Ville.	77
Fauconnerie.	114, 128	Jeu-de-Paume.	82
		Louveterie	117, 119, 147
		Lycées	86, 130
		Maison de Providence	110
		Manège.	152

TABLE DES MATIÈRES.

Manufacture d'armes.	74, 107	Quartier du Parc-aux-Cerfs. 15, 19, 23	
Manutention	119	— des Prés	23
Menus-Plaisirs	57	— Saint-Louis.	23
Musée de la Révolution.	82	Reposoir	103
Opéra.	97	Réservoirs de la Ville	115,
Palais de Justice.	89		119, 135, 140, 152
Parc-aux-Cerfs (Maison du)	147	Rues (Noms anciens des).	19
Pavillon Barascud.	152	Séminaires	117, 150
— d'Orléans.	116	Sénat.	97
— Royal.	108	Sociétés diverses.	38, 51
— des Sources.	108	Statues	98, 100, 101
Pompe ou Tour-d'Eau.	75	Synagogue	103
Population (Chiffres de la). 15,		Temple protestant.	103
20, 23, 27, 28, 36, 39, 42, 45,		Théâtres	103, 110
Potager.	15, 92	Tramways.	46, 48
Pourvoirie	137	Travaux	14, 15, 16, 19, 23,
Préfecture	94		26, 27, 28, 35, 38, 47, 48
Prisons.	90, 132	Vautrait	153
Quartier de Clagny	36, 47	Vénérie.	89
— de Montreuil	27, 48	Vieux-Versailles.	11, 12, 19, 23
— Notre-Dame	19	Ville (Titre donné à Versailles). 22	



Entrée de la Caserne d'Artois.

TABLE DES GRAVURES ET PLANS

Armes actuelles de la Ville. . .	52	Hôtel de Ville.	4
— de la Ville en 1811 . . .	54	— des Réservoirs.	75, 76
Balcon de fer forgé	114	Lycée (Chapelle).	87
Bibliothèque (Porte).	56	Maison natale de Hoche	149
Caserne d'Artois (Entrée). . . .	156	Marché Saint-Louis	123
— de Monsieur (Porte). . . .	159	Palais de Justice.	91
Château de Clagny	19	Panorama de Versailles	24, 25
Chefferie du Génie (Porte). . . .	131	Pavillon des Sources.	109
Chenil du Dauphin (Porte). . . .	111	Plan de la Ville et des hôtels	
Cité des Trois-Passages (Geôle). .	33	particuliers, vers 1690	120, 121
Ecole militaire de l'Artillerie et		Plan de Versailles en 1900 et	
du Génie (Porte).	116	plan historique	à la fin
Eglise Notre-Dame	65	Potager (Porte royale).	93
— Saint-Louis.	69	Préfecture.	96
Étang de Clagny et Pompe	21	Quartier de Croy (Porte). . . .	143
Fontaine du Marché Saint-Louis. .	124	Salle des Menus-Plaisirs	31
— de la place —	146	— du Jeu-de-Paume.	83
Grand Séminaire (Porte).	150	Séance de la Chambre des Dé-	
Grandes-Ecuries (Arcade)	61	putés.	37
Grille du boulevard du Roi. . . .	7	Séance du 3 ^e Conseil de guerre. .	43
Hôpital civil (Chapelle)	71	Statue de Jean Houdon.	99
— militaire (un Fronton). . . .	104	— de l'abbé de l'Épée	100
— — (Porte).	73	— du général Hoche.	102
Hôtel de Conty	79	Versailles au début du règne de	
— de Defeutre.	133	Louis XIV.	10
— de Nyert	126	Versailles sous Louis XIV. . . .	17

ERRATA

- Page 16, lignes 31 et 32. — Au lieu de : Nouveau Potager (1676-1683), lire : Nouveau Potager (1678-1683).
- Page 45, lignes 26 et 27. — Au lieu de : se termina le 10, lire : se termina le 10 décembre. (Voir d'ailleurs, page 136, AVENUE DE PICARDIE, n° 48).

BIBLIOGRAPHIE

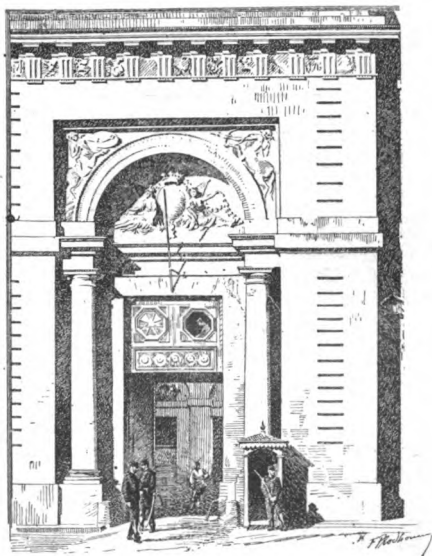
DES OUVRAGES MODERNES SUR LE CHATEAU
ET LA VILLE DE VERSAILLES

En vente à la Librairie **L. BERNARD**

<i>Ce que les Poètes ont dit de Versailles</i>	1 »
<i>Une Journée à Versailles</i> (60 gravures)	1 »
<i>Guide illustré de Trianon</i> (40 gravures)	1 »
<i>Une Heure sur le Canal</i>	50 »
BATIFFOL. — <i>La Journée des 5 et 6 Octobre 1789</i>	3 »
BONNASSIEUX. — <i>Le Château de Clagny</i> (gravures et plan)	5 »
BOSO (P.). — <i>Versailles et les Trianons</i>	3 50
DELEROT (Em.). — <i>Versailles pendant l'Occupation allemande, 1870-71</i>	6 »
DESJARDINS (G.). — <i>Le Petit Trianon</i> (in-8° avec gravures)	25 »
» <i>La Guerre des Allemands dans Seine-et-Oise</i>	3 »
DUSSIEUX (L.). — <i>Le Château de Versailles</i> (2 vol. in-8° avec gravures)	25 »
FAVIER (P.). — <i>L'Architecture et la Décoration au Palais de Versailles</i> (110 planches)	100 »
FENNEBRESQUE. — <i>La Petite Venise</i> (in-8°)	6 »
GATIN. — <i>Fêtes du Centenaire de 1789</i>	3 »
GAVIN. — <i>Les Eaux de Versailles</i>	7 50
GILLE (Ph.). — <i>Une Promenade à Versailles</i> (40 eaux-fortes)	40 »
JEHAN (A.). — <i>Le Labyrinthe de Versailles</i> (in-4° avec gravures)	12 »
LAMBERT (M.) et GILLE (Ph.). — <i>Versailles et les deux Trianons</i> (2 volumes in-4°, très belle édition illustrée)	300 »
LAURENT-HANIN. — <i>Histoire municipale de Versailles</i> (4 volumes)	30 »
LECLERC. — <i>Le Bassin de Neptune</i> (avec gravures)	1 »
LE ROI. — <i>Les Rues de Versailles</i> (2 volumes in-8°)	25 »
» <i>Journal de Pierre Narbonne</i>	7 50
MAQUET (Aug.). — <i>Versailles aux Temps féodaux</i>	5 »
MOUSSOIR (G.). — <i>Le Conventionnel Hyacinthe Richaudeau</i>	3 50
NOLHAC (P. DE). — <i>Histoire du Château de Versailles</i>	» »
» <i>La Reine Marie-Antoinette</i>	3 50
» <i>Marie-Antoinette Dauphine</i>	3 50

BIBLIOGRAPHIE.

NOLHAC (P. DE) et PÉRATÉ (A.). — <i>Le Musée de Versailles</i> (110 grav.).	6 »
REMILLY (D'). — <i>Les Origines du Parc de Versailles</i> (in-4° avec grav.).	12 »
TERRADE (A.). — <i>Le Théâtre de la Reine (Petit-Trianon)</i>	2 »
» et BATIFFOL (A.). — <i>Versailles pendant la Session des Etats généraux, 1789</i>	1 50
VATEL (Ch.). — <i>Notice historique sur la Salle du Jeu-de-Paume</i> .	2 »
<i>Revue de l'Histoire de Versailles</i> , (l'année).	12 »
<i>Versailles Illustré</i> , organe de l'Association Artistique et Littéraire (l'année).	12 »



Porte de la Caserne de Monsieur.

VERSAILLES. — IMPRIMERIE AUBERT
6, avenue de Sceaux.

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

MAY 1 1970

30865289

CAN

APR 1 1983

7486180

1983

WIDENER

BOOK DUE

AUG 1 1988

27618059

Fr 7095.60.8
La ville de Versailles,
Widener Library

003155287



3 2044 087 934 204